

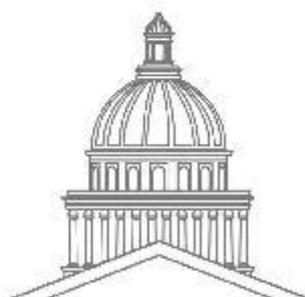
**Université Panthéon-Assas**

**Institut Français de Presse (IFP)**

Mémoire de Master 2 Médias, Publics et  
Cultures Numériques dirigé par Cécile Méadel

Mémoire de master/ Juin 2018

**Femmes noires sur YouTube en  
France : race-classe-sexe selon une  
perspective intersectionnelle**



UNIVERSITÉ PARIS II  
PANTHÉON-ASSAS

**Jaércio Bento DA SILVA**

Sous la direction de MEADEL Cécile

Date de dépôt : le 15 juin 2018



## ***Avertissement***

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans ce mémoire ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leur auteur.

## **Résumé :**

*Pendant des années, les femmes blanches et les hommes noirs ont parlé à la place des femmes noires, en laissant très peu d'espace à leurs intérêts et à leurs expériences (hooks, 2015, 37-53). Le concept d'intersectionnalité leur a donné la possibilité de développer un discours juridique et politique nouveau, capable de réunir les points d'intersection du racisme et du féminisme que les autres mouvements contemporains n'ont pas su repérer (Crenshaw, 2005, 54). Si aujourd'hui, avec l'arrivée d'Internet et plus spécifiquement des réseaux socionumériques, nous sommes confrontés à une nouvelle possibilité de participer à des débats dans l'espace public (Blandin, 2017, 15), chez les afro-féministes, où la question de la prise de parole et de la lutte contre l'oubli est centrale, le numérique a pu libérer leur imagination pour produire des discours innovants (Jouët, 2017, 37). La devise « Ne nous libérez pas, on s'en charge » donne le ton de ce combat pour décoloniser le web. En étudiant un groupe de six youtubeuses afro-féministes francophones, ainsi que leurs chaînes, leurs productions audiovisuelles (164 vidéos) et leurs apparitions presse, ce mémoire cherche à répondre comment YouTube sert à leur lutte pour donner la parole aux personnes concernées.*

*Agents de leur propre discours d'émancipation, elles sont actives sur leur chaîne de vidéos pour faire de l'éducation sur les questions de race-classe-sexe, en décodant les épisodes de racisme-sexisme qu'elles subissent ou dont elles sont témoins. Dans ce contexte, YouTube offre sa contribution en permettant un contact direct avec le public pour qu'elles puissent s'exprimer sur les questions qu'elles jugent pertinentes à leur cause, commenter les apparitions médiatiques qui les touchent ou donner leur avis sur les problèmes de société ou les productions culturelles. Au travers de leurs vidéos, elles*

*cherchent aussi à affirmer leur identité intersectionnelle (Crenshaw, 2005, 54) et à faire de leur existence le symbole d'une communauté qui n'est pas de tout homogène. Le racisme et le patriarcat sont mis en relation avec d'autres points d'intersection (LGBTQI, handicap, religion, métissage...), facteur qui va encore plus complexifier leur représentation en tant que groupe politique (Crenshaw, 2005 ; Fassin, 2015 ; Chauvin et Jaunait, 2015). Loin d'un mouvement social standard qui réduit la représentation des dominés à une seule caractéristique (femme ou noire), ces militants incarnent sur YouTube la dualité d'un mouvement qui cherche la non-mixité, mais qui en même temps préserve la diversité de ces membres, en respectant les composants de leur personnalité et de leur propre parcours.*

*Ancré dans le contexte français et en croisant l'intersectionnalité à d'autres concepts, comme la diversité, le transfert de savoir, la colonisation et la production numérique, ce travail cherche aussi à comprendre comment le discours intersectionnel sur YouTube aide les femmes noires à interroger la marginalisation de leur existence dans la sphère publique et à mettre en question l'idéal universaliste des positions sociales dominantes.*

*Mots clés : Afro-féminisme. Black Feminism. Intersectionnalité. YouTube. Non-mixité. Auto-émancipation. Race. Genre*

## Introduction

---

Avec l'arrivée d'Internet et plus spécifiquement des réseaux sociaux numériques<sup>1</sup>, nous sommes confrontés aujourd'hui à une nouvelle possibilité de participer à des débats dans l'espace public<sup>2</sup> (Blandin 2017, 15). Chez les féministes, où la question de la prise de parole et de la lutte contre l'oubli est centrale, le numérique a pu libérer leur imagination pour produire des discours innovants (Jouët 2017, 37). L'utilisation des vidéos amateurs est un exemple des possibilités qu'Internet a offert tant aux individus, qu'aux associations et aux mouvements militants. En cherchant sur les productions audiovisuelles de la troisième vague du féminisme sur YouTube, j'ai trouvé un groupe de youtubeuses afro-féministes faisant partie de cette nouvelle génération marquée par la rupture du silence, en tant qu'afro-féministes. Agents de leur propre discours d'émancipation, elles sont actives sur la plateforme pour faire de l'éducation sur les questions de race-classe-sexe, en adoptant une perspective intersectionnelle et personnelle. Cette nouvelle possibilité de contribuer au débat public gagne, pour les afro-féministes, une connotation tout aussi particulière pour leur quête d'une représentation moins stéréotypée et d'un réseau de lutte plus étroit. C'est aussi la réponse à un silence imposé pendant des années, car les femmes blanches et les hommes noirs ont parlé à la place des femmes noires, en laissant très peu d'espace à leurs intérêts et à leurs expériences (hooks, 2015, 37-53). Même si ces outils sont aussi marqués par les questions de sexisme et de racisme présentes dans nos sociétés, YouTube laisse une contribution toute particulière à ces femmes. Pour ce mémoire de recherche, en étudiant six youtubeuses afro-féministes francophones (Alma, Amandine Gay, Clem, Elawan, Naya Ali et Mrs Roots<sup>3</sup>), ainsi que leurs chaînes, leurs productions audiovisuelles (164 vidéos) et leurs apparitions

---

<sup>1</sup> Plateformes virtuelles sur Internet qui permettent aux membres inscrits de partager des objets électroniques avec d'autres inscrits (Godechot, 2017, p.333)

<sup>2</sup> Tel qu'il est conçu par Habermas

<sup>3</sup> Ceux-ci ne correspondent pas forcément à leur vrai nom

presse (7 interviews)<sup>4</sup>, je cherche à répondre à ces questions : Outil de pédagogie ou de militantisme, comment YouTube sert à leur lutte non-mixte pour donner de la parole aux concernées ? Comment cette individualisation du discours, au travers d'une chaîne de vidéos, influence-t-elle la construction de leur identité socio-numérique ? Les critères utilisés pour définir ce corpus ont été la francophonie, le sexe, la race et la position militante. En d'autres mots, ces youtubeuses sont toutes des femmes noires francophones qui s'auto-définissent afro-féministe, soit explicitement dans leur biographie militante, soit dans leurs productions de vidéos sur YouTube. Pour le terrain déterminé, j'ai le sentiment d'avoir pu réunir les éléments suffisants, car le nombre des femmes noires militantes sur YouTube en France reste très limité.

La définition du sujet, du corpus et du terrain est le résultat d'une période de réflexion et d'analyse. A l'origine, mes recherches portaient sur le féministe contemporain, puis sur sur les féministes présentes sur YouTube avant de trouver les premières vidéos sur l'afro-féminisme sur la plateforme. En effet, je n'avais pas une connaissance claire des concepts abordés par ces femmes noires car leur lutte ne correspond pas forcément à mon univers, à ma position sociale, en tant que l'homme blanc surtout. Lorsque j'ai participé à de premiers événements physiques, ce constat restait assez évident, mais en même temps, je crois que cette distanciation m'a fait gagner en objectivité. Accéder au terrain sans être aperçu comme un « étranger » dans la communauté a constitué le défi initial et m'a obligé à toujours justifier la tenue de mes propos en tant qu'étudiant-chercheur. Après avoir visionné les premières vidéos sur YouTube, j'ai trouvé un sujet qui n'est pas assez développé en France, car il est encore aperçu comme « trop américain pour nous » ou pas assez enraciné dans le contexte national. Pour autant, j'ai donné la parole à des femmes françaises (ou qui vivent en France), ce sont des femmes noires qui partagent leurs histoires sur les réseaux socionumériques pour montrer que les questions de sexisme, de racisme et de classe ne sont pas tout à fait réglées de nos jours. En plus, si nous les pensons combinées d'autres points, dans une approche intersectionnelle qui ajoute les rapports sociaux pour former une identité (genre, religion, handicap).

---

<sup>4</sup> Tous les éléments de la composition du corpus sont décrits dans la partie « annexes » de ce mémoire

Pour aborder cette problématique dans une approche qualitative, j'ai adopté la méthodologie des entretiens de type compréhensif pour recueillir des informations et des vécus suffisamment élaborés pour répondre aux questions posées précédemment. Obtenir trois entretiens m'a demandé un peu d'insistance car j'ai eu aussi trois refus : Amandine Gay m'a laissé l'impression de ne pas voir l'intérêt d'un homme blanc porter sa cause, elle était aussi très occupée au moment du lancement de son documentaire ; Mrs Roots se dédie au militantisme et à la formation d'ateliers, elle préfère garder une certaine distance avec le discours académique en ce moment ; Et Naya Ali a été la seule qui ne m'a jamais répondu, malgré mes relances via plusieurs canaux. J'ai donc constitué mon corpus par les entretiens d'Alma, Clem et Elawan, qui ont une durée de une heure dix à une heure trente, et ont eu lieu dans les locaux de l'université Panthéon-Assas (Centre Assas). Comme la méthodologie l'impose, je n'ai pas préparé de questionnaire en avance, les questions ont été formulées durant les entretiens. D'une youtubeuse à l'autre, les résultats ne pas tout à fait les mêmes quand les trois sont comparés. Par contre, j'avais une notion plus ou moins claire des informations essentielles à chercher, comme par exemple, les modes de production, la relation avec les abonnées et le militantisme en ligne et hors ligne. Par ailleurs, pour compléter les entretiens, j'ai réalisé une observation du type « ethnographie en ligne » pour fonder l'étude aussi sur une base analytique sur leurs chaînes, leurs vidéos et quelques apparitions sur la presse nationale française. Au travers d'une observation directe sur YouTube, j'ai cherché à identifier les usages des dispositifs techniques, le ton et les éléments du discours afro-féministe sur la plateforme et la dynamique des interactions avec la communauté des abonnés. Si l'ethnographie implique l'immersion du chercheur dans son terrain, armé de son carnet de bord, Josiane Jouët et Coralie Le Caroff soulignent les contraintes dans l'espace virtuel : « le champ d'observation est donc beaucoup plus restreint que celui de l'ethnographie classique car il est réduit aux usages visibles et ne permet pas de saisir les dimensions cachées des usages sociaux des espaces de communication virtuelle » (Jouët et Le Caroff, 2016, 157).

Au cours de cette analyse, j'ai constitué cinq hypothèses qui ont été retravaillées, pour au final, en définir trois. Elles vont composer les axes centraux de ce travail de recherche : modes de production et représentation ; non-mixité militante et entre-soi ; vie publique et vie privée. Je vais les détailler par la suite. Premièrement, le mode de

production de ces youtubeuses afro-féministes démontre une relation antagonique car, soit elles ne sont pas des professionnelles de l'audiovisuel, soit elles ne disposent pas du matériel technique nécessaire pour atteindre un certain niveau de qualité de son, d'image et de montage. Elles sont les seules responsables de leurs projets et ont la mainmise sur tout le processus qu'une chaîne de vidéos demande, de l'écriture du script à la diffusion sur les réseaux. En décodant les épisodes de racisme et de sexisme qu'elles subissent, ces jeunes femmes touchent un point qui rend leur lutte différente des autres mouvements politiques au travers de l'appropriation narrative. Elles font appel au concept d'intersectionnalité sur YouTube justement pour démontrer que ni les femmes blanches et ni les hommes noirs ne peuvent/doivent parler à leur place. Il s'agit d'une lutte pour être les porte-paroles de leur propre lutte, en tant que groupe social dominé, sujet de leur propre émancipation. Dans ce contexte, ma première hypothèse est que YouTube offre sa contribution en permettant la fabrication d'un contenu original où ces femmes peuvent s'exprimer au format vidéo sur les questions qu'elles jugent pertinentes pour leur cause, commenter les apparitions médias/politiques qui les touchent ou donner leur avis sur les problèmes de société sans être soumises à des interventions extérieures. Malgré la faible qualité de tournage, sur Internet, elles ont le sentiment que la parole revient aux femmes noires qui peuvent enfin apporter leur contribution au débat et intervenir personnellement dans la construction du mouvement afro-féministe, sans passer forcément des médias mainstream. En surmontant le manque d'expertise et d'infrastructure, elles démontrent leur créativité par la production de formats variés et la diversité de traitement d'une même thématique.

D'autre part, la non-mixité est le point marquant du discours mené par les afro-féministes sur YouTube, en même temps qu'elle est source de grands débats dans l'espace public français. Si d'un côté les militantes cherchent un espace « privilégié » pour parler de leurs luttes et de leurs défis spécifiques en tant que femmes noires, d'un autre côté l'État cherche toujours à garantir le caractère universel de la République. Le résultat de cette tension devient une source d'information pour les journalistes, les politiques et les membres d'associations qui parlent, par exemple, de « communautarisme » et « racisme anti-blanc », sans laisser la parole aux personnes vraiment concernées par cette question, dans ce cas précis les femmes racisées. Ces dernières années cette question a été centrale lors de deux grands événements

organisés en région parisienne<sup>5</sup>, mais aussi dans l'action quotidienne des mouvements qui cherchent à construire des espaces pour un dialogue en non-mixité. Loin de rester neutre, les internautes font écho à toutes ces questions sur les réseaux socio-numériques, particulièrement sur Twitter. Ma deuxième hypothèse est que la position que YouTube occupe dans ce contexte est plus pédagogique que militante, car en utilisant le format vidéo, les youtubeuses ont la place et le temps de réunir et d'interpréter les éléments de cette « confrontation » pour expliquer (et réaffirmer) les raisons de leur lutte. YouTube devient un outil pour la lutte non-mixte car, au-delà de permettre l'organisation des militantes, il est aussi un espace permettant de faire le point sur la question, éclaircir les arguments et répondre aux accusations. Ces chaînes sont aussi un moyen de rester et de parler entre-soi, en racontant leurs vécus et en donnant leurs visions sur les faits, ces youtubeuses regroupent les personnes qui leur ressemblent, du point de vue idéologique et identitaire. Par le biais des vidéos, elles réveillent le sentiment d'identification d'autres femmes noires qui cherchent du contenu sur Internet et ensemble elles finissent par établir un réseau de sororité (soutien, écoute, témoignages, orientations, conseils, etc) qui dépasse le numérique.

Enfin, j'ai comme troisième hypothèse que la ligne qui sépare leur vie privée de leur vie publique est très étroite sur YouTube car, même si elles sont cachées derrière un avatar, leurs visages et leurs histoires personnelles sont exposées sur Internet de manière ouverte. De plus, le choix de ne pas donner leur vrai nom est aussi fait de façon volontaire pour éviter de mêler leur vie privée (famille, travail...) avec leur activité militante. Ces femmes craignent beaucoup d'être pénalisées dans le champ professionnel si elles militent de façon ouverte. Elles soulèvent également une préoccupation liée au harcèlement (en ligne et hors ligne). De plus, en exposant leur vie personnelle, ces youtubeuses cherchent aussi à affirmer leur individualité et à faire de leur existence le symbole d'une communauté qui n'est pas de tout homogène. Le trinôme race-classe-sexe, déjà cité, va être élargi par l'addition d'autres éléments (LGBTQI, handicap, religion, métissage...), facteur qui va complexifier encore plus leur représentation en tant que groupe politique. Loin d'un mouvement social standard qui réduit la représentation des dominés à une seule caractéristique (femme ou noire) et à des principes universalistes, ces militantes incarnent sur YouTube la

---

<sup>5</sup> Le événement « Camps d'été décolonial » et le « Festival Nyansapo » en 2017

dualité d'un mouvement qui cherche la double non-mixité (femmes-noires), mais qui, en même temps, préserve la diversité de ses membres, en respectant (et même en valorisant) les composantes de leur personnalité et de leur parcours personnel. Toutefois, la visibilité reste une quête de ces youtubeuses, car elles développent des stratégies pour rendre leur contenu populaire, en s'appuyant sur les autres réseaux sociaux numériques (Twitter, Facebook, Instagram...) et le format blog pour promouvoir leur production audiovisuelle et leur discours militant. Ce regard unique sur leur propre condition de femme noire finit pour attirer l'attention des personnes non-concernées par la cause de l'afro-féminisme, c'est-à-dire les hommes et les personnes qui ne sont pas racisées. Dans les sections de commentaires, par exemple, ces youtubeuses sont confrontées à des regards extérieurs qui remettent en question leurs discours en interrogeant leurs positionnements, en demandant plus de précisions sur les informations ou simplement en laissant des messages de haine et de réprobation. En tant que fenêtre ouverte, en même temps qu'il permet une auto-identification plus étroite au travers du format vidéo (voix, expressions, gestes, scénario, format...), leur chaîne reste un champ libre pour un public très large et aux intérêts variés.

Je vais vous présenter par la suite la délimitation de l'objet d'étude, la méthodologie appliquée, de la problématique posée et des hypothèses mises au départ. N'étant pas concerné par ces questions, tout au long de ce travail ma position en tant qu'étudiant chercheur était d'écouter : « Et quand les paroles des femmes crient pour être entendus, nous devons, chacune, prendre la responsabilité de chercher ces paroles, de les lire, de les partager et d'en saisir la pertinence pour nos vies. Nous ne devons pas nous cacher derrière les simulacres de division qu'on nous a imposés, et que nous faisons si souvent nôtres » (Lorde, 2008, 79).

## **LE PLAN**

Pour approfondir les résultats de l'enquête et présenter les données récoltées, j'ai divisé ce mémoire en quatre chapitres qui, à mon sens, explicitent la totalité des hypothèses posées par la problématique, avant d'établir une conclusion. Pour commencer, je parle de l'émergence de la parole des femmes noires au travers du mouvement afro-féministe aux États-Unis et en France. Ensuite, je vous présente les modes de production et la relation technique qu'elles entretiennent avec YouTube

pour actualiser leur chaîne de vidéos et mener une lutte d'auto-émancipation. Le troisième chapitre rentre dans les aspects du discours qu'elles portent sur les réseaux sociaux numériques, plus précisément sur la non-mixité militante et le besoin de rester entre soi pour fortifier leur lutte. Et, enfin, j'explique les enjeux de la vie publique et de la vie privée et la quête de visibilité auprès d'un public large et varié.

Conscient de mes responsabilités en tant qu'auteur de ce mémoire, j'ai fait aussi le choix de laisser la parole aux femmes noires, en donnant clairement de l'espace à leurs mots et à leurs concepts. Dans les lignes qui suivent, les points abordés seront enrichis de leur point de vue de la question. Cela ne veut pas dire que le choix des extraits a été fait pour elles, mais en respectant la logique de l'auto-émancipation, je leur laisse la possibilité de s'exprimer et d'apparaître en tant que porte-paroles de leur propre condition, et pas seulement comme « mon » objet de recherche. Dans ce sens, je fais aussi le choix d'écrire ce mémoire à la première personne, car il sera toujours le résultat de mon regard personnel sur la question.

## I. L'émergence de la parole des femmes noires

---

Les revendications des femmes noires ne sont pas nouvelles en France, même si elles restent très peu nombreuses dans les travaux académiques sur le féminisme. Historiquement, nous avons « La parole aux négresses », livre écrit par Awa Thiam, qui en 1978 présentait déjà l'invisibilisation des femmes noires comme conséquence des imbrications du racisme et du sexisme. L'ouvrage reste très peu cité dans les études féministes contemporaines (Dorlin, 2008, 13) et même aujourd'hui pour les jeunes chercheurs - comme moi - il est encore nécessaire de faire appel au *Black Feminism* pour pouvoir démarrer une discussion sur la lutte politique des femmes noires françaises. Pris aussi par cette contrainte, pour ce mémoire de recherche, j'ai dû commencer les bases bibliographiques par des auteurs américains, comme par exemple Angela Davis, bell hooks, Patricia Collins et Audre Lorde, pour ne citer qu'elles, avant de trouver quelques rares références françaises. Cette pauvreté des travaux français sur le sujet est révélatrice d'un manque de visibilité du débat dans les universités sur le mouvement des femmes noires en tant que caractéristique de la troisième vague du féminisme français : « Loin d'exotiser ce courant du féminisme, loin de le mettre à distance, en posant entre lui et le féminisme français l'étrangeté d'une langue, il s'agit plutôt de marquer l'absence d'une pensée et d'un mouvement comptables en France » (Ibidem, 10-12). Inspiré par la sociologue Elsa Dorlin, je me pose donc les questions suivantes : que pourrait signifier un féminisme noir en France de nos jours ? Un mouvement exclusif des Africains ? Un mouvement intimement lié aux territoires d'Outre-mer ? Ou bien, une lutte des françaises qui cherchent la reconnaissance de leur condition en tant que femme et noire, dans un pays qui a aussi connu la colonisation et l'esclavage ? Pour essayer d'y répondre, je vous invite donc à regarder les Etats-Unis et faire l'exercice avec moi de trouver des points communs (ou pas) avec la France. Avant d'entrer véritablement dans le sujet qui nous intéresse, je précise que la date des ouvrages et articles mentionnés dans ce mémoire de recherche prend en considération l'année de la publication en France pour la référence des sources bibliographiques. Je souligne qu'il ne faut pas perdre de vue

qu'entre la publication originale en anglais et la traduction française, la plupart des travaux du *Black Feminism* ont pris beaucoup du temps. Je fais ce choix pour respecter l'ordre chronologique des publications, même si ce n'est pas le plus juste pour garder une ligne de continuité de la pensée sur l'afro-féminisme qui tend à se complexifier au fil des années.

Une autre remarque importante avant de commencer, c'est qu'il faut préciser que le terme *Black feminism* est traduit littéralement de l'anglais par « Féminisme Noir » (Dorlin, 2008). Personnellement, je prends l'option d'utiliser la version « afro-féminisme » car les personnes qui composent mon corpus l'écrivent de cette façon dans leurs productions. Dans le contexte américain, l'afro-féminisme recouvre le mouvement des femmes afro-américaines en tant qu'il est différent du féminisme en général, c'était à dire les féministes blanches et bourgeoises. C'est une véritable révolution politique que les femmes noires entreprennent dans un contexte bien marqué par la ligne de couleur et par les systèmes esclavagistes, puis ségrégationniste et discriminatoire de la société américaine. Il est important de faire attention à ne pas réduire l'usage du terme, car par *Black Feminism*, il ne faut pas entendre les féministes « noires », mais un courant de pensée politique qui, au sein du féminisme, a défini la domination par le sexe sans jamais l'isoler des autres rapports de pouvoir, à commencer par le racisme ou le rapport de classe » (Ibid., 10-21). Nous allons voir par la suite comment il s'est constitué en tant que mouvement politique aux États-Unis et comment ses revendications ont servi pour remettre en question l'universalisme du féminisme standard en Europe, et plus précisément en France.

## **1. LES VAGUES DU BLACK FEMINISM AUX ÉTATS-UNIS**

Je commence par un discours ancien, de la première vague du féminisme noir américain, car le *Black Feminism* est intrinsèquement lié à l'esclavage et à l'histoire des mouvements abolitionnistes américains. « Et ne suis-je pas une femme ? » demande Sojourner Truth (1797-1883) pendant son discours prononcé à la *Women's Convention* de Akron (Ohio, US) en 1851. Même si son intervention a été brève, Truth avait été très catégorique pour convaincre son auditoire qu'elle était une femme : « Regardez-moi ! Regardez mon bras ! J'ai labouré, planté, et rempli des granges, et aucun homme ne pouvait me devancer ! Et ne suis-je pas une femme ? Je pouvais

travailler autant qu'un homme, et manger autant qu'un homme - quand j'avais assez à manger - ainsi que supporter tout autant le fouet ! Et ne suis-je pas une femme ? »<sup>6</sup>. Née esclave, elle a supporté cette condition jusqu'en 1826, moment où elle devient enfin libre. Tout au long de sa vie, Truth a travaillé pour la cause militante dans des mouvements pour les droits des noirs et des femmes. La clé pour comprendre l'importance de ce discours, et pour lequel vais dédier la troisième partie de ce mémoire de recherche, est la question de l'auto-émancipation. En tant que femme, en tant que noire, en tant qu'esclave, en tant que femme-noire-esclave, Truth a utilisé son existence pour montrer une réalité collective, commune à d'autres femmes dans les mêmes conditions. Elle a utilisé un style de narration qui va marquer aussi le discours d'une autre vague d'afro-féministes, celle des années 1980, les célèbres bell hooks, Patricia Collins, Angela Davis et Audre Lorde, pour ne citer qu'elles, qui utilisent aussi leurs propres vécus pour théoriser les relations entre sexe, classe et race.

Cette intervention célèbre de Truth me conduit à faire une brève parenthèse pour remonter dans l'histoire et arriver à une époque où être femme noire était synonyme de marchandise humaine (Davis, 2016, 10). C'est un moment particulier où les rôles d'opresseur et d'opprimé étaient bien distingués. L'esclavage a dévalué les femmes noires, en réduisant leur rôle à des unités de travail, des productrices de nouveaux esclaves, des candidates aux agressions sexuelles, des « pas assez féminines », des bêtes de somme, des aussi fortes comme les hommes, des imbéciles et des immorales (Ibidem, 10-21, 67). Tous ces stéréotypes se sont perpétués et même à la fin de l'esclavage ils sont restés pour gagner d'autres formes dans la société américaine ségrégationniste : « Pour les anciens propriétaires, le « service domestique » n'était qu'un terme poli pour caractériser une activité méprisante, à peine différente de l'esclavage. Alors que les femmes noires étaient employées comme cuisinières, bonnes d'enfants, femmes de chambres et bonnes à tout faire, toutes les femmes blanches du Sud refusaient systématiquement ce type de travail » (Ibid., 65). Pour les femmes blanches à l'époque, les femmes noires représentaient dans une certaine mesure le contraire du féminin, tel qu'elles le concevaient en tout cas. Cette différenciation, qui va marquer plus tard le mouvement pour les droits de femmes aux

---

<sup>6</sup> GAGE, Frances D. (page consultée le 18 mars 2018). « Ain't I a Woman? », [en ligne]. Adresse URL : <https://goo.gl/H6K5nV>

États-Unis, était essentiellement liée à la question de la race et de la classe. Pour établir une brève comparaison, il était indigne pour une femme blanche de travailler aux champs ; la femme noire y allait avec ses enfants sur le dos. Une femme blanche devait être pure et vertueuse ; les femmes noires étaient considérées comme l'incarnation du mal féminin et de la luxure. Le corps de la femme blanche était religieusement couvert ; le corps de la femme noire restait nu devant les fouetteurs mâles. Et là nous avons un élément nouveau, car « dans la plupart des maisons esclavagistes, les femmes blanches jouaient un rôle tout aussi actif que les hommes blancs en ce qui concernait les violences physiques à l'encontre des femmes noires. (...) Leur alliance avec les hommes blancs sur le terrain commun du racisme leur permettait d'ignorer l'impulsion misogyne qui motivait également les attaques sur les femmes noires » (hooks, 2015, 87). D'autre part, en arrivant aux États-Unis, l'homme noir a été destitué de son statut de dominateur, mais non de ses attributs de masculinité forcément valorisés par la société américaine qui cherchait des esclaves fortes, virils et vigoureux. Selon bell hooks (2015, 55-102) les femmes noires ont travaillé à côté de leurs homologues hommes dans les champs pour planter et récolter les cultures, sans aucune distinction pour les tâches à accomplir et les sanctions en cas d'échec ; l'homme noir d'autre part avait quelques avantages<sup>7</sup> à être un homme. Sur la base d'un sexisme solidaire, « le racisme n'empêche pas les hommes noirs d'assimiler la même socialisation sexiste que celle dans laquelle sont plongés les hommes blancs » (Ibidem, 171). Une preuve de ce comportement ce sont les cas de viol des femmes noires par des hommes noirs qui imitaient le comportement des hommes blancs (Ibid., 83). Cependant quand on parle des agressions envers les femmes noires pendant l'esclavage, le rôle des hommes blancs est central dans cette affaire liée à la fois à la race, au sexe et à la classe, puisque « presque tous les récits d'esclaves du XIXe siècle relatent la tyrannie sexuelle des maîtres et des surveillants à l'encontre des femmes esclaves » (Davis, 2016, 22). Le harcèlement physique, moral et sexuel des femmes noires avait ses origines à bord des bateaux négriers qui traversaient l'Atlantique et avaient pour but de « refouler leur conscience d'elles-mêmes comme personnes libres et à adopter l'identité d'esclave qui leur était imposée » (hooks, 2015, 61). La transformation en « esclaves dociles » coûtait surtout

---

<sup>7</sup> Il faut reconnaître que parler des avantages dans un contexte d'esclavage il est extrêmement délicat, mais le propos ici est strictement lié à la position de domination que l'être masculin occupe dans nos sociétés

leur humanité et servait plus à montrer la position de pouvoir des hommes blancs, même si quelques Américains ont soutenu pendant des années le comportement des hommes blancs en faisant comme « une simple façon » de satisfaire leurs désirs sexuels. Le développement d'un système d'économie de plantations aux États-Unis est l'un des points clés pour comprendre l'histoire du mouvement africain-américain, mais aussi pour établir les contours de différences avec les états esclavagistes européens modernes (France, Grande-Bretagne, Espagne, Danemark, Hollande). Pour revenir avec Dorlin (2008, 27), les empires coloniaux européens ont développé des systèmes esclavagistes hors de leur territoire métropolitain et contradictoirement dans un contexte d'idéologie républicaines égalitaire très fort. A fil du temps, cette position « colonisatrice » a aidé à perpétrer le racisme dans les luttes du mouvement pour le droit des femmes. La question ne se pose pas seulement sur le fait de faire subir le racisme aux femmes noires de manière volontaire, mais surtout de ne pas reconnaître leurs vécus et leurs besoins comme authentiques. La représentation des femmes noires est restée dans une certaine mesure stéréotypée, fragmentée et isolée du reste du mouvement féministe, même s'il a revendiqué son caractère hégémonique, représentatif de toutes les femmes. Sans prendre en compte les différentes modalités qu'une même domination (le patriarcat pour l'occurrence) peut occasionner, les femmes blanches ont perdu l'opportunité de valoriser dans l'agenda du mouvement les multiples expériences des femmes noires, au nom d'un mouvement uniforme et solidaire. D'ailleurs, cette quête de sororité, caractéristique de la seconde vague du mouvement féministe, est mise à mal par les féministes afro-américaines qui dénoncent l'indifférence face à la condition des femmes de couleur, doublement opprimées (Ibidem,19).

Pour lutter contre la représentation stéréotypée des femmes noires et parler des rapports entre le mouvement noir et le mouvement féministe blanc, Mary Ann Weathers publie en 1969 l'un des textes fondateurs du *Black Feminism : An argument for Black women's liberation as a revolutionary force*. Le « Nous, les femmes » commence à trouver ses limites au moment où les femmes noires décident de rompre leur silence et de parler de leurs intérêts et de leurs expériences (hooks, 2015, 37-53). En 1973, la formation du *National Black Feminist Organization (NBFO)* est aussi un tournant dans cette histoire, mais l'organisation va rester très critiquée par ses choix dits « bourgeois. » Un autre exemple à citer c'est *A Black Feminist's*

*Searche for Sisterhood* de Michele Wallace, publié en 1975, où elle fait une description à la première personne de son histoire en tant que femme noire et des problèmes qu'elle a pu rencontrer au sein du mouvement antiracisme (la construction d'une femme soumise à l'homme noir, silencieuse et dédiée au foyer) et aussi au sein du mouvement féministe. Un peu pessimiste, elle affirme : « Mais pour l'instant, les féministes Noires ne semblent pas avoir d'autre choix que d'exister individuellement (...). Nous existons en tant que femmes, femmes noires, femmes féministes ; pour l'instant, chacune d'entre nous est bloquée, chacune travaille de façon indépendante par qu'il n'y a pas encore, dans cette société, d'environnement un tant soit peu propice à notre combat (...) » (Wallace, 1975, 56-57).

Plus proche du contexte européen, Hazel Carby (1982) parle de la réalité de la Grande-Bretagne et demande aux femmes blanches de reconnaître la position « d'opresseur » qu'elles occupent envers les femmes noires : « nous avons également été blessées par les diverses façons dont l'histoire nous a rendues visibles, lorsqu'elle s'est résolue à nous visibiliser. L'histoire a construit notre sexualité et notre féminité comme déviantes, par rapport aux qualités avec lesquelles les femmes blanches ont été définies, en tant que précieux objets du monde occidental » (Carby, 2008, 87). Elle a établi dans son article *White Woman Listen!* trois concepts qui dans l'histoire du mouvement féministe sont des points problématiques pour les femmes noires, à savoir : la famille (pour des raisons de configuration socioéconomique), le patriarcat (les hommes noirs n'ont pas tout à fait les mêmes avantages du patriarcat blanc) et la reproduction (relation aux emplois précaires, la dichotomie mère et ouvrière, et les stérilisations forcées). En d'autres mots, Carby invite les femmes qui font partie du mouvement anglais à « éviter de reproduire les inégalités structurelles qui existent entre les 'métropoles' et les 'périphéries' et, à l'intérieur des 'métropoles', entre les femmes noires et les femmes blanches, ou encore, dans une sorte de polarisation induite, entre le Premier et le Tiers mondes, développé/sous-développé, avancé/arriéré. » Selon elle, le féminisme a besoin de se transformer, s'il veut être plus inclusif : « Au lieu d'appréhender les femmes noires comme des objets de leur recherche, les chercheuses féministes devraient essayer de découvrir les mécanismes de genre spécifiques du racisme par les femmes blanches. C'est ce facteur, plus que tout autre, qui empêche la reconnaissance des intérêts communs de la sororité » (Ibidem, 100-110).

Cette quête de combattre le racisme au sein du mouvement féministe et les conflits qu'il engendre est aussi une inquiétude que bell hooks manifeste dans l'ouvrage *Feminist Theory : from Margin to Center*, où elle fait aussi appel aux véritables valeurs de la solidarité politique (hooks, 2017, 119) comme moyen de faire progresser les luttes de résistance et éliminer les barrières de séparation entre les féministes : « Les femmes sont divisées par les comportements sexistes, le racisme, les privilèges de classe et tout un tas d'autres rapports de domination. Les femmes ne peuvent se lier durablement qu'à la condition de se confronter à ces clivages et de prendre les mesures nécessaires à leur élimination progressive. Bien que la mise en lumière des expériences partagées par toutes les femmes soit importante, les divisions ne seront pas éliminées par des vœux pieux ou des rêveries romantiques » (Ibidem,120). hooks parle d'une « visions superficielle de la camaraderie », d'une « victimisation collective" et d'une « hostile particulière » chez les femmes blanches auquel elle essaye de justifier : « c'est le sexisme qui amène les femmes à se sentir menacées par d'autres femmes sans raisons apparente. (...) Le sexisme nous enseigne la haine des femmes et, consciemment ou non, nous reproduisons cette haine dans nos interactions quotidiennes avec d'autres femmes » (Ibid.,125-126).

Dans son texte, hooks défend aussi une conception que le racisme est profondément lié à l'oppression sexiste : « un enjeu central du mouvement féministe a été la lutte pour le droit des femmes à contrôler leur corps. L'idée de base de la suprématie blanche est la perpétuation de la race blanche. Quand il maintient son contrôle sur le corps de toutes les femmes, le patriarcat blanc sert donc les intérêts de l'éternelle domination blanche raciste sur le monde. Toute activiste blanche qui œuvre quotidiennement à aider des femmes à prendre le contrôle de leur corps mais qui est raciste sabote donc se propres efforts » (Ibid.,133). Elle critique aussi les femmes bourgeoises qui s'approprient le mouvement féministe pour le diriger comme leur propre bien et qui laissent la marge à l'interprétation que les femmes noires ne sont pas les protagonistes de cette lutte, mais les invitées. Selon hooks cela est une façon claire de démontrer qu'il existe un lien racial parmi les femmes - même si elles le nient - et qui les unit pour constituer un « nous », en tant que non-blanches sont les « autres » et donc une « menace. » Elle établit deux critères basiques pour définir le degré d'engagement des femmes blanches dans une démarche d'élimination du

racisme : disposition à changer la tête du mouvement et mettre en place un vrai travail de lutte contre le « racisme intériorisé » (Ibid.,137-139). Par rapport à la division entre les femmes noires, c'est en valorisant le partage de savoirs et de cultures que hooks croit pouvoir vaincre les clichés et les stéréotypes que les femmes noires perpétuent pour en renforcer le sentiment de sororité. Dans cet ouvrage elle parle aussi des différences liées à la classe social et du rapport entre pauvres et bourgeoises qui opposent aussi les femmes. Et conclue « le sexisme, le racisme et le classisme divisent les femmes » (Ibid.,147), mais « les femmes n'ont pas besoin d'éliminer leurs différences pour se sentir solidaires les unes des autres. Nous n'avons pas besoin de partager une oppression commune pour toutes lutter contre l'oppression » (Ibid.,152).

Selon hooks, le silence des femmes noires tout au long de l'histoire est « le silence des opprimées. » D'abord elles sont conduites à valoriser la race comme trait principal de l'identité, au détriment de leur condition de femme (hooks, 2015, 37). Ensuite, même si les femmes noires ont donné leur contribution au mouvement anti-esclavagiste et au mouvement pour les droits de femmes, elles n'ont jamais rencontré véritablement leur place dans le discours porté. Les hommes noirs et les femmes blanches bourgeoises ont parlé à la place des femmes noires, en en leur laissant très peu d'espace : « l'oppression sexiste était une menace tout aussi réelle pour la liberté des femmes noires que l'oppression raciale » (Ibidem, 41). Une double oppression qui a invisibilisé les femmes noires et a constitué un obstacle à la reconnaissance de leurs intérêts et à leurs expériences. Pour hooks, « lorsqu'on parle des personnes noires, l'attention est portée sur les hommes noirs ; et lorsqu'on parle des femmes, l'attention est portée sur les femmes blanches » (Ibid., 45). La sortie en 1982 du texte *All the woman are white, all the Blacks are men, but some of us are brave* de Gloria Hull, Patricia Bell Scott et Barbara Smith (*Feminist Press*), marque aussi la construction de la pensée afro-féministe américaine contre la catégorisation du blanc comme marque des dominantes et du noire comme marque des dominés. Au fil du temps, le *Black Feminism* est donc « passé d'une logique de groupe de conscience, à celle de groupe de réflexion, d'étude, et d'action » et nous voyons une troisième vague qui arrive pour mettre en relation l'hétérosexisme, classe et race, ainsi qui prêt à questionner l'idée que le patriarcat noir est la solution au racisme (Dorli, 2008, 34-42). D'un plan plus vaste, les afro-féministes inventent à déconstruire le concept de ce qu'est être

femme, en espérant arriver à une action collective plus ouverte et inclusive, qui pouvait comprendre aussi les droits des femmes natives américaines ou du tiers monde. « Entre la solidarité des femmes noires avec les féministes blanches - contre le sexisme des hommes noirs - et la loyauté des femmes noires à ‘leurs’ hommes noirs - contre le racisme des femmes blanches-, le féminisme noir a développé un troisième voie, ouverte par la réflexion sur la sexualité des femmes noires » (Ibidem, 40).

## **2. ÊTRE UNE FEMME NOIRE EN FRANCE**

Pour revenir au contexte français, l’histoire du mouvement des femmes noires va gagner un visage tardivement avec l’arrivée de Paulette Nardal à Paris, première femme à étudier à la Sorbonne en 1920. Née en Martinique, Nardal est la responsable de plusieurs initiatives pour promouvoir la culture des noirs, comme par exemple : le Salon littéraire qu’elle a animé dans sa maison à Clamart ; le magazine « Monde Noir » qu’elle a dirigé de 1931 à 1932 pour publier des articles sur la culture et la diaspora noire ; et le Rassemblement Féminin, mouvement qu’elle a créé en 1945 pour inciter les femmes martiniquaises à exercer leur droit de vote. En outre, comme déjà cité au début de cet introduction, nous avons le travail d’Awa Thiam, un texte riche de détails sur les conditions des « Négro-Africaines », car Thiam va réunir plusieurs témoignages des femmes du Mali, du Sénégal et de Guinée pour valider ses propos. Je me permets pour la suite de faire un point sur cet ouvrage et de citer quelques extraits car cela va nous aider à comprendre l’ancienneté de la démarche des femmes noires françaises et africaines. Le ton est donné déjà dans les premières lignes : « Prise, réappropriation ou restitution de la parole ? Longtemps les Négrresses se sont tues. C’est-il pas temps qu’elles (ré)découvrent leur voix, qu’elles prennent ou reprennent la parole, ne serait-ce que pour dire qu’elles existent, qu’elles sont des êtres humains - ce qui n’est pas toujours évident -, et qu’en tant que tels, elles ont droit à ma liberté, au respect, à la dignité ? » (Thiam, 1978, 17). Tout ce qu’elle défend c’est « une égalité de faits, en droits et en devoirs » car, selon elle, « les problèmes de la Négro-Africaine ont toujours été escamotés, déplacés dans sa société et cela, soit par les tenants du gouvernement, soit par les intellectuels réactionnaires ou pseudo-révolutionnaires. Il n’est plus question de faire abstraction de ces problèmes sous quelque prétexte que ce soit, et encore moins celui qu’on nous oppose

le plus souvent : la liberté des peuples noirs est de loin plus importante que celle des femmes. (...) Il appartient aux Négresses de rétablir la vérité » (Ibidem,19-20). Comme pour donner un visage à ses propos et montrer qu'ils étaient bien réels dans la société, elle publie la parole des femmes noires et registre leurs expériences personnelles, en tant que femmes noires dans le contexte Négro-Africain. Elle a aussi mené des entretiens collectifs.

Thiam dénonce les violences physiques et morales qu'elle va nommer dans la deuxième partie de son livre comme « Des maux des Négros-Africaines », à savoir : *la clitoridectomie et l'infibulation* ; *la polygamie institutionnalisée* ; *l'initiation sexuelle* (dès le plus jeune âge, les filles ont instruites sur comment devenir une bonne épouse et une bonne mère) ; et *le blanchiment de la peau* (des cosmétiques conçus pour « dénigrifier » les femmes). En prenant le cas de la polygamie, par exemple, elle parle des différences culturelles et religieuses, entre la France laïque, les musulmanes et l'Afrique noire religieuse qui intensifient les différences sur ce qui est vu comme le droit des femmes. Elle continue : « Les problèmes dont souffrent les femmes noires sont multiples. Qu'elles soient originaires des Antilles, d'Amérique ou d'Afrique, ces femmes noires ont des problèmes bien différents de ceux de leurs sœur blanches ou jaunes bien que tous les problèmes féminins, au fonds, se recoupent » (Ibid., 73). Thiam écrit que « les femmes des pays industrialisés » développent un discours d'émancipation féminine, mais qui reste loin de la réalité des femmes noires qui étaient encore « au stade de la recherche de leur dignité, de la reconnaissance de leur spécificité d'êtres humains » (Ibid., 153). Pour justifier cette distinction, entre les femmes noires et les femmes blanches, elle se met à parler des problèmes qu'elle trouve encore visibles dans la réalité des femmes noires, notamment en Afrique : la polygamie, les mutilations sexuelles, les mariages forcés et les fiançailles d'enfants. « Il ne s'agit point de dire « Sœur négresses faites attention ! La lutte des femmes des pays industrialisés n'est pas la nôtre », mais tout simplement de rappeler quoique certaines en soient conscientes, que notre lutte à nous, Négresses, ne se situe pas toujours au même niveau que celle des femmes européennes. Nos revendications primordiales ne sont pas les mêmes » (Ibid., 153).

Au femmes blanches qui comparait la lutte des femmes à celle de l'anti-racisme, Thiam fini par conclure en réaffirmant sa position de « femme et de race noire », en

jugeant l'analogie peu appropriée : « Si le viol est aux femmes ce que le lynchage est aux Noirs alors qu'en est-il du viol des femmes noires par des hommes noirs ? » ou encore : « Tout comme celles qui disent que « les femmes sont les Noirs de l'humanité. Que ou qui sont alors les Noires, les Négresses ? Les Noires des Noirs de l'humanité ? On eut dit que les Négresses n'existaient pas. En fait, elles se trouvent ici niées par celles-là mêmes qui prétendent lutter pour la libération de toutes les femmes » (Ibid., 154-155). Cette réaffirmation de l'existence de la femme noire en tant que sujet de leur propre lutte politique et cette différenciation de lutte noire par rapport au mouvement féministe est donc une remarque faite dans le contexte français depuis 1978. La ressemblance au discours du *Black Feminism* est évidente, néanmoins les spécificités historiques du contexte français sont évoquées par la suite : « Pendant la colonisation, la femme négro-africaine subissait une double domination, un double esclavage. Elle était non seulement assujettie au colon, mais encore à l'assujetti du colonisé qu'était l'homme négro-africain. Après la période coloniale, elle se trouve confrontée à des problèmes de plus en plus grands : séquelles de la colonisation, tendance à l'acculturation... Elles sont toujours sous le joug de l'homme, père, frère, ou mari ; désirée, elle est l'objet de la satisfaction sexuelle du mâle et fait partie de son appareil d'aisance. En un mot, elle est potiche et bonniche » (Ibid., 155). Et elle persiste et parle des imbrications entre race, sexe et classe depuis la perspective des colonisés pour établir la place des femmes noires dans la société : « Comme son frère nègre, la femme noire ressent les conséquences néfastes, les méfaits désastreux du colonialisme. Mais elles les ressentent plus que l'homme car, non seulement, elle se trouve confrontée au racisme blanc, à l'exploitation qu'exerce le colon sur sa race, mais encore, elle doit subir la domination que l'homme noir ou blanc du fait du système patriarcal dans lequel tous deux évoluent, exerce sur elle (...) Elle est aussi exploitée en tant que force productive. De plus, par sa couleur et son sexe, elle est pour le colon convertible en main-d'œuvre la moins chère. (...) Dès alors, elle apparaît comme exploitée non seulement en tant que Noire mais également en tant que femme. Mais lequel de ces deux concepts prime-t-il sur l'autre ? » (Ibid., 157). La triple oppression que les femmes noires subissent, selon les Américaines, est aussi repérées par Thiam dans les colonies de l'Afrique noire : « La condition de la Négro-Africaine rappelle celle de sa sœur afro-américaine. Opprimée en tant que femmes par l'homme (domination patriarcale), et en tant que force productive (domination capitaliste), la Négro-Africaine doit aussi faire face à la

mainmise coloniale ou néo-coloniale sur son pays : nouvelle oppression, la troisième qu'elle subit. Là où l'Européenne se plaint d'être doublement opprimée, la Négrresse l'est triplement. Oppression de par son sexe, par sa classe et de par sa race. (...) Trois fléaux. Le mouvement féminin négro-africain pour aboutir doit se fixer pour tâche l'enrayement de ces trois fléaux de la société » (Ibid.,160). Elle finit pour faire un bilan de la situation des droits des femmes dans plusieurs pays (en Europe, aux États-Unis, en Angleterre, en France et en l'Afrique noire) et pour ponctuer que mêmes s'il y a les différences visibles dans cette lutte, les femmes noires sont toujours solidaires aux femmes de toutes les races et classes, par conviction d'une exploitation patriarcal commune.

Pour suivre un chronologique, nous avons la consolidation la Coordination des femmes noires (CFN), de 1976 à 1982, et le Mouvement pour la défense des droits de la femme noire (MODEFEN), de 1982 à 1994, en France. « C'est finalement à cette époque que se crée la grande partition entre les Afroféministes états-uniennes et les françaises, car les mouvement afroféministes français vont non seulement s'épuiser, mais n'arriveront pas non plus à inscrire leurs actions dans la mémoire collective des luttes féministes ou des luttes noires » (Gay, 2015, 16). Pour Amandine Gay, dans la préface de l'édition française de *Ain't I a Woman. Black Women and Feminism* de bell hooks<sup>8</sup>, la responsabilité revient moins aux gens qui ont pris part au mouvement qu'aux modèles de société qui n'ont pas permis, par exemple, la modification du système universitaire pour inclure la question raciale dans les disciplines étudiées. Pour établir une comparaison, aux États-Unis les cours d'histoire, de culture afro-américaine et la création du département d'*Africana Studies* ont permis d'avancer sur la question et de valoriser la participation des noirs dans le domaine de la recherche. « De fait, la publication d'ouvrages scientifiques dont les Afro-américains.e.s ne sont plus seulement les objets d'études mais, surtout, les maîtres de la narration, a inscrit leurs luttes dans une visibilité et une permanence mondiale » (Ibidem,16). Selon Gay, la tradition universaliste française laisse très peu de marge pour faire avancer l'approche multiculturelle, comme nous constatons dans les pays anglo-saxons : « Cette absence de réflexion autour des enjeux raciaux et de sexe explique la difficulté d'importer tels quels les concepts et les modalités de lutte qui ont vu le jour

---

<sup>8</sup> Ed Cambourakis, 2015

aux États-Unis » (Ibid.,17). Elle constate une quasi absence des ouvrages sur les questions de race-classe-sexe, car le système français a peur d'admettre les différences, il est marqué par « un refus de voir les Blanc.he.s et les Noir.e.s hors d'une rhétorique universaliste qui invisibilise les différences de couleur et les hiérarchies qui y sont associées » (Ibid., 18). Dans son article, elle ouvre aussi la question sur la disparition du mot « race » de la législation française, en 2013, comme un exemple de cette difficulté des français d'approfondir les différences : « Or faire disparaître le mot race ne signifie pas faire disparaître le racisme, ni les races elles-mêmes. Les Blanc.he.s et les Noir.e.s ont bien un place distincte dans la hiérarchie sociale en France. Et c'est bien dans cette dimension qu'il faut envisager la race : comme une construction sociale » (Ibid.,18). Gay invite à une réflexion sur les rapports de pouvoir au sein de la société et mets en question la place « des blanches » pour introduire ensuite le concept de racisme en tant que « systémique » et « bien plus qu'une question de relations entre les individus », elle complète : « l'occultation de la question raciale en France est un problème éminemment politique, d'autant plus qu'elle est à l'origine de nombreux traumatismes individuels et collectifs au sein de notre communauté » (Ibid., 21).

Plus récemment, lors d'une conférence à Paris dans le cadre du projet de recherche « Afrocyberféminisme »<sup>9</sup>, Françoise Vergès a interrogé : « Pourquoi dans l'histoire de la traite négrière, n'a-t-on jamais parlé des femmes africaines qui ont donné naissance aux millions d'Africains déportés ? » même si leur ventre et leurs enfants ont été conçus comme un capital dans un immense réseau de commerce d'êtres humains ; elle insiste : « Pourquoi ce rôle a-t-il été complètement occulté ? » Pour développer l'exploitation du corps des femmes noires, Vergès va plus loin et cite deux moments de l'histoire des femmes noires en France métropolitaine<sup>10</sup>. Le premier se situe dans les années 1970 sur l'Île de la Réunion quand près de 8000 femmes sont stérilisées et victimes d'avortements forcés chaque année, lorsque l'avortement était alors un crime en France métropolitaine. Elle interroge surtout l'impunité, une fois que les

---

<sup>9</sup> Le cycle de 6 séances, entre février et juillet de 2018, pour questionner les enjeux contemporains posés par le numérique au regard de l'Afrique et de ses diasporas en explorant la place du genre et de la race

<sup>10</sup> Le compte rendu complet de la séance du 21 février 2018 est disponible ici :

<http://afrocyberfeminismes.org/seances/seance-01.html>

professionnels de santé n'ont été jamais condamnés : « Pourquoi ces médecins se sont-ils sentis légitimés ? » Ensuite, elle parle aussi du « Manifeste des 343 » publié quelques mois plus tard dans *Le Nouvel Observateur* en ignorant complètement les femmes noires et valorisant les conditions, le corps et les expériences des femmes de l'Hexagone. Elle poursuit ensuite sur un acquis, celui de la disposition des corps féminins noirs aujourd'hui, dans le secteur du service : « L'industrie du soin est particulièrement liée aux femmes racisées qui nettoient ce monde produit par l'homme blanc universaliste. Elles nettoient tout - des enfants aux plus âgés, les gares, les hôpitaux, les sols - ces femmes sont invisibles, mais sans elles le monde ne tiendrait pas. » Toujours dans cette optique de penser la représentation des femmes noires en France, elle continue son intervention : Les villes sont à la gloire des hommes blancs, des militaires, des guerres impériales. L'espace public est marqué par un état qui a été colonial et qui est toujours impérialiste et capitaliste donc quand on évoque les monuments, je me demande : lesquels ? Le monument est toujours lié à l'État et donc lié à un discours patriarcal. Aussi, je ne crois pas que la solution serait d'avoir plus de sculptures de femmes esclaves noires. » Elle approfondit tous ces questions dans son dernier livre « *Le ventre des femmes, capitalisme, racialisation, féminisme* » publié par l'édition Albin Michel en 2017. Mais si nous remontons jusqu'à 2005, quand elle a publié avec Aimé Césaire « *Nègre je suis, nègre je resterai* », elle affirmait déjà que « la postcolonialité opère une déconstruction de la lecture de l'histoire, en faisant par exemple de l'esclavage non pas seulement une période historique déterminé, mais une structure d'organisation des rapports humains qui se décline à la fois dans les rapports sociaux, dans l'imaginaire et dans les relations à la terre, au travail, au temps, à l'existence » (Césaire et Vergès, 2005, 80). La France a mis du temps pour considérer les traces contemporaines de l'esclavage et à considérer ces chapitres de son histoire. La loi de l'abolition en 1848 « ne constitue pas un moment fondateur pour les colonies, c'est-à-dire qu'elle n'a valeur ni de coupure ni de fondation », mais « l'abolition devient dans le mythe national ce que la France aurait donné au monde des esclaves », au fond, « la reconnaissance au nègre jusque-là bête de somme dans la famille humaine. » L'histoire se répète aussi en 1946 au moment de la départementalisation, « toute la difficulté de la République de lier égalité et altérité » pour établir des politiques que prendre en compte les conditions et le passé local. Pour revenir à l'histoire de la dévalorisation du corps de femmes

noires, à ce moment elles sont soumises à une contraception agressive, même si en France la contraception était toujours interdite (Ibidem, 102-123).

En fin de compte, l'invisibilisation de la lutte des femmes noires en France est une question recourante dans les structures de la production académique, car ce renvoi constant aux travaux américains ouvre une distanciation que va finir par conduire « une marginalisation des travaux français ou francophones sur racisme, migration, colonisation, luttes de minoritaires » (Lmadani et Moujoud, 2012, 13-14). Pour décoloniser le savoir féministe français, Fatima Ait Ben Lmadani et Nasima Moujoud proposent donc une réflexion sur des grilles d'analyse qui sortent des catégories colonialistes et « n'isolent pas des signes de différenciation et ne les séparent pas de leur contexte historique, culturel, juridique et socio-économique » (Ibidem). Dans l'article « Peut-on faire de l'intersectionnalité sans les ex-colonisé-e-s ? », elles défendent « un lien analytique et politique entre les divers mouvements féministes en France et dans les sociétés idéologiquement éloignées, mais historiquement impliquées dans l'histoire française » (Ibid., 21) comme étant indispensables pour accomplir la démarche. Le *Black Feminism* arrive en France à partir des années 2000 dans cette fonction de produire des analyses sur l'oppression des femmes plus complexes dans la perspective « de soumettre la science, les luttes sociales et le féminisme au regard critique de la théorie de l'intersectionnalité des rapports sociaux de pouvoir » (Ibid.,14-15). Je tiens à souligner que l'apparition du collectif afro-féministe Mwasi en 2014 s'inscrit dans cette quête de lutter contre les discriminations par un approche intersectionnelle : « contre les discriminations liées à la classe, au genre, à la sexualité, à la santé, la religion ; contre l'institutionnalisation des dominations hétéropatriarcales dans le système capitaliste hégémonique blanc dans toute sa complexité.<sup>11</sup> »

### **3. LES POINTS D'INTERSECTION DE RACE-CLASSE-SEXE**

Aux États-Unis, l'idée d'une articulation des oppressions est née de la déclaration du *Combahee River Collective* en 1977, un collectif autoproclamé afro-féministe, lesbien

---

<sup>11</sup> MWASI (pages consultées le 18 mars 2018). « Présentation du collectif Mwasi », [en ligne]. Adresse URL : <https://mwasicollectif.com/>

et socialiste : « la définition la plus générale de notre politique actuelle peut se résumer comme suit : nous sommes activement engagées dans la lutte contre l'oppression raciste, sexuelle, hétérosexuelle et de classe et nous nous donnons pour tâche particulière de développer une analyse et une pratique intégrées, basées sur le fait que les principaux systèmes d'oppression sont imbriqués » (Combahee River Collective, 2008, 60). J'estime important transcrire ici quelques parts de ce document avant d'introduire le concept même d'intersectionnalité tel qu'il a été conçu par Kimberlé Crenshaw en 1989. Le *Combahee River Collective* met en scène les raisons pour lesquelles leur appartenance à deux castes opprimées (raciale et sexuelle) a fait de leur vie (et de leur lutte) quelque chose d'unique (Ibidem, 61). Le groupe affirme catégoriquement que le féminisme noir est le plus adéquat pour combattre les oppressions multiples et simultanées qu'affronte l'ensemble des femmes de couleur : « Par-dessus de tout, notre politique a surgi initialement de la croyance partagée que les femmes Noires ont une valeur intrinsèque, que notre libération est une nécessité, non comme accessoire de celle de quelqu'un/e d'autre mais à cause de notre propre besoin d'autonomie comme personnes humaines » (Ibid., 63). En d'autres mots, les femmes noires n'ont pas trouvé dans d'autres mouvements d'intérêt sincère pour leur cause et pour cela elles se mettent à devenir agent de leur propre émancipation avec pour seule but d'être reconnues comme humaines, sans attendre une grande reconnaissance : « Nous nous rendons compte que les seules personnes qui s'intéressent suffisamment à nous pour travailler de manière consistante pour notre libération, c'est nous-même. (...) Nous concentrons sur notre propre oppression » (Ibid., 65).

Cette vision des rapports d'oppression qui sont coexistantes est un élément nouveau porté par ce collectif, même si le mot « intersectionnalité » n'était pas encore utilisé pour définir ce ressenti collectif. Dans le texte, les auteurs laissent comprendre que les femmes noires font ce constat à partir de leurs propres expériences : « Nous pensons que la politique sexuelle, sous le patriarcat, joue un rôle aussi important dans la vie des femmes Noires que les politiques de classe et de race. Souvent aussi, nous avons du mal à séparer les oppressions de race, de classe et de sexe, parce que fréquemment, dans nos vies, nous en faisons l'expérience simultanée. Nous savons qu'il existe cette chose : une oppression raciale-sexuelle, ni seulement raciale, ni seulement sexuelle - comme le montre par exemple l'histoire de l'utilisation du viol

des femmes Noires par des hommes blancs comme arme de répression politique » (Ibid., 64). Cette vision plus généraliste du mouvement féministe est aussi, selon cette déclaration, l'une des principales difficultés de leur travail politique, car il a amplifié la lutte : « (...) c'est que nous n'essayons pas seulement de combattre l'oppression sur un front ni même sur deux, mais au contraire que nous devons nous attaquer à un ensemble d'oppressions. Nous n'avons pas de privilèges de race, de sexe, d'hétérosexualité ou de classe sur lesquels nous appuyer, ni le moindre accès aux ressources et au pouvoir qu'ont les groupes qui possèdent n'importe lequel de ces privilèges » (Ibid., 66-67).

Ces mots m'amènent à un autre travail, celui de Patricia Hill Collins qu'en 1989 parle des « différents systèmes d'oppressions pesant sur les femmes noires » qui se croisent « à la fois » (Collins, 2008, 135). Pour expliquer ce « point de vue propre aux femmes noires » sur l'oppression, Collins conçoit « le travail, rémunéré ou non, qu'elles effectuent, les types de communautés dans lesquelles elles vivent, les différents modèles de relations qu'elles entretiennent avec autrui constituent autant de particularités qui suggèrent que les Africaines-Américaines vivent une autre réalité que celles et ceux qui ne sont ni noirs, ni femmes. » Une vision différente « d'elles-mêmes et de leur monde de celle que leur renvoie l'ordre social établi » qui a pour conséquence la valorisation d'un « savoir empirique subjectif », d'une « épistémologie alternative » propre aux « africaines-américaines » (Ibidem, 138-148). Collins défend la consolidation d'une pensée féministe noire afrocentrique, selon elle, en contradiction aux normes de l'académie occidentale, très blanche et masculine. Je fais une deuxième parenthèse pour parler de l'article « *The Social Construction of Black Feminism Thought* » où Collins donne les contours de « l'épistémologie féministe afrocentrique », comme elle a intitulé cette « tradition de pensée. » Avant tout, elle fait une introduction pour insister sur la dimension que, même si les femmes noires partagent des conditions qui sont communes à toutes les femmes, comme par exemple l'oppression patriarcale et les conditions matérielles, pour fonder un savoir unique qui résiste à l'oppression, elles ont aussi leur des traits qui les sont propres : « Par certains aspects, les femmes noires rassembleront davantage aux hommes noirs, alors que d'autres traits les rapprocheront davantage des femmes blanches, mais elles pourront tout aussi bien se distinguer de ces deux groupes » (Ibid., 151). Pour renforcer cela, elle invoque le travail de la sociologue Deborah H. King qui parle

d'une identification identitaire multiple basée sur « et/ou bien » pour renvoyer à la possibilité d'appartenir à un groupe tout en se dissociant de lui. Collins insiste aussi sur le fait que la pensée féministe noire ne peut pas être uniforme, une fois que les différences de classe parmi les femmes noires mêmes « introduisent des variations dans la manière de percevoir, d'évaluer et d'utiliser les perspectives féministes afrocentriques » (Ibid., 152). Une fois que ces éléments de contexte sont mis en place, elle passe à la définition de la pensée féministe noire, en mettant en évidence quatre caractéristiques : l'expérience personnelle, le dialogue, l'éthique du *care* et de la responsabilité individuelle.

Tout d'abord Collins considère que les noires sont très attachées à leurs vécus pour justifier leur pensée, pour cela elles invoquent souvent leurs expériences concrètes pour garantir la crédibilité de leurs points de vue : « En ce qui nous concerne, les statistiques impersonnelles ne sont en aucun cas aussi importantes que l'expérience concrète d'une personne raisonnable. » Une méthode narrative qui sert à juger la validité des savoirs plus abstraits (Ibid., 153-159). En deuxième, la place centrale du dialogue pour évaluer les savoirs est revendiquée : « Pour les femmes noires, les nouveaux savoirs s'élaborent rarement dans l'isolement et se construisent plutôt par l'échange entre les membres de la communauté » (Ibid., 160). Selon elle, c'est une pratique qui est enracinée dans la tradition orale du continent africain, souvent utilisée pour tisser des rapports et des liens (Ibid., 160-163). Ensuite, elle parle de l'éthique du *care* dans le sens où les femmes noires insistent sur le caractère unique de chacun, laissent une place importante aux émotions dans les dialogues et ont la capacité de développer l'empathie (Ibid., 163-167). Enfin, elle présente l'idée d'une responsabilité individuelle, dans le sens où chaque personne a le droit d'avoir ses propres positions et de défendre sa validité : « Les Africains-Américains rejettent les présupposés eurocentriques et androcentriques d'après lesquels on devrait s'interdire d'examiner les opinions personnelles d'un individu pour évaluer son travail scientifique. Ils considèrent au contraire que toutes les idées exprimées et toutes les actions entreprises partent d'un même noyau de croyances, nécessairement personnel » (Ibid., 167-170). Elle continue après sur les conditions nécessaires pour la validation de la pensée féministe noire, qui selon Collins ne peut pas être interprétée sans prendre en considération les conditions historiques, matérielles et épistémologiques dans lesquelles elle est produite. Il est donc indispensable de passer

par trois groupes avant d'être légitime : les Africaines-Américaines ; la communauté des universitaires noires ; et le cadre universitaire - même si ces trois groupes ne seront pas toujours d'accord sur la reconnaissance d'un savoir. « L'existence d'un point de vue propre aux femmes noires fondé sur une épistémologie féministe afrocentrique remet en cause à la fois le contenu des idées considérées comme vraies et la manière d'arriver à la vérité » (Ibid.,175). En conséquence, c'est la position sociale d'où nous prenons la parole qui gagne de l'importance ici, dans une perspective de rapports de forces. Y compris moi, en tant qu'auteur de ce mémoire, je me suis mis à repenser le lieu d'où je parle, en tant qu'homme, blanc, homosexuel, étranger en France, ressortissant d'un pays qui a aussi connu la colonisation et l'esclavage. Tous ces éléments révèlent un peu de mon identité, mais surtout de ma position sociale et d'une certaine façon ils façonnent le prisme dans lequel j'écris ce mémoire. En effet, repenser les rapports de force dans la société n'est pas un exercice accessoire dans ce mémoire, même si en tant que travail scientifique il reste évidemment soumis aux règles méthodologiques de l'impartialité et de l'objectivité. « Pour transformer le silence en parole et en actes, il est fondamental que chacune de nous établisse et analyse sa place dans cette transformation, et reconnaisse le rôle vital qu'elle joue. (...) car ce ne sont pas nos différences qui nous immobilisent, c'est le silence » (Lorde, 2008, 78-80). Après avoir donc précisé mon « endroit de parole » (Ribeiro, 2017) et les spécificités de la lutte des femmes noires aux États-Unis et en France, il est temps de d'introduire l'autre concept central de ce mémoire de recherche : l'intersectionnalité.

Le mouvement afro-féministe est intersectionnel de base, dans la construction historique de sa pensée et de ses stratégies de lutte. La formalisation du concept d'intersectionnalité leur a donné la possibilité de développer un discours juridique et politique encore nouveau, capable de réunir les points d'intersection du racisme et du féminisme que les autres mouvements contemporains n'ont pas su repérer (Crenshaw, 2005, 54). En outre, comme nous avons pu constater dans la première partie de cette introduction, les femmes noires ont une « Identité intersectionnelle » car ni la dimension du genre ni celle de la race sont capables de contempler la totalité de leurs expériences pour représenter leurs intérêts. Dans ces conditions, Crenshaw parle du concept d'«intersectionnalité politique » dans le sens où les femmes de couleurs divisent leur énergie politique entre deux projets qui sont parfois antagonistes et

même contradictoires : « le problème ne tient pas uniquement à ce que ces deux discours trahissent les femmes de couleur en ne reconnaissant pas le poids « supplémentaire » que représente pour elles le patriarcat ou le racisme : en règle ils parviennent même pas à analyser toutes les dimensions du racisme et du sexisme » (Ibidem, 61). Crenshaw parle aussi d'une intersectionnalité qui est « structurelle », pour démontrer que les expériences des femmes noires sont aussi déterminées par des conditions d'ordre socioéconomique. En étudiant le refuge Jenessee (Los Angeles, Californie), la sociologue a pu affirmer : « les femmes de couleur occupent des positions à part dans sphères économiques, sociale et politique. Tant que les tentatives de réforme engagées au nom des femmes en général ignoreront cet état de fait, les femmes de couleur auront moins de chances que mes femmes privilégiées en raison de leur race de voir leurs besoins pris en compte. » Pour exemplifier, la chercheuse utilise les informations du service de psychosociologie chargé d'aider les femmes noires victimes de viol. Les données montrent qu'avant de régler le viol en soi-même, les professionnels ont besoin d'attaquer toute une autre série de questions d'ordre social et intime (Ibid.,59). De plus, comme l'explique Éric Fassin à la préface de la Revue Raisons politiques<sup>12</sup>, l'intersectionnalité est avant tout un moyen de « rendre visibles celles qu'on invisibilise, à l'intersection des diverses catégories structurées par la domination » que cela soit de race, classe et sexe, mais aussi de genre, âge, religion ou handicap. En tant qu'outil méthodologique, l'intersectionnalité est aussi important pour « penser l'ensemble des positions sociales, dominantes ou dominées (...) Autrement dit, passer de la pluralité à la complexité » (Fassin, 2015, 5). Selon lui, en tant que théorie, l'intersectionnalité reste aussi politique et elle circule d'un contexte à l'autre, d'une discipline à l'autre avec facilité, « c'est une affaire de traduction (Ibidem, 7).

Au fond, l'intersectionnalité pour les femmes noires ne désigne pas la somme du racisme plus le sexisme, mais la révélation d'un endroit que jusque-là était invisible. Elle remet en cause « la monopolisation de la représentation des groupes dominés par les membres de ces groupes qui sont détenteurs de propriétés dominantes, à l'exception de celle qui fait l'objet de la représentation » (Chauvin et Jaunait, 2015, 56). Une position de monopole qui ne configure pas seulement par la prise des postes

---

<sup>12</sup> Raisons politiques 2015/2, Édition n. 58

de direction au sein de ces mouvements, mais également par le monopole de droit d'une représentation homogène : « or loin de suggérer que les femmes majoritaires n'étaient pas prises dans ce péril multiple ; l'expression permettait de pointer que ces dernières se situaient, sous certains rapports, du côté dominant du « péril », et donc dans une situation d'intérêts conflictuels avec les femmes minoritaires » (Ibidem, 57).

Du reste, cette combinaison de rapports sociaux à la « géométrie variable », rendus apparents au travers de la théorie de l'intersectionnalité, désignent « le nom d'un problème », sans présenter des solutions car les questions posées par les nouveaux cadrages impliquent toujours de nouvelles exclusions « qui pourront à leur tours être décrites dans le langage de l'intersectionnalité » et, comme toute généralisation, « l'impératif intersectionnel ne pouvait s'universaliser sans annuler le pluralisme qui fait la politique en démocratie . » De plus, Chauvin et Jaunait finissent pour avertir que dans une perspective sociologique, de propriétés imbriquées, « il n'est ni possible ni souhaitable de toujours tout faire se croiser » (Ibid., 72-73). Je ne pouvais pas ignorer que le concept d'intersectionnalité suscite en France des critiques, même si c'est toujours important de préciser que l'objectif de ce travail n'est pas de faire un retour critique sur l'intersectionnalité, ni d'achever tout la question dans un synthèse. Comme il n'est pas de tout une révision critique du *Black Feminist* non plus. Je pose les bases du concept d'intersectionnalité que nous servirons de clé pour la suite, c'est-à-dire, pour l'analyse du corpus. Cependant, il nécessaire de ponctuer que les critiques à l'intersectionnalité sont plutôt liées à deux raisons. En premier, la notion de que le concept stabiliserait les relations dans « des positions fixes, qui sectorise les mobilisations, exactement de la même façon que le discours dominant naturalise et enferme les sujets dans des identités altérées toujours déjà-là » (Kergoat, 2016, 116). En deuxième, Kergoat soutient le de besoin de rompre « avec une représentation arithmétique de la domination dans laquelle des propriétés sociales s'ajoutaient comme autant de handicaps ou d'atours fonctionnant indépendamment les uns des autres » (Chauvin et Jaunait, 2015, 62).

En parlant des logiques de domination, la définition et l'analyse du contexte reste indispensable pour situer la représentation complexe des groupes politiques. Or, en tant que concept voyageant, le mot ne recouvre pas toujours la totalité de la même chose et demande toujours d'être repensé. « On ne saurait en effet penser

l'intersectionnalité en dehors lesquels elle se dit. Loin de l'effacer, comme le ferait une importation, la traduction nous rappelle ainsi que le savoir est situé » (Fassin, 2015, 20). La pluralité des logiques de domination nous oblige à penser et repenser la place des acteurs dans les rapports sociaux, c'est-à-dire, la relation antagonique de deux groupes sociaux autour d'un enjeu (Kergoat, 2016, 122). Les États-Unis des années 90, n'est pas la France d'aujourd'hui. Effectivement, dans le cas précis de ce travail de recherche, j'estime indispensable faire le croisement de l'intersectionnalité avec le contexte colonial et postcolonial pour parler de l'afro-féminisme français. « Que fait le majoritaire pour donner la parole au minoritaire et, surtout, que fait-il pour délégitimer cette parole ? La réponse à cette question amène à se pencher sur la particularité historique du racisme et de la domination dans le contexte français et au sein de ses divers espaces, féministe, universitaire, militant et professionnel. Elle pose la question de la particularité de la réception française majoritaire du Black feminism : ne sommes-nous pas en train de reproduire des logiques racistes, classistes et sexistes, tout en disqualifiant les racialisées d'ici et en instrumentalisant les racialisées de là-bas ? » (Lmadani et Moujoud, 2012, 17). Cette dévalorisation des « racisées d'ici » et cette valorisation des « racisées de là-bas » est une vraie interpellation car quand je parle de discrimination « raciale » en France, on me fait tout de suite rappeler que cela est une question américaine ou plutôt liée aux questions de classe (Cohen, 2012, 164). Nous oublions donc que la France « est à son tour un produit d'une histoire impériale et coloniale qui conditionne ces politiques jusqu'à nos jours » (ibidem,164). Le concept de « Lutttes des races » de Sadri Khriari va nous aider à mieux pondérer sur la question, justement parce qu'elle précise bien le sujet et je ne pourrais pas dire mieux : « les races sont des rapports de forces sociaux entre race dominante et races dominées, l'une voulant préserver sa suprématie constitutive du système racial, les autres s'en libérer. Cela signifie aussi que les races, et donc les démarcations raciales, se constituent dans les processus même de leurs lutttes pour le pouvoir » (Ibid.,165). Ces mots font comprendre que l'espace politique français n'est pas aussi unitaire qu'on le conçoit et qu'au contraire il est clivé (ibid.). Loin de la question biologique, je vois donc comme indispensable pour la suite de ce travail de préciser que le terme « race » est employé ici dans une logique de « rapports de forces sociaux » entre race dominante et races dominées, la même dimension que les mots classe et sexe portent en tant catégories socialement construites (Kergoat, 2016, 112 ; Cohen, 2012, 165). Ce regard est indispensable, à

mon sens, pour penser les inégalités sociales que les femmes noires font face aujourd'hui en France, car les discriminations liées au sexisme et au racisme ne sont pas un attribut réservé aux américains.

En conséquence, les études d'intersectionnalité ne servent pas seulement à combattre la pensée hégémonique du féminisme, mais aussi à dénoncer l'existence d'une « norme mythique », établit par Audre Lorde comme, « blanc, mince, masculin, jeune, hétérosexuel, chrétien et en situation financière stable », qui est en position d'avantage social (Meyer et Purtschert, 2016, 131). Penser les écarts humains par rapport à cette norme, c'est révélateur de qui a l'accès aux ressources et à la reconnaissance sociale et qui n'a pas ; de qui entre dans la catégorie « normal » et qui entre dans la catégorie « anormal » ; ou encore, de qui est défini comme "la règle » et qui est mis à côté comme « l'outré. » En gros, « seule une analyse approfondie de la façon dont les sujets sont positionnés dans la société permet de comprendre comment la normalisation et le rejet, la reconnaissance et l'exclusion interagissent » (ibidem, 133). L'exemple utilisé par Meyer et Purtschert dans l'article « Différences, pouvoir, capital. Réflexions critiques sur l'intersectionnalité » va nous aider à mieux comprendre, je cite : « Avoir des enfants est en premier lieu interprété comme une force chez un homme blanc puisque cela lui permet de remplir son rôle de père bourgeois capable d'entretenir sa famille ; à l'opposé, cela est reproché comme une faiblesse à la jeune femme noire, avoir des enfants étant alors considéré comme le résultat d'un vie sexuelle incontrôlée dont les conséquences doivent être subies par l'État » (ibid., 133). Constat évident, même en conditions égales d'hétérosexualité, les effets sont différents sur chacun des deux cas. Selon ces chercheuses, le problème révélé par l'intersectionnalité n'est pas seulement la formation de nouvelles identités individuelles, « mais la production sociale d'inégales possibilités d'action » (ibid., 139). En analysant la production des femmes noires sur YouTube en France, c'est justement ici que ce mémoire veut contribuer au sujet car consciente des inégalités qui sont propres à leur condition de femmes-noires, ces jeunes filles se battent pour rendre leurs discours visibles dans le champ de l'action politique et médiatique. J'aurai l'occasion d'y revenir dans le détail par la suite.

Pour faire une brève conclusion, écouter les femmes noires reste un enjeu actuel car leur invisibilisation dans l'espace public n'est pas nouvelle. Ni aux États-Unis, ni en

France. Déjà à l'époque de l'esclavage elles étaient exclues du groupe majoritaire qui avait la parole, à tel point qu'elles étaient obligées à porter un masque que les empêchait physiquement de s'exprimer (Kilomba, 2012, 15). Ce silence va se perpétuer tout au long de la lutte l'antiraciste et des droits de femmes (blanches), la femme noire reste toujours à la marge, divisée entre ces deux luttes, raison pour laquelle elles entreprennent un mouvement intersectionnel pour représenter ses combats.

Une fois que nous avons compris les démarches du *Black Feminism* aux États-Unis et de son correspondant en France, ainsi que le concept et les enjeux de l'intersectionnalité dans le contexte français, je passe donc à l'analyse du corpus.

## II. Modes de production sur YouTube

---

Nous assistons ces dernières années à un véritablement bouleversement des pratiques culturelles. Lire un livre, écouter de la musique, regarder des vidéos, le numérique a tout changé - de la production à la consommation - pour promouvoir un savoir-faire libre, profane et collaboratif, dont YouTube en fait partie. Avant de présenter les résultats de la recherche, je considère important faire un point sur les spécificités sociotechniques de ce dispositif. Le site d'hébergements de vidéos qui a débuté aux États-Unis en 2005, et qui appartient à Google, se constitue aujourd'hui comme la principale plateforme de vidéos sur Internet, avec plus d'un milliard d'heures de vidéo visionnées par jour dans plusieurs pays<sup>13</sup>. Au fil du temps des évolutions techniques ont eu lieu et ainsi que Facebook, Twitter et Instagram, YouTube passe à avoir des caractéristiques de réseaux socionumérique, dans le sens où il offre aussi la possibilité de créer un profil et de réagir aux publications au travers des boutons de partage, d'interaction et de commentaires. YouTube permet à ses usagers la possibilité de partager son contenu sur d'autres plateformes, en gardant toujours le lien original sur la plate-forme et même dans le cas où l'internaute n'a pas un profil sur YouTube, il peut quand même accéder aux contenus publiés sans aucune barrière et, de même pour les personnes qui ont un profil, mais qui ne produisent pas des vidéos. À droite de la page de navigation sur YouTube, il est possible de trouver les publications « suggérées », une compilation de vidéos proposé automatiquement par YouTube prenant en compte les dernières recherches sur la plateforme et les chaînes que l'utilisateur est abonné. La diversité de contenu présent sur YouTube est évidente, et selon un rapport du Blog du Modérateur<sup>14</sup>, la plupart des usagers se rendent sur le site pour écouter de la musique, trouver des informations sur *lifestyle* (cuisine, beauté, santé et mode) et regarder des émissions sportives. La

---

<sup>13</sup> BLOG DU MODÉRATEUR (page consulté le 27 avril 2018). « Chiffres YouTube - 2017 », [en ligne].

Adresse URL : <https://www.blogdumoderateur.com/chiffres-youtube/>

<sup>14</sup> Idem.

consommation des vidéos reste très attachée aux divertissements (64% des utilisateurs<sup>15</sup>) et pour s'informer, apprendre et progresser (52% déclarent utiliser YouTube à ces fins<sup>16</sup>). Le côté commercial est très exploité, un peu près 14%<sup>17</sup> des internautes consultent YouTube pour trouver des offres ou s'informer avant un achat. Sans exclure les tutoriels sur bricolage et la comédie comme des centres d'intérêt aussi représentatifs.

Selon une enquête de l'*Interactive Advertising Bureau* (IAB France) réalisée par Médiamétrie<sup>18</sup>, la consommation de vidéos est devenue très régulière chez les Français, car 63% des internautes déclarent regarder une vidéo quotidiennement ou presque tous les jours. Le chiffre augmente chez les plus jeunes (15 à 24 ans) qui sont 84% à affirmer regarder une vidéo à fréquence égale. Le pays compte actuellement près de 42,2 millions d'internautes au quotidien<sup>19</sup>. Plus récemment, en avril 2018, Médiamétrie a publié un étude<sup>20</sup> pour montrer que 47% de la population française de 2 ans et plus - soit 29,5 millions d'individus - a déjà visionné au moins une vidéo sur ordinateur. Ce même rapport met YouTube en première place - dans une liste de 15 - parmi les *Brands Players* les plus visitées en France avec 24 346 000 vidéonautes uniques par moi, 1 264 842 vidéos vues par mois et 55 173 000 heures de vues par mois. Pour compléter le rang, nous avons Facebook, Digiteka, France Télévision, AlloCine, MYTF1, CCM Benchmark, BMF TV, Twitter, 6play, Yahoo, auFéminin, Le Figaro, Tele Loisirs et OK, dans l'ordre qu'ils apparaissent sur la liste<sup>21</sup>. Une

---

<sup>15</sup> Ibid.

<sup>16</sup> Ibid.

<sup>17</sup> Ibid.

<sup>18</sup> IAB FRANCE (page consulté le 27 avril 2018). « Vidéo : Comment et sur quels écrans sont regardées les vidéos ? », [en ligne]. Adresse URL : <https://www.iabfrance.com/presse/communiques-de-presse/video-comment-et-sur-quels-ecrans-sont-regardees-les-videos>

<sup>19</sup> MÉDIAMÉTRIE (page consulté le 27 avril 2018). « L'année Internet 2017, Internet méta-média », [en ligne]. Adresse URL : <http://www.mediametrie.fr/internet/communiques/l-annee-internet-2017.php?id=1830>

<sup>20</sup> MÉDIAMÉTRIE, « L'audience Vidéo Ordinateur en France en janvier 2018 », Communiqué de presse du 20 avril 2018.

<sup>21</sup> En raison d'une modification technique du player, les résultats de Dailymotion sont exclus de ce classement

remarque à faire c'est que même en deuxième place, Facebook est loin d'atteindre les mêmes chiffres d'YouTube, avec 12 596 vidéonautes uniques par mois. D'un côté, les critiques sur la qualité technique des vidéos sur Facebook explique la résistance des amateurs et des spécialistes du son et de l'image en utiliser le site pour leurs publications.

Les chiffres nous montrent encore deux autres réalités : la miniaturisation et l'usage accru des plus jeunes. Tout d'abord, le constat de que la consommation des vidéos sur les supports mobiles occupe une place importante. Le smartphone est de nos jours le premier écran pour se connecter au quotidien, il pèse 40% du temps passé sur Internet avec 30 millions d'internautes chaque jour. Près d'un individu sur 5 n'utilise que son téléphone pour accéder au réseau<sup>22</sup>. En outre, nous constatons que Youtube est en tête de liste des préférences d'usage de la catégorie des 15 à 24 ans, suivi par Snapchat et Facebook. Cela démontre une tendance de changement du comportement médiatique des usagers pour les prochaines années, car même si la télévision reste le premier média en France, le temps qu'un jeune passé sur Internet (1h38) est désormais supérieur à celui qu'il passe devant le téléviseurs (1h26) et parmi les activités qu'ils réalisent en ligne, un 1/3 est consacré à regarder des vidéos<sup>23</sup>. Comme résultat, l'utilisation des applications est évidemment plus intense, puisque les internautes consacrent 87% de leur temps passé sur le web aux applications des réseaux sociaux numériques, des jeux et des plateformes des vidéos (92% pour les plus jeunes).

Ces chiffres nous servent pour démontrer les tendances des pratiques culturelles, dont font partie le groupe d'afro-féministes que nous allons étudier plus à fond dans les parties qui suivent ce travail. Nous constatons donc le rôle central que la pratique audiovisuelle occupe dans nos usages médiatiques numériques et aussi l'évolution de la consommation de cette offre qui est en train de changer pour les nouvelles générations. Il y a aussi deux points qui configurent une tendance et qui sont indispensables pour l'analyse proposée par ce mémoire. En premier, le

---

<sup>22</sup> MÉDIAMÉTRIE (page consulté le 27 avril 2018). « L'année Internet 2017, Internet méta-média », [en ligne]. Adresse URL : <http://www.mediametrie.fr/internet/communiques/l-annee-internet-2017.php?id=1830>

<sup>23</sup> Ibidem.

développement des pratiques amateurs dans le sens où nous avons un brouillage des frontières entre le contenu professionnel et amateur. La culture des amateurs a toujours existé, c'est vrai, mais les outils et les possibilités d'accès ce sont totalement démultiplié à l'ère numérique. YouTube est un bon exemple pour illustrer ces nouvelles formes de production où la cohabitation du professionnel et de l'amateur ont eu lieu. Le dernier point c'est la tendance à la féminisation des pratiques et à une forte consommation des biens culturels. Sur YouTube, elles sont 49% des usagers.<sup>24</sup>

## 1. LES FEMMES NOIRES SUR YOUTUBE EN FRANCE

Il y a une infinitude des chaînes sur YouTube qui sont administrées par des femmes noires. Pour ce travail de recherche nous avons choisi d'analyser six chaînes YouTube, à savoir : Amandine GAY, Keyholes & Snapshots, La toile d'Alma, Mrs Roots Video, Naya Ali, et Pensées et blablablas d'Elawan. Les autres chaînes avec des femmes noires que j'ai pu repérer pendant mes recherches sur YouTube, comme par exemple LA CREPUE, Leslinha Luberto, Leslie Lawson, Honey Shay, The Broke Girlz, Deborah Power, Naturally Yayou, Mymou et Mini Bn, pour ne citer que quelques-unes, ne traitent pas l'afro-féminisme et ni le féminisme comme sujet principal de leurs vidéos. Les questions antiracistes et les questions de droit des femmes peuvent faire l'objet de certaines vidéos sur ces chaînes, mais les autres thématiques comme la beauté, les voyages, la comédie ou la mode seront toujours en plus grand nombre. Il n'y a évidemment rien d'anormal, mais j'ai choisi d'analyser les femmes noires qui sont sur YouTube dans la démarche de problématiser les questions liées à leur identité intersectionnelle, en tant que groupe politique. Il faut dire aussi que parmi les six youtubeuses afro-féministes analysées, nous en trouvons aussi quelques-unes qui traitent d'autres questions, comme le voyage et la *Popular Culture*, mais ces sujets restent minoritaires si nous comparons au temps et à l'espace dédiés au militantisme. Cela nous fait comprendre que, quand nous parlons de femmes noires sur YouTube en France, nous avons au moins cinq catégories distinctes à prendre en considération : « non militante » à qui les questions de lutte militante n'intéressent pas ; « militante afro-féministe » qui a pour but parler uniquement de la

---

<sup>24</sup> BLOG DU MODÉRATEUR (page consulté le 27 avril 2018). « Chiffres YouTube - 2017 », [en ligne].

Adresse URL : <https://www.blogdumoderateur.com/chiffres-youtube/>

lutte afro-féministe ; « mixte afro-féministe » qui parle de la lutte afro-féministe mais qui s'intéresse aussi à d'autres thématiques ; « mixte antiraciste » qui parle des questions de race mais qui s'intéresse aussi à d'autres thématiques; et « mixte féministe » qui parle des droits des femmes mais qui s'intéresse aussi à d'autres thématiques. Nous prenons comme objet d'étude les chaînes du type « militante afro-féministes » et « mixte afro-féministes », conforme le tableau ci-dessus<sup>25</sup> :

Chaîne	Responsable	Abonnés	Playlist	Type de chaîne	Année
Amandine GAY	Amandine Gay	3 426	23 vidéos	Militante afro-féministe	2014
Keyholes & Snapshots	Clem	6 105	64 vidéos	Mixte afro-féministe	2015
La toile d'Alma	Alma	3 351	12 vidéos	Militante afro-féministe	2016
Mrs Roots Video	Mrs Roots	975	20 vidéos	Militante afro-féministe	2015
Naya Ali	Naya Ali	18 234	28 vidéos	Mixte afro-féministe	2014
Pensées et blablablas d'Elawan	Elawan	724	16 vidéos	Militante afro-féministe	2016

Cette brève classification se situe au niveau du contenu, c'est-à-dire qu'en regardant leurs vidéos nous pouvons identifier le discours de la chaîne dans sa globalité. Mais pas que, car si nous passons à un autre niveau d'analyse, basé sur les techniques et la sociabilité de chaînes nous trouvons d'autres éléments qui sont tout aussi importants pour comprendre la production de ces femmes noires sur YouTube. Tout d'abord nous partons donc à une brève analyse de la mise en page, de la charte graphique et de la hiérarchie de l'information, pour après parler de la gestion de la chaîne, des outils de participation et de contribution mises à disposition du public, des aspects de personnalisation (synonymes, pseudonymes, etc) et des modalités de partage et circulation. Ces éléments nous serviront de base pour avancer aux prochaines parties de ce mémoire et finalement répondre à la question principale de notre problématique. La façon dont elles s'approprient de la plateforme pour rendre leur discours visible et politiquement actif serait donc un élément important pour comprendre à quoi sert YouTube pour les afro-féministes ?

---

<sup>25</sup> Les chiffres correspondent à la dernière actualisation du 27 avril 2018

## 2. LES AFRO-FEMINISTES SUR YOUTUBE EN FRANCE

En respectant la logique de l'ordre alphabétique, je commence donc pour présenter Amandine Gay, qui entretient la chaîne YouTube « Amandine GAY » depuis 2014 et qui utilise son vrai nom sur Youtube et lors de ses apparitions presse ou des événements au tour de la question militante. Amandine Gay est aujourd'hui l'une des protagonistes les plus influentes du mouvement afro-féministe en France, même si elle ne se revendique pas dans cette position. Elle est le point en commun de la plupart des afro-féministes avec qui j'ai eu l'occasion de parler, surtout après le lancement de son documentaire « Ouvrir la voix »<sup>26</sup> en octobre dernier. Elle ne se revendique pas non plus comme youtubeuse, elle se présente comme réalisatrice, scénariste, artiste interprète, afro-féministe et *queer*, raison pour laquelle j'estime nécessaire clarifier le concept de youtubeuse. Quand je parle de « youtubeuse » je fais référence à une personne qui détient et entretient une chaîne sur YouTube avec des vidéos qu'elle a réalisés ou dont elle fait partie. Le format des vidéos, la façon d'enregistrer et le discours ne jouent pas un rôle sur cette définition car ils sont très variés et, comme nous allons le voir, une même youtubeuses est capable de produire des contenus complètement différents sur une même chaîne. Pour revenir à la chaîne d'Amandine Gay, nous constatons qu'elle utilise YouTube comme un dépositaire des interventions qu'elle a fait, des débats qu'elle a animés ou auxquels elle a participé et des entretiens qu'elle a donné dans la presse traditionnelle. Comme elle-même le dit dans la description de la chaîne « *Vous pourrez découvrir mon travail ici !* » La playlist des 23 vidéos est organisée en trois catégories « Conférences », « Ouvrir la voix » et « Reportages. » Un autre constat, c'est celui de la place que le film qu'elle a produit occupe. Ses dernières publications et la bannière de sa chaîne font la promotion de cette vidéo. La bande annonce du documentaire est donc la vidéo la plus regardée jusqu'à présent avec plus de 31 000 vues<sup>27</sup>. Quelques extraits - même inédits - sont aussi disponibles sur la chaîne, permettant aux personnes qui sont allés voir le film au cinéma d'approfondir leurs ressentis par rapport au film. Amandine Gay parle uniquement de l'afro-féminisme et de la place des femmes noires dans le

---

<sup>26</sup> Un documentaire sur la réalité des afro-descendantes en France et en Belgique, écrit et réalisé par Amandine Gay

<sup>27</sup> Dernière mise à jour le 28 avril 2018

contexte francophone, car elle vit entre Paris et le Québec. Elle n'a pas de photo de profil et le code couleur de sa chaîne reste assez standard, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'éléments personnels du point de vue graphique qui remettent directement à la personne qui possède l'espace. Cependant, son discours explore beaucoup sa vie privée et le côté particulier de ses rapports pour renforcer son existence en tant que femme noire française et *queer*. Un exemple des particularités qu'Amandine Gay répète assez souvent sur ses vidéos c'est son rapport à l'adoption, puisqu'elle a été adoptée par des parents français et a été élevée dans la campagne lyonnaise. La chaîne YouTube est vraiment ancrée dans la véracité, en d'autres mots, elle ne joue pas un personnage sur ses vidéos, elle reste elle-même, portant toujours un discours actuel qui ne base pas uniquement sur ses ressentis et émotions, mais qui parle de faits, de luttes et de vécus. Du côté interaction, elle ne laisse pas grande place aux remarques des internautes, la plupart de ses vidéos à la section commentaire désactivée. Le peu de commentaires que j'ai pu trouver restent sans réponse. Je ne vais pas entrer dans le détail ici, car la dernière partie de ce mémoire est consacré à ces questions. La première vidéo de la chaîne a été publiée le 8 décembre 2014 et fait référence au boycott organisé contre au spectacle *Exhibit B* à Paris. Pour ce mémoire de recherche j'ai contacté Amandine Gay avec une proposition d'entretien qu'elle a refusé au motif qu'elle n'avait pas de disponibilité avec la promotion du documentaire en France et à l'international. Personnellement, j'ai eu l'impression qu'Amandine Gay ne voyait pas l'intérêt de voir la cause des femmes noires portée par un homme blanc, encore dans la position de chercheur et elle d'objet. Je vais dédier la deuxième partie du travail à la question de l'auto-émancipation. Le manque d'un entretien avec elle a été substitué par l'analyse des entretiens qu'elle a donné sur la presse nationale.

Ensuite, je passe à la chaîne « Keyholes & Snapshots » nourrie par la youtubeuse Clémence. En réalité, sur les réseaux sociaux numériques, elle n'utilise que le pseudonyme « Clem » pour se présenter. Je vais aborder avec plus de détails les enjeux de ce choix dans la partie sur la vie privée et vie publique de ces femmes. Elle explique que l'idée de se lancer sur YouTube est née d'une motivation pas de tout militante. Au début de l'entretien elle parle quasi exclusivement de son séjour Erasmus en Suède. Ensuite, elle a fait la transition vers du contenu afro-féministe et

aujourd'hui - à 22 ans - Clémence est une des youtubeuses les plus actives sur les questions des femmes noires :

*Il n'y a pas eu un déclic en fait, il n'y a pas un moment où j'ai commencé, c'était vraiment progressif. J'ai commencé évidemment à voir les différences de traitements entre les hommes et les femmes d'abord et ensuite les différences entre les hommes, les femmes et les femmes noires. J'ai commencé déjà à avoir cogité que je n'étais pas la seule à penser ça, pas la seule à remarquer ça, qu'il y avait des auteurs qui avaient théorisé ce sujet, qui en ont parlé. Et voilà... J'ai fait le parallèle entre les théories qui étaient exposées dans des œuvres (et du contenu) et les choses qui me sont arrivées au quotidien qui n'étaient pas des petites anecdotes, pas forcément des incidents isolés, mais que ça faisait partie d'éléments de vie des personnes qui faisaient parties du système et qui étaient vraiment théorisées qui existaient en fait et qui étaient vraiment expliqués. (Entretien avec Clémence, 17 novembre 2017)*

Elle résume toute sa production en trois mots : *afroféminisme, voyages et vlogs*. En tant qu'étudiante en Marketing dans une école de commerce, elle détient un savoir plus technique sur les plateformes en ligne, qu'elle utilise pour gérer sa chaîne. Le template de la chaîne est personnalisé avec : une photo de profil qui montre bien son visage ; une bannière qui décrit la chaîne et les autres réseaux sociaux qu'elle gère ; et pour chaque vidéo il y a une image en miniature (*thumbnail*) pour identifier le thème abordé et une intro à chaque vidéo pour présenter la chaîne. Clémence produit un contenu mixte, dans le sens où elle parle de voyages et de *Popular Culture* (elle fait aussi partie de la chaîne PowerPop<sup>28</sup>). Les vidéos publiées sont divisées en six playlists : « afroféminisme », « journal de bord », « questions d'abos », « bonus », « survivre (et être noire) dans le monde » et « mon Erasmus en Suède. » Elle a créé aussi une playlist avec quelques musiques, mais qui n'a pas un rapport direct avec sa production. La vidéo plus regardée sur sa chaîne est intitulée « Survivre (et être noire) en Pologne » où elle raconte son séjour dans le pays et

---

<sup>28</sup> Un chaîne sur YouTube qui propose des émissions qui traitent de jeux vidéo, cinéma, pop culture, séries et mangas

partage son ressenti vis-à-vis de la population locale, en tant que femme et noire. D'ailleurs, parmi ses vidéos on retrouve plusieurs formats différents, comme par exemple des entretiens, des vlogs, de la pédagogie et des réponses aux abonnés - elle donne vraiment de l'importance à répondre par vidéo aux questions que les internautes lui posent. Pour les vidéos pédagogiques - comme celle sur la non-mixité - Clémence utilise des références académiques, mais aussi ses propres vécus et ressentis pour situer la question dans le contexte français. La grande majorité des vidéos faites par Clémence sont enregistrées dans sa propre chambre et même si cela n'est pas un choix conscient, c'est une un dialogue intime qu'elle établit avec les personnes qui la regardent sur YouTube. Plus récemment, Clémence a ouvert sa chaîne à la monétisation, cela veut dire qu'elle a permis à YouTube de mettre de la publicité avant ses vidéos et en conséquence qu'elle puisse toucher de l'argent pour cela. Avant cela, elle avait ouvert un compte sur la plateforme de financement participatif « Tipeee » pour récolter de l'argent et acheter des équipements destinés à améliorer la qualité technique des vidéos. Sur sa relation avec le public de la chaîne, Clémence répond aux commentaires - pas tous évidemment - et essaye d'entretenir une relation avec les gens qui la suivent. Pour cela, elle fait appel à d'autres plateformes, comme Twitter qu'elle met en évidence pour traiter l'actualité de façon plus réactive. Sa première vidéo a été publiée le 22 décembre 2015. Clem a répondu rapidement à ma demande d'entretien pour manifester son accord. Nous nous sommes rencontrés le 17 novembre 2017 pour 1h05m dans les locaux de l'université Panthéon-Assas.

« La toile d'Alma » est la troisième chaîne de notre corpus, elle est dirigée par « Alma. » Ce n'est pas le vrai nom de sa créatrice, qui a décidé de garder son vrai nom et de se faire appeler Alma pour des raisons militantes. En tant que spectatrice, elle a débuté sur Internet en 2009 motivée par sa formation en audiovisuel et son intérêt pour l'afro-féminisme. Elle a créé d'abord un blog pour parler de l'afro-féminisme<sup>29</sup>, avant de se lancer sur YouTube en décembre de 2016, date à laquelle elle a publié sa première vidéo « LTDA 01 - Un fait n'est pas une opinion » pour essayer d'expliquer les notions de fait scientifique et d'opinion personnel. Elle a une phrase d'accroche, qu'elle utilise au début de chacune de ses vidéos : « Salut

---

<sup>29</sup> Le blog La toile d'Alma est disponible sur : <https://latoiledalma.wordpress.com/>

internaute, moi c'est Alma, bienvenu dans ma toile. » Renforcer cette image d'une de toile est vraiment important pour Alma, car elle cherche utiliser sa chaîne pour commenter et documenter pour l'histoire :

*Même si YouTube, on sait bien qu'avec des serveurs tout peut disparaître du jour au lendemain, mais j'aime bien le principe d'archive numérique et j'ai trouvé intéressant parce que dans la perspective afro-féministe un des enjeux qui nous est posé, en tout cas à moi, qui me pose beaucoup de problèmes, c'est le fait de pas rentrer dans les livres d'histoire. Du coup comment on fait pour s'inscrire dans le temps ? Même si aujourd'hui les livres d'histoire n'ont plus le même poids à l'époque numérique, mais il y a toute cette question-là de participer à un mouvement, de documenter le mouvement et de commenter en même temps avec une perspective qui était personnelle au-delà du fait de faire partie d'un collectif ou d'un mouvement. (Entretien avec Alma, 12 décembre 2017)*

Pour se décrire sur YouTube, Alma emploie les mots « afroféminisme », « antiracisme », « histoire », « politique », « culture », « arts », « humanisme » et « philosophie. » Le côté documentation est visible sur la façon dont Alma organise ses playlists, car elle a repéré des vidéos sur les thématiques qu'elle tient au cœur et a organisé pour que d'autres personnes puissent se saisir du contenu (et aussi de la musique). Au niveau graphique, sa chaîne est elle aussi personnalisée avec une photo de profil qui montre son visage, une couverture qui présente sa chaîne et ses autres comptes sur Facebook et Instagram. La vidéo la plus regardée de sa chaîne est celle « Ce n'est pas l'intention qui compte » où elle essaye de dénoncer le comportement des personnes qui font des blagues et des commentaires offensant. Alma apporte un contenu entièrement dédié à l'afro-féminisme et insiste sur la nécessité d'écouter la parole des personnes concernées, c'est-à-dire, quand on parle des questions liées aux femmes noires, il faut écouter une femme, lui donner l'espace pour exprimer son expérience en tant que telle. Ce point précis sur la parole des personnes concernées est le sujet de la troisième partie de ce mémoire, nous aurons donc l'occasion d'en revenir sur le sujet. Alma parle aussi de métissage car elle-même s'identifie en tant que personne métisse. C'est une thématique qui la distingue des autres chaînes, ainsi que ses vidéos qu'elle a fait avec les témoignages des participantes du Champs d'été

décolonial. Elle utilise plusieurs formats, passant par l'entretien, par la couverture de débats et par la pédagogie. Du côté des échanges avec le public, Alma laisse la place libre aux échanges et prend le temps de répondre aux critiques et aux doutes manifestés. Elle avait déjà cette habitude sur son blog et sur d'autres plateformes sur lesquelles elle était présente. Mon deuxième entretien pour ce mémoire était avec Alma, le 12 décembre 2017 dans les locaux de l'université Panthéon-Assas. Elle a donné son accord par mail et nous avons parlé durant 1h30m.

Ensuite, je vais parler de Mrs Roots de la chaîne « Mrs Roots Video », la quatrième de mon corpus. De la même façon qu'Alma, Mrs Roots est aussi un pseudonyme issu de la blogosphère, où elle a construit une carrière en tant que « Blogueuse. Littéraire. Et dangereusement afroféministe. » La place de la littérature est vraiment centrale pour comprendre le travail de Mrs Roots car elle écrit aussi des livres en ayant pour but de rompre avec les clichés sur les femmes noires qui selon elle restent encore très présentes dans la production culturelle contemporaine. Sur sa chaîne YouTube elle laisse place à plusieurs personnalités de l'afro-féminisme français et aussi à des auteurs comme Josette Spartacus. Elle donne aussi des indications de lectures, comme par exemple lors de la commémoration de l'abolition de l'esclave, elle indique trois livres à découvrir sur la question, ou des indications sur des bande dessinées avec des héroïnes racisées. Les vidéos qu'elle produit sont majoritairement des entretiens - qu'elle appelle rencontres - dont Amandine Gay occupe une bonne partie à côté de Fania Noël et Po Lomani. Elle montre aussi sa participation à des événements comme la Conférence Afropéenne, le workshop sur femmes noires et travail ou le festival Afropunk à Paris. Comme ces entretiens sont divisées en plusieurs parties, elle utilise les playlists pour organiser tout le contenu par thème et par personne interviewée. Dans la sections « vidéos que j'aime », elle réserve une brève sélection des vidéos trouvés sur YouTube qui peuvent intéresser son public. Au niveau graphique, elle a opté pour style basique : une photo de profil avec un portrait en dessin - qu'elle utilise comme un logo -, il n'y a pas de couverture, ni de description ou des liens vers d'autres profils. La vidéo la plus regardée est un extrait de l'entretien avec Amandine Gay où elles parlent du féminisme blanc. Sans jouer un personnage, sa chaîne ne traite que de l'afro-féminisme et elle ne représente que les femmes noires sur les vidéos. Tout au début, Mrs Roots désactivait l'espace dédié aux commentaires, mais sur ces dernières vidéos il est possible de commenter, même si elle ne répond pas aux

questions ou critiques publiées par les internautes. Mrs Roots à ce moment concentre ses activités au milieu militant, en organisant des ateliers et des événements pour éduquer sur les questions de sexisme et racisme. Elle n'a pas envie de se coller au discours académique et c'est pour cela qu'elle a refusé ma demande d'entretien.

Naya Ali de la chaîne « Naya Ali » a publié sa première vidéo en février 2014, elle est donc la première à dédier une chaîne à l'afro-féminisme sur YouTube en France. La chaîne est aussi la plus représentative du point de vue du nombre d'abonnés avec plus de 18 000 personnes inscrites et en conséquence elle a une visibilité plus expressive, avec les plus hautes statistiques de vues sur les vidéos et de commentaires par rapport aux autres youtubeuses étudiées. Dès le début Naya Ali fait ses vidéos en exploitant le côté « comédie » avec humour et sarcasme pour commenter, critiquer, éduquer et partager sur l'afro-féminisme. Pour se décrire, elle marque « Analyses et décryptages. Ma franchise est la porte de sortie de ta zone de confort. » Naya Ali se met dans la peau de « la ringarde » et même si elle reste toujours attachée à la thématique « femmes et noires », elle dédie une partie de sa production aux questions de société et à la critique de films et séries télévisés (presque toujours du point de vue de la race et du sexe). Dans une démarche de faire de la pédagogie, elle produit des vidéos débriefings - comme pour la vidéo sur le *Whitesplaining* qui a le plus grand nombre de vues - pour répondre aux commentaires sur une publication qu'elle a fait précédemment et réussir à éclaircir quelques témoignages laissés par les internautes. Parmi les ressources qu'elle met en place, Naya Ali dialogue avec une voix off (masculine) qui joue le rôle du spectateur, en posant des questions ou en répétant les phrases clichées sur le sujet pour provoquer ses réactions. En utilisant cette ressource, elle produit la sensation d'un dialogue avec l'internaute. Et surtout elle essaye de récupérer le quotidien des femmes noires qui écoutent ces mêmes commentaires par rapport à leurs cheveux, leur corps, leur position politique et offre des réponses à ces enjeux. D'un point de vue graphique, la chaîne a une photo de profil avec un portrait en dessin, une bannière pour situer la chaîne en mettant en scène les mots « culture, société, littérature et médias » et les vidéos ont une image en miniature qui présente le thème abordé. Ce type de configuration s'approche vraiment à des autres chaînes populaires sur YouTube car elle caractérise un certain degré de professionnalisme. Une autre remarque importante du point de vue technique est la bonne qualité de l'image et du son, ainsi que le résultat du montage final de la vidéo même si elle

maintient l'attribut d'une chaîne amateur. Pour l'organisation de ses vidéos, Naya Ali utilisait les playlists « 5 minutes chroniques », « Kesak'Oh ! » et « j'aime. » Elle enregistre ses participations dans d'autres chaînes sur la playlist « collaborations », cela permet à l'internaute de retrouver d'autres vidéos où elle apparaît et d'accéder à des chaînes qui sont partenaires, même si l'afro-féminisme n'est pas leur thématique principale. Naya Ali reçoit des commentaires très négatifs - de haine et de racisme - et elle ne répond à aucun commentaire dans l'espace réservé à cela, même à ceux qui sont positifs et qui font références à son « bon style », « humeur » et « approche singulière. » Elle répond à quelques commentaires dans les vidéos débriefings que j'avais cités avant. Naya Ali n'a jamais répondu mes messages de contact et les autres youtubeuses n'avaient pas son contact. Alma m'a précisé que Naya Ali s'est distanciée de YouTube pour se concentrer à d'autres projets professionnels. Les analyses seront donc sur sa chaîne et sa production audiovisuelle.

Pour conclure ces présentations, je vous parle maintenant de la chaîne « Pensées et blablas d'Elawan » animée par la youtubeuse Elawan depuis mars 2016 (date de sa première vidéo). Elle s'appelle Nawale, mais sur Internet elle se fait appeler par son nom à l'envers - Elawan - pour des raisons particulières que je vais vous présenter. Elle a 27 ans et travaille en tant que technicienne de laboratoire dans un hôpital en Île-de-France. Elawan a pris la décision de se lancer sur YouTube en écoutant l'appel des autres femmes noires :

*J'ai déjà raconté cette histoire sur YouTube justement pour les FAQ, je disais que j'avais envie de faire de podcasts, j'avais envie de faire de la radio, mais je n'avais pas le matos pour faire de podcasts. Je me suis dit je vais faire des vidéos, je n'ai pas de caméra, j'ai rien et même mon téléphone ne faisait pas de vidéos à l'époque. Je suis rabattu sur un blog, je commence à faire un blog<sup>30</sup>, couche un petit peu mes pensées que ça soit sur le féminisme, tout début, avant que je connaisse un peu l'afro-féminisme, puis je commençai à parler d'afro-féminisme. Et de tous qu'il avait au tour. Naya avait fait une vidéo avec Alma et une autre personne qui s'appelle Cris et en fait, dans cette vidéo, Alma disait que oui il fallait*

---

<sup>30</sup> Le blog Pensées et blablas d'Elawan est disponible sur : <http://www.fikiranaoulagoua.com/>

*plus de femmes qui produisent qui ça soit de vidéos ou de blogs, de livres ou des articles. Cette vidéo ça m'a boosté, allez, cette fois-ci je vais faire ma chaîne YouTube, j'ai un petit peu le matos, j'ai un bon téléphone qui peut me filmer... Et je ne sais plus c'est quand, c'était en 2016, oui c'est ça, en 2016 que j'ai créé la chaîne sans vrai savoir de quoi j'allais parler, est-ce que j'allais parler vraiment d'afro-féminisme ou de n'importe quel sujet qui touche la société ou est-ce que j'allais parler plus de mois... Voilà, c'est comme ça que j'avais commencé. (Entretien avec Elawan, 15 décembre 2017)*

Pour se présenter sur YouTube, elle affiche sur son profil « *Je dis "Ohlala!", je dis ce que je pense! (La guerre de Troie n'aura pas lieu). Je pense donc je fais des vlogs ! Chaîne Youtube en complément du blog [www.fikiranaoulagoua.com](http://www.fikiranaoulagoua.com). » Dans une ambiance intimiste, Elawan s'enregistre depuis son studio, elle apparaît seule sur la quasi-totalité des vidéos et parle d'afro-féminisme à partir de ses expériences personnelles. Les commentaires qu'elle fait sur les apparitions presse de politiques, par exemple, sont toujours enrichies par des tweets qu'elle repère depuis son profil. D'ailleurs, elle est très active sur Twitter, raison pour laquelle ses vidéos ont toujours des extraits des conversations ou des hashtags du moment de la twittersphere. La grossophobie et la religion (Elawan est de confession musulmane) font aussi partie des thématiques que nous trouvons sur sa chaîne, mais elle traite toujours ces points en parallèle avec sa condition de femme noire. Elawan aussi essaye de répondre aux questions qui seront posées en commentaires dans les vidéos, elle essaye d'anticiper les points qui seront controversés pour y répondre. Elle reçoit aussi des commentaires, mais elle ne répond pas à tous. Pour les ressources visuels, Elawan dispose d'une image en profil, une bannière pour préciser que l'afro-féminisme et le *fatpositive* ce sont les thématiques principales. Pour chaque vidéo elle a créé des images pour identifier la thématique, ainsi qu'une brève introduction pour chaque thématique. Elle n'utilise pas les playlists pour organiser le contenu, ni proposer d'autres vidéos. La vidéo la plus regardée de sa chaîne est celle où elle parle de la non-mixité militante. Parmi les ressources qu'elle utilise pour se faire comprendre, Elawan a une préférence pour les Bitmojis<sup>31</sup>, utilisés pour renforcer symboliquement*

---

<sup>31</sup> Bitmojis est une représentation de soi en dessin en format de sticker (emoji)

ses expressions et ses réactions aux attitudes de racisme, de sexisme et de préjugés. Elawan m'a accordé un entretien le 15 décembre 2017 dans les locaux de l'université Panthéon-Assas pour 1h30m.

Maintenant que je vous ai présenté les chaînes faisant partie du corpus et leurs particularités, je peux passer aux points techniques de la production de vidéos.

### 3. CHOISIR LA THEMATIQUE

Tout d'abord, avant de se lancer devant la caméra, ces youtubeuses sont confrontées à la nécessité de trouver un sujet et d'organiser ses arguments autour de lui. Ce choix de thématique part de plusieurs raisons, mais j'ai trouvé deux motivations principales : soit il est le résultat d'une réflexion sur la condition des femmes (et dont le besoin de faire de la pédagogie) ; soit il est résultat d'un vécu personnel (dont le besoin de faire du militantisme). Les médias jouent aussi un rôle important en tant que source d'inspiration :

*Un matin je regarde la télévision et je vois à l'époque Laurence Rossignol, qui était encore ministre de la famille et des droits de femmes, fin quelque chose comme ça, et je l'entends dire à la télé par rapport à la mode islamique, elle avait comparé les femmes islamiques qui portent le voile aux femmes noires esclavagisées qui était pour l'esclavage. Et ce matin j'étais choquée et je me suis dit non je dois être mal réveillée, ce n'est pas grave je vais me recoucher. Et en fait non, sur Twitter ça commençait à monter et pas mal de personnes ont commencé à en parler et en des termes pas très élogieux pour la ministre. C'est là où j'ai fait ma première vidéo où je parle justement du mode islamique. (Entretien avec Elawan, 17 décembre 2017)*

Une fois que le sujet est défini, le vrai travail commence car elles font des recherches pour s'instruire sur la question avant de finaliser le script de la vidéo. Du point de vue académique, elles ne sont pas des spécialistes, leur parole profane se construit sur le fait qu'elles sont concernées par ces questions. Elles possèdent des parcours universitaires très différents, comme nous explique Elawan qui a fait un BTS :

*Je suis d'un milieu très très scientifique, disons que les lectures, que les études sociologiques et dans ce sens-là, j'ai un peu du mal. Alors que des études scientifiques pures et dures, ça je comprends tout à fait, alors la socio je nage et je me noie même parfois. Et du coup en fait c'est Mrs Roots et Kiyémis<sup>32</sup> qui m'ont pas mal aidé en fait à travers de leurs articles pour que je comprenne en fait certains concepts, justement l'intersectionnalité je n'ai pas entendu parler, et si elles par leurs articles, par leurs petits discours sur Twitter que j'en ai appris plus. Et après pour ma page qui s'appelle Simone, j'ai écrit tout un article bien détaillé et bien recherché sur l'afro-féminisme en France, le Black Feminism aux Etats-Unis, c'est là où j'ai vraiment appris ça. (Ibidem)*

Le manque de connaissance spécialisé renforce la nécessité d'établir une feuille de route pour organiser ses recherches, ses pensées et gagner de la confiance sur le sujet. Elles manifestent toutes le besoin de rédiger un script avant le tournage, qui sera utile pendant l'enregistrement de la vidéo et après pour le montage et la divulgation du contenu :

*Je suis obligé d'écrire. Je ne sais pas improviser. Et ce que je fais c'est j'écris d'abord toutes mes idées, de quoi je vais parler, ensuite j'essaye de mettre tout ça en ordre comme une dissertation, je fais un plan, l'introduction "bonjour, comment vous allez ? Moi ça va, aujourd'hui je vais parler de tel sujet", un petit développement, point 1, point 2, point 3, une petite conclusion à chaque fois. Je présente mes vidéos un peu comme une dissertation. Ou comme des présentations orales qu'on faisait à la fin du lycée. (...) Mais vraiment en improvisation je ne peux pas. (Ibid.)*

Toute cette préparation pour définir le thème, faire des recherches sur le sujet et écrire un script demande surtout du temps. Il ne faut pas oublier qu'elles font ce travail à côté d'autres activités professionnelles ou universitaires. Dans ces conditions, les vidéos ne sont pas publiées de façon régulière et les chaînes restent

---

<sup>32</sup> Blogueuse afro-féministe, responsable pour la page <https://lesbavardagesdekiyemis.wordpress.com/>

parfois longtemps sans être actualisées, car leur agenda est chargé. Elles ont des idées qui s'accumulent et pour résoudre cela, elles se lancent parfois dans des vidéos moins élaborés :

*Je filme des vidéos quand je peux et du coup, en attendant, j'écris, et j'ai des scripts et des scripts et des scripts... des idées qui s'entassent. C'est aussi pour ça que j'ai fait des vidéos qui sont plus spontanées, des vidéos où je n'écris pas, où je parle des sujets qui me touchent ou des sujets comme ça qui me viennent et les "questions d'abos" parce que ce sont des questions que je n'écris pas, parce que ce sont des questions qu'on me pose (...) C'est pour ça que je sors pas forcément des vidéos très régulièrement, puisque l'écriture me prend aussi pas mal de temps, j'essaye d'être la plus rigoureuse possible. (Entretien avec Clémence, 17 novembre 2017)*

En revenant donc sur la question de la parole profane, Alma nous explique que la côte politique du choix du thème ce n'est pas négligeable de tout. En choisissant un sujet, et pas l'autre, elles portent un discours qui est militant et même quand elles essayent de faire de la pédagogie, le ton n'est pas de tout neutre. Elles produisent du contenu sur YouTube pour occuper un espace, faire exister une rhétorique et un endroit d'échanges :

*Moi ce que j'ai toujours fait au final c'était vraiment porter un discours politique, mais à travers de mon expérience, qui se trouve être l'expérience d'une femme afro-descendant. (...) La notion principale je pense qui a été vraiment faire exister un type de discours et en plus choisir le cadre, les termes du discours. Je voyais beaucoup de ce qui se faisait sur YouTube anglophone. (...) Et vraiment quelque chose entre faire exister le discours, occuper de l'espace numérique et en même temps proposer peut-être un type de contenu de vulgarisation, qui serait un petit peu au carrefour de sciences humaines, entre un peu de la philo, de la sociologie. Sans être moi-même une spécialiste, du coup c'était vraiment créer une communauté, lancer des conversations, je suis vraiment là-dessus, sur les conversations. (Entretien avec Alma, 12 décembre 2017)*

En effet, ce désir d'établir une conversation et de donner de l'espace à la voix des femmes noires sur les questions de l'actualité est renforcé par l'utilisation d'autres plateformes numériques. C'est pourquoi Twitter occupe une place intéressante dans la composition des vidéos, car il sert de champ large pour recueillir des témoignages et des propos personnels des internautes. Avant de tourner la vidéo, le processus de recherche qu'elles s'imposent, implique aussi à une ouverture pour rencontrer d'autres femmes noires qui ont les mêmes vécu et qui ont leur mot à dire sur la question. Elawan, par exemple, est musulmane et ne porte pas le voile. Quand elle va critiquer Laurence Rossignol sur YouTube pour ses propos sur la religion et l'esclavage, elle décide d'écouter les personnes qui sont directement concernées par le sujet :

*J'avais fait un appel sur Twitter : si vous êtes musulmanes et que vous portez le voile, contactez-moi, j'ai un petit questionnaire. Dites-moi ce que vous avez ressenti, dites-moi quand vous avez choisi de porter le voile, vous parents étaient d'accord ou pas d'accord, comment ça se fait par rapport à votre spiritualité, votre cheminement. Fin j'ai décidé de laisser la parole à ces personnes-là, parce que moi je pouvais rien dire, la phrase de Laurence Rossignol et que toute les personnes sortent "oui, on oblige toute les femmes à se voiler", ça m'embête ; mais je peux pas dire grand-chose. J'en avais trouvé quatre témoignages et bon pour une première vidéo c'est pas mal. (Entretien avec Elawan, 15 novembre 2017)*

La contribution de Twitter au travail des afro-féministes sur YouTube est objet de la dernière partie de ce mémoire, par contre, il apparaît ici dans le but de renforcer l'idée de que la façon dont elles choisissent la thématique et préparent leurs contenus peut sembler simples ou très commun, mais elles démontrent un savoir-faire propre qui est unique dans le sens où les afro-féministes arrivent à un sujet et comment elles l'élaborent sur YouTube. Pour avancer sur la question, je trouve important continuer par les contraintes techniques qu'elles surmontent à chaque fois qu'une vidéo sort.

#### 4. CONDITIONS MATERIELLES DE TOURNAGE

Pour que la vidéo soit prête à être publiée, les youtubeuses ont en général deux défis à surmonter au niveau technique. Tout d'abord, elles n'ont pas forcément de formation professionnelle pour faire une bonne capture de l'audio et de l'image et de même pour le montage. L'autre enjeu fait référence à la qualité des appareils (caméras, micros, lumière...) et outils utilisés lors de l'enregistrement qui ne sont pas forcément les plus adéquats. Cette précarité de connaissance et au niveau technique au moment du tournage est révélatrice aussi du manque de ressources financières et constitue un indice de la classe sociale à laquelle elles appartiennent. Tout cela demande aussi du temps et rend les choses plus compliquées pour finir une vidéo. Alma a une formation audiovisuelle et toutes ces questions ont retardé sa décision de se lancer sur YouTube. Elle a fini par commencer, même si les appareils qu'elle possède sont encore loin de ce qu'elle souhaite :

*J'ai une installation très bancal, qui rend la vie très très difficile. (...) Techniquement c'est très compliqué, car j'ai eu beaucoup de problèmes que j'aurais pu éviter si je n'avais pas été pauvre. (...) C'est beaucoup de nuit blanche à galérer. (...) Je suis toute seule devant ma caméra, je n'ai pas écran qui se retourne vers moi donc l'enregistrement se coupe, mais moi je continue et je ne sais pas quand c'est coupé, donc il faut que je refasse tout deux fois. Des problèmes d'export, vraiment de truc technique très basique et je commence à être vraiment fatiguée. (Entretien avec Alma, 12 décembre 2017)*

De même, Elawan a des problèmes avec la lumière, le son et même l'image. Pour faire passer son message sur YouTube, depuis son studio en région parisienne, elle aussi utilise des méthodes rudimentaires au moment du tournage et du montage :

*Là où j'étais avant, je vivais à Versailles, j'étais dans un petit appart, un petit studio de 17m2 où il y avait une seule fenêtre et je m'étais débrouillée pour être proche de la fenêtre et qu'au moment où je filme que le soleil il passe parce que c'était le seul moment où je savais que je pouvais être éclairée (...). Mais le problème c'est qu'il fallait que j'attende*

*que le soleil arrive, soit là, en fait parfois dans mes vidéos, on voit le temps que je passe, donc on voit le soleil qui se couche. (...) C'est moi qui monte les vidéos et donc pour le son je ne fais pas grands choses, je laisse le son tel qu'il est. Même si on entend parfois les enfants qui jouent dehors ou fin il y a un moment où il avait un de mes potes qui était passé à la maison, qui était à la douche et on entend le son de la douche parfois. On entend les bruits de l'environ, mais moi ça ne me dérangeait pas plus que ça. Après le montage c'est-ce qu'il y a de plus compliqué (...), je ne suis pas une monteuse professionnelle, c'est vraiment do it yourself. (Entretien avec Elawan, 15 novembre 2017)*

Dans l'ensemble, le manque d'appui financier résulte par une faible qualité du travail finale sur YouTube. Néanmoins, il laisse aussi la possibilité de gérer la totalité du projet, sans devoir concilier les intérêts d'un possible sponsor et sans se soumettre à un regard extérieur qui pourra influencer leur production. Cette indépendance est très importante pour ces youtubeuses qui cherchent faire de la pédagogie sur l'afro-féminisme d'une façon ouvertement militante et indépendant :

*Pour l'instant j'ai mon ordinateur avec une webcam et un micro d'une très bonne qualité qui est fait pour les podcast. Pour moi le son est plus important que l'image, mais ensuite je ne sais pas forcément cadrer, après c'est pas forcément ça qui m'intéresse en fait, j'ai fait juste en sorte que ma tête et que mon buste soient vraiment bien cadrés et c'est tout qu'importe. (...) J'ai la main entièrement sur mon projet, je me dis que j'aurais peur aussi de mettre mon projet dans les mains d'une personne qui ne partagerait pas les mêmes idées que moi, qui voudrait éduquer ma pensée ou la modifier ou apporter des jugements, des modifications que je ne voudrais pas et ça me permet d'avoir la main sur tout en fait de A-Z. C'est un petit peu compliqué, surtout qu'on a un emploi du temps, une vie personnelle. (Entretien avec Clémence, 17 novembre 2017)*

En raison de sa formation en marketing digital, Clem a un avantage considérable à l'égard des autres youtubeuses qu'il ne faut pas négliger. Elle a les connaissances pour faire rentrer sa vidéo dans les paramètres de YouTube, prévoir les publications

des vidéos à l'avance et les planifier, rédiger les textes pour la légende et pour faire la promotion sur les autres réseaux socionumériques. Pourtant cela n'est pas la réalité des toutes les autres youtubeuses, où le manque de connaissance technique et l'absence de matériel est une réalité. L'aide financière de ses propres abonnés peut être une solution pour trouver d'argent pour se faire acheter une nouvelle caméra.

## 5. MONÉTISATION ET PUBLICITE

Ces femmes ne manifestent pas de tout l'intérêt de gagner de l'argent avec leur chaîne. Néanmoins, les difficultés techniques conduisent ces youtubeuses à créer des alternatives pour que les internautes qui s'identifient à leur discours puissent collaborer pour améliorer leurs vidéos et faciliter leur production. YouTube propose la monétisation, c'est-à-dire, il reverse de l'argent à chaque fois qu'un internaute regarde une publicité sur la chaîne. Mais il y a des règles qui doivent être respectées pour la monétisation du contenu, comme par exemple, le respect au droit d'auteur des images et des musiques. Parmi ces critères, Youtube stipule aussi de façon générale que le contenu des vidéos doit plaire à l'investisseur : « *Your content is advertiser-friendly.* » Étant donné que les vidéos militantes ne sont pas forcément les plus recherchées par les sponsors, Elawan, Clem et Alma ont opté pour une plate-forme de financement participatif, qui permet récolter des fonds pour acheter le matériel technique dont elles ont besoin. L'aide reçu au travers du site Tipeee est aussi un soutien moral des abonnées, comme l'indique Clem :

*Ça encourage déjà, on a vraiment un soutien, un soutien concret, des personnes qui disent qui aiment bien ce que tu fais, mais qui est pas forcément à se développer, c'est vraiment voir, voir que quelqu'un associe la valeur à notre travail et voilà ça aide aussi les gens qui n'ont pas forcément les moyens de payer du matériel avec leur salaire. (...) C'était une volonté commune des gens, des créateurs et pas créateurs, rencontraient justement le problème de la monétisation sur YouTube qui ne se fait pas forcément aussi facilement qu'on croirait<sup>33</sup> et qui n'est pas forcément un avantage aux gens qui font un autre contenu que les*

---

<sup>33</sup> Dernièrement, Clem a finir pour libérer la monétisation de YouTube sur chaîne

*principales, comme les jeux vidéo. (Entretien avec Clémence, 17 novembre 2017)*

À la fin de chaque vidéo, Clem a pour habitude de remercier ses tippers. En plus, elle envoie à eux, en exclusivité, les vidéos 24 heures avant leur publication officielle sur YouTube. En contrepartie, les personnes qui offrent leur don peuvent aussi discuter avec elle de façon plus privée et personnelle au travers de la plateforme Tipeee et elle leur envoie des nouvelles par mail pour les informer sur l'utilisation de l'argent récolté et faire un compte rendu des dons. C'est grâce au financement participatif que récemment Clem a pu acheter une nouvelle caméra qui permet un tournage de meilleure qualité, en termes d'image et de son. Le nouvel appareil a déjà permis la création d'une nouvelle série où Clem sort de sa chambre pour interviewer d'autres personnes sur la représentation des personnes noires dans les médias, la littérature, la mode et le cinéma.

Mais en outre, l'option pour la non-monétisation sur YouTube peut être aussi un choix délibéré, comme celui d'Elawan qui personnellement n'aime pas voir de la publicité sur ses vidéos. Elle récolte de l'argent pour acheter une nouvelle caméra, car elle s'enregistre avec son téléphone portable et la qualité de l'image et du son ne sont pas en haute définition. Elawan a décidé de s'inscrire sur Tipeee dans un contexte précis où elle était au chômage, la plateforme apparaît donc comme un moyen d'améliorer les conditions de la chaîne :

*Je ne vais pas monétiser mes vidéos, mais je vais faire un Tipeee, donc si vous voulez donner, si vous voulez, si vous pouvez surtout, ma page est là, vous faites ça que vous voulez. (...) Je dois être aux alentours de six euros par mois. Quand j'ai vu le premier virement de six euros, je suis allé acheter la petite lampe, la fameuse petite lampe, après j'ai commencé à mettre de l'argent de côté et on verra pour la webcam. Si j'ai une quarantaine d'euros mis de côté, par exemple, ou une cinquantaine d'euros, je pourrai me permettre d'acheter la grosse webcam, de bonne qualité, même la plus chère, s'il le faut. (Entretien avec Elawan, 15 novembre 2017)*

Chacune d'entre elles administre le montant à sa façon, sans oublier qu'elles doivent déposer un compte rendu simple sur Tipee pour les donateurs. Comme le montant par mois reste assez petit, Elawan a choisi de mettre de l'argent à côté pour dans le long terme pouvoir acheter des nouveaux matériaux. Au moment de l'entretien elle avait un travail fixe, pour cela, elle a dit qui pourra compléter le montant épargné pour acheter une nouvelle caméra et laisser son téléphone portable à côté.

## 6. UN VOCABULAIRE PAS SI NOUVEAU QUE ÇA

Colorisme. Négrophile. Womanisme. *Whitewashing*. *Whitesplaining*. Le discours des afro-féministes sur YouTube porte des mots et des concepts qui à l'oreille de l'internaute peut avoir un air nouveau, particulièrement les anglicismes importés du contexte américain. Donner le nom à un problème c'est dans une certaine mesure aider les personnes à identifier ses vécus et ses ressentis pour pouvoir les exprimer. Populariser ces mots fait partie du travail de vulgarisation que ces youtubeuses entreprennent pour faire de la pédagogie et de l'éducation sur leurs conditions de femmes noires. Effectivement, cela permet de montrer aux gens qu'ils ne sont pas les seules à avoir ce genre d'expérience pour les sortir de l'isolationnisme. Au fond, ils peuvent constituer un réseau de dialogue, d'aide et de soutien. :

*Pour moi, tant qu'on ne met pas un nom sur le problème, on peut pas vraiment le traiter donc il n'y a pas vraiment de problème. C'est des mots comme ça qu'il faut vraiment diffuser et bien définir pour que leurs utilisations et leurs définitions soient bien connues et bien utilisées. C'est un aspect de mon travail que je trouve assez intéressant. (Entretien avec Clémence, 17 novembre 2017)*

Dans un autre ordre, la question de faire de l'éducation sur YouTube n'est pas un accord entre ces youtubeuses. Dans la vidéo « Est-ce mon devoir de vous éduquer ? », Naya Ali pose vraiment cette question aux internautes, car selon elle l'accès à l'information aujourd'hui permet aux gens de s'auto-éduquer. Cependant, en rencontrant des personnes en ligne et hors ligne elle se donne compte du besoin de les corriger pour pouvoir faire avancer le dialogue :

*En gros, est-ce à une personne raciste d'éduquer les autres ? Je me suis rendu compte que j'ai passé beaucoup de temps à éduquer les personnes non-informés sur les questions du racisme quand je faisais de connaissances avec elle, est-ce réellement mon roll, mon travail d'éduquer ces personnes ? Alors qu'aujourd'hui on a un accès facile à l'information. J'aurais tendance à dire non, ce n'est pas mon roll, puis j'ai fini par entendre des absurdités, des trucs racistes et mon énervement fait que je me mets à corriger ces personnes. (Naya Ali, Est-ce Mon Devoir de Vous Éduquer ?, 5 Minutes Chronique, Naya Ali, 24 mars 2016)*

Par ailleurs, sur la question des nouveaux termes vulgarisés sur YouTube, Alma suscite un autre débat. Elle parle d'une société qui marche à deux vitesses, car elle n'utilise pas des mots nouveaux en soi, ce sont des mots qui sont employés depuis des années et mais qui restent encore inconnus du grand public :

*(...) les personnes ne font que donner de mots à de choses qui sont parlé depuis de très longtemps et je pense que c'est ça aussi le problème de l'afro-féminisme et le problème entre gros guillemets des questions noires, c'est qu'il y a ce côté toujours nouveau, alors que c'est pas nouveau. (...) L'afro-féminisme peut être qu'il sonne nouveau, je ne me rappelle même pas, j'ai dû faire la recherche à un moment de quand il est sorti, mais je pense vraiment qu'au final les luttes des femmes afros sont de faits féministes, c'est du fait de l'histoire humaine, de l'histoire de population africaines, afro-descendant et de la diaspora, de la colonisation, des esclavages, de la décolonisation. (Entretien avec Alma, 12 décembre 2017)*

Les mots d'Alma me font revenir sur le concept d'invisibilisation des femmes noires sur l'espace public, car, comme évoqué au début de ce travail, la lutte contre le patriarcat et le racisme n'est pas nouvelle en France. La vraie question semble être qui a le droit à être écouté et dans quel contexte. Les trois visions abordées ici montrent que le travail d'éducation et de pédagogie qui est fait sur YouTube est le résultat d'une non-connaissance des personnes sur les questions du racisme et de l'afro-féminisme, mais qui ne semble pas être de compétence exclusive aux femmes

noires. L'éducation sur la question des personnes non racisées en France est un point à préciser ici, car aujourd'hui ce sont eux qui se mettent à parler de leurs conditions, même si elles ne sont pas encore visibles. Du point de vue historique, il y a toute la question de l'absence d'archive sur les luttes des afro-féministes françaises qui se pose et qui rend le mouvement « nouveau », car il n'y a pas de trace, de production théorique et visuelle pour prouver l'ancienneté du débat :

*Il y a eu les luttes afro-féministes en France, mais il y a une disparition de ces luttes là parce que contrairement à aujourd'hui où on a Internet, on a des moyens (...) On commence à garder des traces de ce qu'on a fait. Alors que pour ma génération ce qui est très compliqué c'est de retrouver ce qui a été fait avant, retrouver les personnes qui ont lutté avant nous, parce que s'il n'y a pas de livre, s'il n'y a pas de film, s'il n'y a pas... c'est très très compliqué. Il y a aussi un double mouvement de faire émerger des narrations ou des réflexions qui sont complètement minoritaire en France, mais qui ont un cours d'une bonne vingtaine d'année ailleurs, au moins 20 ans, et puis aussi d'institutionnaliser cela. (Amandine Gay, Table ronde Traduire le Black Feminism, Amandine Gay, 1 octobre 2016)*

Cette carence de registre historique du mouvement finit aussi par rendre compliqué la continuité du travail militant et de le situer dans le temps. Les références françaises restent très limitées et pour continuer leur travail sur YouTube, elles vont chercher leur inspiration dans d'autres pays (comme aux États-Unis) ou dans d'autres thématiques. Comme par exemple, Alma qui s'inspire de la chaîne *PBS Idea Channel*<sup>34</sup> en termes de production et qui aimerait pouvoir arriver à la même qualité et production :

*Pour moi il y a vraiment encore à tout à construire, mes modèles, mes sources d'inspiration en termes de YouTube ils traitent pas de tout de questions afro-féministes. (Entretien avec Alma, 12 décembre 2017)*

---

<sup>34</sup> Chaîne anglophone qui parle de Pop Culture, technologie et art

Or, la remarque que YouTube en France reste en retard par rapport aux pays anglophones est aussi faite par Clem. C'est pourquoi elle insiste toujours sur le besoin de voir d'autres femmes noires qui portent un discours militant sur la plateforme et renforce leur lutte et leur représentation. Être inspirée par les autres youtubeuses a été le cas pour Elawan, qui est la dernière arrivée sur YouTube (en 2016), et trouve chez les autres youtubeuses les inspirations qu'elle cherche. Elle cite particulièrement Amandine Gay, Mrs Roots et Clem parmi les françaises qui l'inspirent.

## 7. LA REPRESENTATION MEDIATIQUE

Pour ces youtubeuses, l'absence de représentation des femmes noires est la même que sur les productions médiatiques et artistiques françaises, un enjeu politique qui renvoie les femmes noires à toujours s'adapter pour se voir représentées, comme l'explique Mrs Roots lors d'un entretien sur la représentation des femmes racisées dans la littérature pour la chaîne de Clem :

*Je pense que déjà à travers de mon expérience en tant que femme noire en France j'étais confrontée dans le sens où on grandit face à une représentation qui n'existe pas. Une représentation qui est donc biaisée, excluant et lorsqu'on demande comment ça se fait qu'on n'est pas inclus, on nous dit « mais non, c'est dans ta tête, tu exagères, tu devrais te sentir représentée dans tous les cas. (...) dans tous les cas c'est dans le cas de personnages blancs, principalement masculins. (...) Comment moi femme noire afropéenne, je peux contribuer à cela, mon corps n'est pas raconté, ni attribué à un imaginaire colonial, bien à un imaginaire moderne qui me correspond, où je peux trouver ma voix en général. (Mrs Roots, [BONUS] La représentation : interview de Laura Nsafou (auteure), Keyholes & Snapshots, 12 février 2018)*

Pour aller plus loin, nous avons l'expérience d'Amandine Gay. Avant de finir son propre film avec ses propres ressources, elle a essayé de travailler en tant que comédienne et aussi en tant qu'auteur de scénarios. Pour les castings, elle était

toujours confrontée à une offre qui réduisait les femmes noires à des rôles très stéréotypés et négatifs :

*Les personnages noirs quand ils sont représentés à l'écran c'est toujours cette espèce de personnage unidimensionnelle qui sont soit gentils, soit drôles, naïfs, un peu naïfs parfois... Nous sommes des êtres complexes comme le reste de l'humanité. Chez nous il a aussi des personnes manipulatrices, calculatrices, des personnes complètement dépressives et on n'est pas uniformément contents de vivre. (...) Et alors c'est quoi notre place ? Ça veut dire qu'on n'a pas de place ? (...) Quand on a grandi dans un pays où on est représenté nulle part, l'univers des possibilités il est quand même très restreint et on le voit ensuite dans les choix de carrière. (Amandine Gay, Épisode 6, La Poudre, 9 février 2017)*

Les expériences dans le monde la production audiovisuelle française en tant que femme noire, ont largement inspiré Amandine Gay à porter un discours sur la manque de représentation. Lors d'un débat au Québec, elle a raconté un peu des échanges qu'elle a eu avec le monde de la production audiovisuelle française, composé majoritairement des hommes blancs depuis de 50 ans. Elle avait une proposition de série à faire, mais un personnage à visiblement toujours posé problème :

*C'était une série avec cinq amis à Paris. (...) et puis, une des personnages était une lesbienne noire qui était sommelière. Et régulièrement autours de ce personnage les producteurs me disaient : « mais vous avez regardé trop de séries américaines, cette fille-là, elle n'existe pas en France. » Mais cette fille-là était une version de moi. (...) parce que vous n'avez jamais rencontré de personne comme moi, vous partez du principe qu'on existe pas ? Là je me suis dit, on est encore dans un stade qui était beaucoup moins avancé que ce que je pensais, c'est-à-dire, on ne peut même pas influencer sur la fiction, il faut carrément montrer qu'on existe. (Amandine Gay, Discussion autour de la traduction du Black Feminism américain en contexte francophone, Amandine Gay, 9 février 2016)*

Encore sur l'audiovisuelle, la chaîne de Naya Ali a quelques vidéos qui parlent de la représentation des noirs en France. En utilisant un ton pédagogique, Naya Ali se met à expliquer les concepts de *Whitewashing*, *Whitesplaining* et d'appropriation culturelle et donne des exemples concrets pour les illustrer. Pour parler de *Whitewashing* en France, par exemple, elle utilise comme exemple le cas du film *Aladin* qui a eu sa sortie au cinéma avec un groupe d'acteurs majoritairement blanc pour une histoire qui se déroule au Moyen Orient. Aussi, elle entre vraiment dans le détail technique quand, par exemple, elle parle de la différence entre la version française (VF) et la version original (VO) des films et séries sorties en France :

*J'aime regarder les séries en version française, mais la version française n'aime pas. (...) Il y a quelques années j'ai remarqué quelque chose. En passant de la VO à la VF de certaines séries d'animation, j'ai constaté qu'il y avait des petites divergences. Les personnages noirs, souvent en VO, se contentent d'avoir une voix d'américain de base, mais quand elle se transforme en version française les voix sont caricaturées à l'extrême. Quand je dis caricaturées à l'extrême, je parle d'accent. (...) Le problème ce n'est pas qu'ils ont un accent, mais que la France a une vision de noir français comme étant des personnes obligatoirement étrangères. Ce que fait que à la vue d'un personnage noir, ils ne vont pas penser à lui mettre une voix française en se disant que c'est un français qui est né en France, ils vont tout de suite lui mettre un accent d'un pays présumé d'où il est censé venir. Alors que ce sont des personnages qui ont grandi aux États-Unis, qui ont évolué aux États-Unis, qui ont toujours vécu aux États-Unis et du coup la VO prend en compte ça (...). (Naya Ali, Les VF des Séries Sont-elles Racistes ? | 5 Minutes Chronique, Naya Ali, 22 décembre 2015)*

La manque de l'accent caricaturé est aussi remarqué dans le quotidien par Naya Ali. D'où elle parle aussi des remarques qu'elle a eu dans sa vie, comme le jour où quelqu'un a sorti la phrase « tu parles français comme une blanche. » La personne était étonnée du fait qu'elle n'a pas d'accent et qu'elle s'exprime bien, en démontrant que pour une certaine partie de la société la façon correcte de parler français reste réservée aux personnes blanches. De même, Alma invite à changer la perspective dont la télévision est regardée, car selon elle il faut se mettre dans la peau d'une

femme noire pour comprendre les démarches qui sont mises en place. Elle cite des exemples où des femmes noires sont invitées au plateau et les stéréotypes sont balancés sans aucun soucis de la part des journalistes. Pour ne citer qu'un exemple qu'elle a donné, je parle de l'interview de Christiane Taubira :

*C'était le journaliste de France Télévision qui fait venir Christiane Taubira, qui lui donne une tablette et qui lui remontre tout le harcèlement raciste dont elle était victime quand elle était ministre. On la fait venir pour lui remonter des images racistes, pour lui remonter l'élue FN qui l'a comparé à une guenon et tout. Taubira, on l'a fait revoir toute les vidéos pour le redemander son avis. (Entretien avec Alma, 12 décembre 2017)*

En fin de compte, je reviens à l'idée de que la possibilité qu'Internet donne aux femmes noires est celle de s'approprier leur propre narrative. En créant des nouvelles formes de discours, elles deviennent porte-paroles de leur condition - en tant que femmes noires - et ont la possibilité de construire une représentation moins stéréotypée de leurs vies et de leurs expériences. En outre, la possibilité que YouTube offre d'organiser le contenu au travers des chaînes vidéos, finit par laisser une trace dans la lutte d'aujourd'hui aux nouvelles générations et par conséquence de nouvelles possibilités d'identification.

## **8. PAROLE DES PERSONNES CONCERNEES**

Tout d'abord pour expliquer l'expression « parole des personnes concernées », que ces femmes emploient régulièrement sur YouTube, je vais m'appuyer sur les mots d'Alma, quand elle déclare :

*Parce qu'on parle souvent de nous, mais sans nous. On nous montre, on nous dénonce, on nous accuse, mais on ne nous demande jamais « Comment ça va ? » et on nous écoute encore moins. (Alma, Camp d'été décolonial / Impressions [audio], La toile d'Alma, 6 décembre 2017)*

À cet égard, je prends aussi un extrait du récit d'Elawan sur la question :

*Le pire ce sont des personnes qui ne sont pas noires qui viennent m'expliquer à moi, que je suis noire, c'est qui est négrophobe ou non. Ces mêmes personnes qui viennent me dire que la polémique sur la Première plantation (bar) ou le blackface de Shera ou tous ces insultes qui on mange sur Twitter ce sont soit des blagues, soit ce n'était pas négrophobe. Ou pire, qu'on voit la négrophobie par tout. (Elawan, P&B #13 | La négrophobie décomplexée(?) [Coup de gueule!!], Pensées et blablabla d'Elawan, 25 septembre 2017)*

Donner de la parole aux concernées est tout simplement permettre aux personnes qui sont le sujet du débat ayant la possibilité d'exprimer leurs avis sur la question. Ces youtubeuses cherchent à se réapproprier d'une parole qui est confisquée par des spécialistes, qui ne sont pas impliqués personnellement par le sujet. Amandine Gay parle de « spécialistes blancs de la question noire<sup>35</sup> » pour faire référence aux sociologues et spécialistes des minorités qui vont intervenir sur quelques thématiques à la place des personnes qui sont directement touchées par le débat. Du point de vue militant, le désir de donner de la parole aux personnes concernées me semble légitime dans le sens où il devient un outil d'auto-émancipation. Dans ces conditions quand un média va parler des femmes noires, la présence d'une femme noire pour donner leur avis semble être indispensable. Néanmoins, du point de vue académique, le monopole du discours ne semble pas une bonne stratégie, car sinon nous allons finir par réduire le discours des droits des femmes aux femmes, des droits des transsexuels aux personnes transsexuelles, d'éthique médicale aux médecins. Ce sont des sujets qui nous touchent à tous dans une certaine mesure et j'estime que même n'étant pas une femme noire, je suis capable de traiter la question avec responsabilité et respect. Je suis tout à fait d'accord que l'autorité du discours n'est pas la même et pour cela j'ai bien précisé tout au début ma position dans les relations sociales. Je suis en train d'écrire ce mémoire en tant qu'homme blanc, c'est tout à fait vrai, ma légitimité est donc d'étudiant-chercheur. Ce n'est pas du tout le même point de vu que celui d'une femme noire qui subit les préjugés et le manque de représentation, car elle a la légitimité de l'expérience de sa propre condition. Je ne pourrai jamais me mettre à la

---

<sup>35</sup> Amandine Gay, Discussion autour de la traduction du Black Feminism américain en contexte francophone, Amandine Gay, 9 février 2016

place d'une femme noire, par contre, je peux au travers de la méthodologie des sciences sociales étudier et parler de ces questions en tant que chercheur. Les niveaux ne sont pas les mêmes, car d'un côté je parle de l'objectivité d'un mémoire de recherche et de l'autre de la subjectivité de l'expérience (sans considérer ici la subjectivité comme moins légitime). De la même façon qu'une femme noire ne peut pas parler au nom de toutes les femmes noires, car les conditions et les expériences sont multiples, moi je peux parler au nom des femmes noires seulement en respectant les limites imposées par le corpus, le terrain et la méthodologie définie et présentée en introduction. Je comprends que la lutte pour la représentation demande des stratégies militantes qui vont valoriser la parole des femmes racisées au détriment de la parole des hommes blanc - habitués à avoir toujours leurs espaces respectés dans l'espace public. La généralisation est toujours un risque, car nous ne pouvons pas mettre tous les « chercheurs blancs » dans la même position, sans considérer la diversité des motivations pour commencer une enquête sociologique. Quand Clem parle du travail « des alliés », elle revient un peu sur ces questions pour définir que dans un groupe de militantes existent au moins deux types de personnes : les personnes concernées par les causes auquel elles militent et les personnes qui ne sont pas directement concernées mais qui s'intéressent à ces questions :

*Pourquoi cette distinction entre allié et concernés ? Premièrement parce que les deux groupes des personnes n'ont évidemment pas le même rapport aux oppressions contre lesquelles elles luttent. (...) Deuxièmement parce que les alliés ont quelque chose que les concernés n'ont pas, quelque chose de très important et qui est leur privilège et surtout la manière dont il s'en serve. (...) Dans un milieu militant avoir un allié peut être vraiment utile pour faire avancer une cause. (Clem, Les allié-e-s, Keyholes & Snapshots, 9 février 2017*

Selon Clem le travail d'allié est important car il peut se servir de son statut social pour donner de la visibilité aux questions d'un autre groupe dont il ne fait pas parti. Comme par exemple, un homme blanc qui aide à amplifier le discours des afro-féministes, même s'il n'est pas lui-même concerné par ces questions. Pour les alliés, la difficulté est justement d'accepter de rester en arrière-plan, ce n'est pas prendre pour soi une lutte qui ne le représente pas. À vrai dire, le risque est de se mettre en

avant et de s'approprier d'une lutte qui, dans la logique de l'auto-émancipation, devrait être menée par et pour les propres impliqués - dans ce cas par et pour les femmes noires. En fin de compte, au travers de sa position sociale, l'allié sert à donner de la visibilité au travail militant et à faire avancer le débat dans d'autres contextes dont l'allié a accès grâce à sa condition privilégiée. Penser les relations de privilèges est un autre point commun entre ces youtubeuses afro-féministes, même au sein du propre mouvement afro-féministe. Pour ne citer qu'un exemple, Alma, Naya Ali, Elawan et Clem utilisent le concept de « colorisme » pour montrer les nuances de la peau noire et pour parler des privilèges des personnes qui ont la peau claire pour rentrer dans un modèle :

*Le colorisme c'est une hiérarchisation de la couleur de peau au sein d'un même groupe ethnique. Il se traduit par la discrimination de peau les plus foncées et plus d'opportunités sociales, de travail, sentimentales, etc, pour les personnes les plus claires de peau. (...) Parce que ce les personnes les plus claires qui réussissent, les personnes veulent s'éclaircir la peau pour correspondre à ce modèle que les médias vendent. (...) Cela a une connotation historique puisqu'au temps de l'esclavage, les esclaves très noires travaillaient dans les champs, faisaient les travaux les plus difficiles, et les noires claires de peau ou les noires métisses pouvaient faire les travaux d'intérieur. (...) Ce qui donne l'impression aux noires qu'ils peuvent réussir, mais quand même avec une peau claire. (Naya Ali, Qu'est-ce Que Le Colorisme ? | 5 Minutes Chronique, Naya Ali, 17 décembre 2015)*

Les avantages des personnes noires avec une peau claire révèlent aussi le positionnement des personnes métisses. Entre autres qui ont la même expérience d'avoir une mère noire et un père blanc (ou au contraire), Alma va plus loin pour expliquer qui n'est pas seulement une question de peau, mais aussi de savoir si la personne a un nom de famille à consonance étrangère, un accent quand elle parle français et même si elle a ses papiers à jour en tant qu'étranger :

*Moi en tant que personne métisse, le type de métissage que j'ai, le type de circonstance que mon vu naître ont fait que j'ai énormément de privilège*

*sur d'autres personnes noires. Je peux plus facilement trouver les moyens de m'en sortir de certaines situations du fait d'être métisse. (...) J'ai vu de l'intérieur de ma famille comment le monde recevait différemment mon père qui était un homme blanc et ma mère qui était noire. J'ai vu comme ils interagissent avec les institutions, avec l'école, avec la police, avec le secteur de la santé, avec tout ça, et je pense que c'est pour ça que je suis afro-féministe au final, c'est parce que j'ai vraiment compris qu'il avait quelque chose de spécifique dans cette intersection, en tout cas j'avais eu assez d'occurrence dans mon entourage et dans mon histoire personnelle, mais aussi dans toutes les statistiques et études qui sont fait sur le sujet, je me suis rendu compte que ce monde était misogyne, était négrophobe et misogynoiriste. (Alma, LTDA storytime #1 - mon avis de Métisse / Ouvrir la voix, La toile d'Alma, 10 octobre 2017)*

En parlant de son histoire, Alma entre dans une autre question qui est présent aussi dans le discours des afro-féministes sur YouTube : la « misogynoir » ou « misogynie noire. » Pour montrer leur condition et les raisons de leur lutte, ces youtubeuses parlent aussi des violences qu'elles souffrent en étant femme-noire, c'est-à-dire, les points d'intersection entre le racisme et le sexisme. Pour aborder la question, je commence par une définition du terme, que selon ces propres femmes signifie :

*La misogynie noire c'est le fait de subir des attaques venant de notre genre et de notre couleur de peau ce qui signifie qu'on peut être la cible des hommes blancs, de femmes blanches et même des hommes noirs. La misogynie noire c'est une des nombreuses preuves que lorsqu'on est une femme noire on ne peut jamais gagner. (...) Parce que la misogynie noire est un phénomène qui touche spécifiquement les femmes noires, les hommes noirs et les femmes blanches ne sentent la plupart du temps pas concernés et ne le défend pas. (...) Contrairement aux luttes anti-racistes et féministes qui nous considère souvent comme une espèce d'angle mort, à l'intersection des deux, et que donc ne sont le problème de personne. C'est de là qui vient l'utilité de l'afro-féminisme. (Clem, P&B #11 | La misogynoir (P&B x K&S), 7 juillet 2017)*

Dans l'ensemble, elles attirent l'attention à un « racisme qui est genré » et à un « sexisme qui est racialisé », comme explique Amandine Gay<sup>36</sup> dans la suite, sans faire la distinction de la provenance, que ce soit des hommes noirs et des hommes blancs. De fait, les hommes racisés font aussi partie du pouvoir patriarcal, dans leur condition masculine, même s'ils ont aussi victimes de racisme. D'ailleurs, le racisme empêche ces femmes noires de venir à public pour dénoncer le comportement des hommes noirs. Dans une certaine mesure, elles estiment qu'un débat en mixité<sup>37</sup> sur ce sujet - avec les personnes blanches - va servir pour établir une comparaison sur le « patriarcat blanc » et le « patriarcat racisé », pas tout à fait réel. Elles ont déjà entendu des affirmations du type « le patriarcat noir est pire que le patriarcat blanc », comme si une analogie était possible sur ce champ :

*Donc on se retient de toucher ce sujet en public. À part on ne va pas se mentir le gars, il y a un problème de patriarcat noire aussi, et ça sera bien qu'on puisse en parler sans que ça soit immédiatement un truc pour attaquer les hommes noirs. En tant qu'homme noir tu ne vis pas le patriarcat. La question est si les femmes noires sont là, et son bien là pour vous aider à militer contre les violences policières et soutenir tout le type d'action qui concerne les hommes noirs, est-ce que vous vous êtes là qu'on il s'agit de nous soutenir nous aussi ? (Amandine Gay, soirée débat au cinéma 104, Pantin, 18 décembre 2017)*

Le discours sur Youtube sur la misogynie que ces youtubeuses mènent sert à montrer que, par la couleur de la peau, les femmes blanches sont aussi en position de privilège. Dans les questions sociales, comme par exemple, dans la sphère professionnelle, où les lutte des femmes blanches à fini par augmenter la représentation féminine dans des postes de responsabilité, mais pas les femmes noires. Selon Naya Ali<sup>38</sup>, quand un employeur veut intégrer plus femmes dans une équipe, il pense aux femmes blanches et quand il veut intégrer plus de minorités, il pense aux hommes racisés. Dans cette logique, les femmes noires finissent par rester

---

<sup>36</sup> Amandine Gay, soirée débat au cinéma 104, Pantin, 18 décembre 2017

<sup>37</sup> Je vais parler sur la non-mixité dans le troisième chapitre de ce mémoire

<sup>38</sup> Naya Ali, Kesak'oh ! #3 - AFRO-FEMINISME et INTERSECTIONNALITE, Naya Ali, 26 janvier 2016

invisibles. Du point de vue militant aussi, rester dans un mouvement où les femmes blanches sont majoritairement leaders reste assez limitatif pour les femmes noires qui sent leurs expériences omises du discours :

*Mon CV de militante est à l'image de l'histoire de mon parcours, c'est-à-dire que moi aussi je commence dans l'assimilationnisme militant et donc j'ai commencé chez les féministes blanches classique, à savoir, Osez le féminisme. (...) J'avais fait partie du bureau donc j'étais vraiment à fond. Et c'est aussi là que j'ai bien appris que j'étais noire. Le relai était d'encore une fois, d'un moment me dire, d'être encore dans cette spécimen d'assimilationnisme et d'universalisme français qui gomme la race, du genre on est toutes des femmes. (Amandine Gay, 04 Le féminisme blanc, Mrs Roots Videos, 19 février 2015)*

Dans cette logique d'assimilationnisme s'inscrit la démarche de faire disparaître le mot « race » ou le mot « noir » pour essayer d'éliminer les différences entre la couleur de peau des personnes. Une tentative aussi critiquée par ces femmes sur YouTube. À vrai dire, considérer que la couleur de peau d'une personne est « black » et pas qu'elle est « noire » est bien révélateur, car faire appel à une langue étrangère pour expliquer la réalité d'une partie de la population démontre, entre autres, une tentative de distancier ces personnes, comme si elles aussi étaient étrangères. Au contraire, ils utiliseraient le mot « white » pour faire référence aux blancs. Mais ce n'est pas de tout le cas, comme démontre Naya Ali :

*Les gens pensent que le mot noir est quelque d'offensant, alors que c'est le mot black qui est offensant. Moi quand je parle d'un blanc je vais dire « blanc », je ne vais pas dire « white » (...). Oui, il faut commencer à l'utiliser pour que les gens comprennent que ce n'est pas un gros mot, que c'est juste ce qu'on est, on est noire, c'est notre couleur de peau. (Naya Ali, Les VF des Séries Sont-elles Racistes ? | 5 Minutes Chronique, Naya Ali, 22 décembre 2015)*

Utiliser le mot « noir » pour décrire la couleur et le mot « racisé » pour faire référence aux personnes discriminées par des critères raciaux sont les plus adéquats

pour ces youtubeuses. Quant au terme « non-blanc », il aussi est révélateur d'une pensée dominante car il met les blancs comme la norme et les autres - les non-blancs - dans une seule catégorie, qui va rester vaste et très générale. Naya Ali a fait une vidéo<sup>39</sup> pour parler de l'utilisation de ces termes dans les productions médiatiques françaises, cela explique selon elle la raison pour laquelle les personnes utilisent de plus en plus de termes moins corrects pour parler des personnes noires. Récemment lors d'un atelier « De quel couleur est ma peau noire ? », organisé à Paris en partenariat avec la Revue Atayé, Mrs Roots a animé un débat sur les adjectifs utilisés pour faire référence à la peau noire dans la littérature francophone. Selon elle, si l'auteur ne précise pas que le personnage est noir, la grande majorité des lecteurs ont la tendance à penser qu'il est blanc. Il y a plusieurs moyens pour parler des femmes noires, mais les clichés « marbre », « chocolat », « ébène », « caramel » et « crépu » sont encore très présents pour représenter leur peau ou leurs cheveux. Ainsi comme les autres points présentés dans ce chapitre, cela est aussi une question de représentation, de quête pour une visibilité authentique.

---

<sup>39</sup> Naya Ali, Les VF des Séries Sont-elles Racistes ? | 5 Minutes Chronique, Naya Ali, 22 décembre 2015

### III. Discours d'émancipation et la non-mixité

---

Pour ce troisième chapitre j'ai réservé la thématique de la non-mixité, de l'auto-émancipation et de la parole des personnes concernées. Lors des entretiens et après, au moment de l'analyse des chaînes, j'ai pu constater qu'à force de se voir mal représentées, ces femmes noires cherchent à lutter contre les oppressions qu'elles subissent par elles-mêmes, sans l'intervention des hommes ou des personnes non-racisées. Elles travaillent dans une logique d'auto-émancipation, tel que défini par la sociologue Christine Delphy, c'est-à-dire : la lutte par les opprimés pour les opprimés. Dans ces conditions, Delphy (2017) voit la non-mixité comme une conséquence, car elle résume cette quête d'union plus étroite des personnes opprimés. À première vue, parler de non-mixité semble tout de suite négatif et pour cela il est important de savoir de quel non-mixité on traite ici. La non-mixité peut être entendue comme l'action de réserver quelques espaces (lieu, rassemblements, événements) à un seul groupe de personnes, de manière volontaire ou pas, de façon explicite ou pas. Pour éclaircir la question, Delphy affiche trois types de non-mixité qu'il faut connaître. Premièrement, la « non-mixité subie », qui est le résultat de l'imposition du système patriarcal qui exclut les femmes de la société politique pour garantir que le monde soit gouverné par un « club d'hommes », au niveau international et national. Il ne faut pas oublier que cette majorité d'hommes qui gouvernent le monde, comme dit Delphy, est blanche et donc la non-mixité subie peut être aussi pensée dans une perspective raciale. Ensuite, la « mixité sans l'égalité » pour les personnes qui défendent un mixité 50/50 comme garantie d'égalité. Cependant, la sociologue utilise l'exemple d'une famille hétérosexuelle pour démontrer que même dans une parité numérique, l'égalité n'a pas forcément lieu, surtout si nous prenons en compte les chiffres sur la violence domestique qui souffrent les femmes et aussi les enfants. Enfin, elle parle de la « non-mixité choisie » comme résultat de l'action délibérée. Celle-ci vient du mouvement américain des droits civils qui ont opté pour des réunions sans la présence des oppresseurs (blancs) pour établir leurs stratégies de lutte dans les années 1960. Ou pour le mouvement des droits des femmes qui dans les

années 1970 a choisit des espaces non-mixtes pour s'organiser. Pour cela, je me permets d'appeler cette troisième notion de « non-mixité militante », car je vois les deux concepts attachés. Delphy affirme que la non-mixité est importante pour les mouvements sociaux parce qu'elle permet aux opprimés de parler de leurs discriminations et humiliations sans la crainte de faire de la peine aux oppresseurs ; elle permet aussi d'exprimer la rancœur ; et elle permet aussi de ne pas utiliser l'admiration que les opprimés ont pour les oppresseurs pour donner de la force au groupe dominant.

En France, la non-mixité militante, celle organisée de manière consciente et explicite, n'est pas de tout nouvelle. Dans les années 1970, les membres du Mouvement de libération des femmes (MFL) a milité en non-mixité pour le droit à la contraception et à l'avortement<sup>40</sup>. Dans la Revue Partisans 1970, elles ont même écrit : « Nous sommes arrivés à la nécessité de la non-mixité. Nous avons pris conscience qu'à l'exemple de tous les groupes opprimés, c'était à nous de prendre en charge notre propre libération.<sup>41</sup> » Ou aussi, avec la Maison des femmes de Paris, comme je vais parler plus en détail dans la séquence, ou le mouvement Nuit debout qui en 2016 a eu des réunions réservées aux femmes et minorités de genre. La non-mixité devient un outil nécessaire pour les militantes qui pensent les rapports sociaux au prisme marxiste de la domination<sup>42</sup>. Comme l'explique la journaliste Rokhaya Diallo dans son article pour le site Slate.fr : « Il existe une différence entre la ségrégation subie et nourrie par le pouvoir et la non-mixité temporaire par des personnes vulnérables. (...) La non-mixité permet à ces paroles invisibilisées d'exister. » Actuellement, la Maison des femmes de Paris ou de Montreuil sont des lieux non-mixtes, financés par l'argent public. Cela nous me fait penser que si la non-mixité n'est pas nouvelle, pourquoi elle ne pose problème que dans certains cas ? Pour François Vergès, la réponse est simple

---

<sup>40</sup> LE MONDE (page consultée le 13 mars 2018). « Festival Nyansapo à Paris : pourquoi la non-mixité fait-elle débat », [en ligne]. Adresse URL : [https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2017/05/30/festival-nyansapo-a-paris-pourquoi-la-non-mixite-fait-elle-debat\\_5136175\\_4355770.html](https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2017/05/30/festival-nyansapo-a-paris-pourquoi-la-non-mixite-fait-elle-debat_5136175_4355770.html)

<sup>41</sup> SLATE (page consulté le 3 avril 2018). « La non-mixité, un outil politique indispensable », [en ligne]. Adresse URL : <http://www.slate.fr/story/146466/non-mixite-rokhaya-diallo>

: « *Ce n'est pas la non-mixité qui dérange, c'est qu'elle soit pratiquée par des femmes noires.*<sup>43</sup> »

## 1. DE QUELLE NON-MIXITE PARLENT-ELLES ?

Puisque la non-mixité est défendue régulièrement par ces youtubeuses, je fais appel à une vidéo que Clem a fait sur la non-mixité pour aller plus loin dans la construction d'un concept. Elle a déjà participé à des réunions et événements en non-mixité et elle utilise son expérience pour faire de la pédagogie et démontrer comment les afro-féministes voient cette notion comme indispensable pour pouvoir créer des espaces de partage d'expériences et de témoignages sur leurs vécus :

*La non-mixité c'est quand un groupe de personnes subissant une ou des oppressions se réunissent pour discuter et partager ces oppressions sans la présence et donc le regard, le jugement et les interventions inutiles de ceux qui volontairement ou non continuent à perpétuer ces oppressions. (...) C'est l'occasion de personnes opprimés de parler avec des personnes susceptibles de l'apporter de l'aide et du réconfort parce qu'elles savent ce qu'elles éprouvent, sans devoir expliquer ce qui les fait mal, justifier leur ressenti et voir leur récit invalidé et interrompu. (Clem, La non-mixité, Keyholes & Snapshots, 8 juin 2017)*

Clem énumère aussi les bénéfices de la non-mixité, particulièrement elle en met deux en évidence : la possibilité de trouver des solutions aux problèmes quotidiens au travers du partage d'expériences et le gain du temps pour les militantes, car il n'y a pas besoin de partir de la pédagogie pour arriver aux stratégies de luttes. Pour illustrer, elle démontre la complexité dans une rencontre non-mixte d'arriver à une

---

<sup>42</sup> LE MONDE (page consultée le 13 mars 2018). « Festival Nyansapo à Paris : pourquoi la non-mixité fait-elle débat », [en ligne]. Adresse URL : [https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2017/05/30/festival-nyansapo-a-paris-pourquoi-la-non-mixite-fait-elle-debat\\_5136175\\_4355770.html](https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2017/05/30/festival-nyansapo-a-paris-pourquoi-la-non-mixite-fait-elle-debat_5136175_4355770.html)

<sup>43</sup> SLATE (page consulté le 3 avril 2018). « La non-mixité, un outil politique indispensable », [en ligne]. Adresse URL : <http://www.slate.fr/story/146466/non-mixite-rokhaya-diallo>

notion de racisme où les personnes non-racisées ne soient pas vexées. Comment les personnes blanches ne sont pas touchées par le racisme au quotidien, il est plus difficile de les faire comprendre que la lutte anti-raciste est encore nécessaire. Cependant, parfois, les personnes concernées par le racisme ont besoin d'utiliser ces espaces de discussion pour faire avancer la question sans avoir besoin de faire de la pédagogie et de devoir s'expliquer aux autres participants. À cet égard, Elawan insiste sur le point de que la non-mixité n'est pas un but en soit, les femmes noires ne demande pas une non-mixité sociale dans leurs revendications, elles cherchent la non-mixité militante, en tant que moyen d'organisation du mouvement :

*La non-mixité peut être nécessaire dans certains groupes de parole, comme par exemple, celui des alcooliques anonymes. Bon, j'avoue, l'exemple il n'est pas super, mais c'est le seule pertinent que j'ai pu trouver et vous allez comprendre pourquoi. En fait les anciens alcooliques et les alcooliques en voie de guérison ont besoin de parler de certaines choses, de certaines souffrances, de certains vécus qu'un non alcoolique ne peut pas comprendre. Tout simplement parce qu'un non-alcoolique ne l'aura pas vécu. En fait, ils ont besoin de parler de leur cas, et leur situation à des personnes qui ont pu vivre cette situation ou qui sont dans cette situation là, ça permet de les aider. (Elawan, P&B #2 | Parlons un peu de la non-mixité, Pensées et blablabla d'Elawan, 10 mai 2016)*

Même si la non-mixité militante n'est pas un attribut de tous les groupes et de tous les mouvements, Elawan soutient que les réunions féministes non-mixtes peuvent permettre aux femmes de s'exprimer, de raconter leurs vécus face aux violences qu'elles ont subi, comme le harcèlement de rue ou le harcèlement sexuel au travail, sans que les autres personnes les culpabilisent et sans qu'ils minimisent leurs expériences. Pour illustrer ses propos, elle raconte les expériences qu'elle a subit sur YouTube. Sur une de ces vidéos, Elawan raconte une expérience de harcèlement de rue qu'elle a vécu. Sur les commentaires, une personne a écrit « non, tu es trop moche pour subir ça. » Cette situation qu'elle souligne n'arriverait pas dans une situation non-mixte, car pour elle une autre femme va difficilement valider un témoignage sur une agression, puisqu'elle pourrait aussi en être victime. Effectivement les témoignages sur l'importance de la non-mixité sont multiples sur YouTube. Sharone,

une des fondatrices du mouvement Mwasi, par exemple, s'exprime sur la Chaîne de Mrs Roots :

*C'est des moments de solidarité où on prend soins de nous et la non-mixité a cette force-là, où on s'échange des connaissances, on s'échange des savoirs, on s'échange de stratégies, on partage de moments de sororité forte. (Sharone, Rencontre avec MWASI, Mrs Roots Vidéo, 3 février 2016)*

Amandine Gay, aussi pour la chaîne de Mrs Roots, manifeste son ressenti personnel :

*La grosse claque pour moi c'est de ne pas se surveiller. On fait une soirée tous ensemble et il n'y a pas 30 secondes que je me dis « ah là peut-être que j'avais fait un truc jugé trop de noirs ». (Amandine Gay, 7 Le OFF, Mrs Roots Vidéo, 3 février 2016)*

De même, la blogueuse Kiyémis, lors d'un débat animé par Mediapart sur YouTube, a renforcé le besoin que les femmes noires manifestent d'avoir des lieux où leur parole n'est pas mise à côté et ni remise en question :

*Premièrement selon moi, elle permet de libérer une parole qui n'est pas vocalisée dans l'espace public. Il y a une difficulté à parler des questions de sexisme, il y a une difficulté à parler des questions de racisme, que ce soit dans l'espace public et même à gauche, qui fait que la non-mixité permet cet espace relativement sécurisant. On est avec des gens qui comprennent la nécessité du combat, on est avec des gens qui vont pas remettre en cause la nécessité du combat. Selon moi, on est aussi avec des gens qui ne sont pas forcément dans une posture de spectateur parce qu'il y a aussi ça, quand on est dans réunions mixtes, il y a des gens qui sont de bonne fois, mais ils sont là comme des spectateurs. (Kiyémis, Cette non-mixité militante qui fait débat, Mediapart, 31 mai 2017)*

Pendant son intervention, Kiyémis revient aussi sur la question de la pédagogie qui prends beaucoup de temps et empêche le débat d'avancer vers les stratégies de luttes. Pour elle sans les espaces non-mixtes, les femmes noires ne pourront même pas

continuer leur travail de pédagogie et vulgarisation des concepts liés à leur condition. En gros, les réunions non-mixtes servent donc à discuter et à réfléchir sur les oppressions de manière claire, car loin du jugement des autres personnes.

Pourtant, pour avancer sur le débat dans des lieux mixtes elles font aussi appel à des stratégies militantes. Lors d'une séance débat sur le documentaire écrit et dirigé par Amandine Gay auquel j'ai participé à Pantin, la réalisatrice a établi les règles de la prise de parole pour éviter que certaines personnes monopolisent le discours, au détriment du silence des autres. Selon ces critères, elle prend en considération le fait que les hommes blancs n'ont presque jamais de problème à prendre la parole dans l'espace public et donc qu'ils n'avaient pas la priorité au micro :

*J'ai donné la priorité de la parole aux femmes noires et quand je ne fais pas en général ce sont les personnes blanches qui vont élever la main après et qui vont dire de choses qui vont tout suite crispier la salle s'il y a de personnes noires. (...) Ce filme il est d'abord pour les femmes noires. Après tout le monde est bienvenu dans le cinéma, mais d'abord les femmes noires. Et je veux pas que les femmes noires sortent de la salle et surtout pas après avoir vécu quelque chose qui je sais leur donne beaucoup d'émotion, je veux pas que juste après elle se prennent la parole de quelqu'un qui dit « est-ce qu'elles ne se victimisent pas ? » L'enjeux c'est que je veux que les personnes racisées prennent la parole au début. (Amandine Gay, soirée débat au cinéma 104, Pantin, 18 décembre 2017)*

Quant à moi, ce moment a été la première fois où ma condition d'homme blanc a posé « problème » et donc l'expérience de se mettre pour quelques minutes dans la peau d'une personne qui est considérée minoritaire - par son sexe et sa couleur de peau - m'a ouvert les yeux sur les privilèges de ma position sociale. A plusieurs reprises j'ai vu Amandine Gay se positionner contre les chercheurs blancs qui veulent étudier les femmes noires, en tant qu'objet de leurs enquêtes, pour devenir spécialistes de la question sans être directement concernés par le sujet. Elle défend ouvertement le principe de l'auto-émancipation, comme j'en ai parlé, où les femmes noires devraient être les seules responsables par leur lutte et libération des oppressions.

## 2. LA POLEMIQUE DES EVENEMENTS

Comme dans tous les autres mouvements, les militantes afro-féministes organisent des événements et des ateliers pour réunir leurs membres. En 2016, le débat sur la non-mixité est allé vraiment loin, les députés de l'Assemblée nationale et les membres de la LICRA - Ligue Internationale Contre le Racisme et l'Antisémitisme - ont fait référence à l'événement organisé par les étudiants de l'université Paris VIII, intitulé Parole non-blanche. L'initiative militante a été traitée aux termes de « racisme anti-blanc »<sup>44</sup>, mais aussi à la LICRA - qui a pris position contre l'événement : « notre pays risque de voir émerger des *Ku klux Klan* inversés.<sup>45</sup> » L'occasion a fait le sujet d'une vidéo d'Elawan, où elle essaye d'expliquer que la non-mixité de l'événement en question concernait uniquement les intervenants et pas les participants aux conférences.

En 2017, deux autres événements organisés en France ont fait les titres de la presse nationale à cause de leur étiquette « interdits aux blancs », justement parce que les organisateurs avaient prévu une programmation en non-mixité raciale ou raciale et de sexe. En raison de la répercussion des événements sur les médias et sur les réseaux sociaux numériques, je trouve important d'en parler ici. Pour commencer par le plus récent, les militantes Sihame Assbague et Fania Noël ont organisé le « Camp d'été décolonial de formation militante contre le racisme d'Etat<sup>46</sup> » du 12 au 16 août 2017 à Reims. L'événement en non-mixité raciale, était adressé aux non-blancs, c'est-à-dire aux personnes racisées, et a eu lieu grâce au soutien des participants qui ont fait des dons au travers d'une plateforme de financement participatif. Tout d'abord sur Twitter, mais après dans les médias traditionnels l'organisation a été attaquée sur leur positionnement de de « Camps d'été interdit aux blancs. » Suite à la polémique, Clem

---

<sup>44</sup> ASSEMBLÉE NATIONALE (page consultée le 3 mars 2018). « Session ordinaire de 2015-2016. Compte rendu intégral Séance du mercredi 27 avril 2016 », [en ligne]. Adresse URL : <http://www.assemblee-nationale.fr/14/cri/2015-2016/20160175.asp#P769021>

<sup>45</sup> LE MONDE (page consultée le 13 mars 2018). « La non-mixité raciale, outil d'émancipation ou repli communautaire », [en ligne]. Adresse URL : [https://www.lemonde.fr/idees/article/2016/07/28/la-non-mixite-raciale-outil-d-emption-ou-repli-communautaire\\_4975697\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2016/07/28/la-non-mixite-raciale-outil-d-emption-ou-repli-communautaire_4975697_3232.html)

<sup>46</sup> Pour en savoir plus, voici la page de l'événement sur Facebook : <https://www.facebook.com/cedecolonial/>

a publié la vidéo - que j'ai utilisé tout au début du chapitre - pour réaffirmer la non-mixité comme un moyen de stratégie militante et pas un but en soi. À Paris, le festival Nyantisapo a aussi été controversé sur les réseaux sociaux. Quelques ateliers de la manifestation étaient réservés aux femmes noires, en non-mixité, mais les conférences sont restées ouvertes à tous. La polémique a débuté avec le tweet du trésorier du Front National Wallerand de Saint-Just qui exigeait une résolution de la Mairie de Paris pour empêcher ce festival « interdit aux blancs. » Anne Hidalgo s'est également positionnée sur Twitter contre la tenue du festival et a menacé de poursuivre les organisateurs en justice pour discrimination. Dans un article sur Slate, la journaliste et militante Rokhaya Diallo a résumé la situation en quelques mots : « La polémique s'est donc focalisée sur le sort des Blancs, alors que ni les personnes d'origine maghrébine ou asiatique, ni les hommes noirs ne seront conviés à ces réunions. Dans une société régie par la suprématie blanche, il n'y a rien que la condition des Blancs qui puisse si largement élargir et réaliser une improbable coalition d'élus socialistes, de cadres du Front national, de trolls néo-nazis et d'institutions gouvernementales.<sup>47</sup> » Pour finir, le festival a eu lieu car les ateliers non-mixtes se sont tenus dans des espaces privés.

Pour Elawan, la polémique créée n'a pas vraiment de fondement pour des raisons encore plus pratiques, car la majorité des personnes qui ont fait la polémique n'avait rien à faire dans un atelier sur la coiffure des femmes noires, même s'il était possible d'y participer. De plus, elle attire l'attention sur le fait que la polémique sert toujours à détourner l'objectif de l'événement qui n'est pas organisé contre quelqu'un, mais avec l'intention de créer un espace de débat entre personnes racisées, sur les sujets qui les concernent :

*Chaque fois où il y a un truc où on va entendre non-mixité, les gens vont dire « ah bah, c'est interdit à », mais ce n'est pas interdit à, c'est juste qu'on a envie de rester entre nous, pour parler de choses que peut-être vous ne comprendriez pas. Ce n'est pas contre vous, c'est pour nous qu'on le fait. (Entretien avec Elawan, 15 décembre 2017)*

---

<sup>47</sup> SLATE (page consulté le 3 avril 2018). « La non-mixité, un outil politique indispensable », [en ligne]. Adresse URL : <http://www.slate.fr/story/146466/non-mixite-rokhaya-diallo>

En outre, le collectif Mwasi, organisateur du festival, a publié un communiqué le 4 juin 2017 pour répondre aux accusations, aux menaces et aux insultes auxquelles l'organisation a fait l'objet sur Internet et sur les médias :

*En 2017, en France, on peut faire des réunions féministes non-mixtes entre femmes. On risque de subir quelques critiques d'hommes qui ne comprennent pas pourquoi ils ne pourraient pas venir donner leur avis précieux sur la condition féminine, mais on peut bénéficier de subventions de la Mairie de Paris, comme la Maison des femmes par exemple, où un homme ne peut pas entrer. On peut organiser des festival féministes réservés aux femmes, comme Cineffable, et être soutenu par la Mairie de Paris. Curieusement, dès qu'un certain critère vient s'ajouter, le critère racial, la non-mixité devient intolérable et fait réagir au plus haut niveau. Au plus haut niveau, vous savez, ces espaces de pouvoir où les personnes non-blanches sont tellement peu nombreuses que lorsqu'on en a une, on s'assure bien de la mettre au premier rang sur la photo. On veut bien des femmes noires, pour nettoyer discrètement les bureaux et pour garder les enfants pendant qu'on fait ses heures sup de cadre. Des femmes noires qui s'organisent politiquement, qui se réunissent et parlent ensemble pour définir des agendas et stratégies de luttés et résistance, ça, ça plaît beaucoup moins<sup>48</sup>.*

La décision de faire un événement public et de communiquer de manière ouverte a été un choix fait par le mouvement de manière conscient : « Nous estimons que nous n'avons pas à faire nos actions non-mixtes en nous cachant, en catimini. Savoir que les oppressions que nous subissons sont des expériences collectives et que nous avons donc besoin de nous organiser collectivement contre ce système.<sup>49</sup> » En fin de compte, les organisateurs de ces événements en France sont souvent accusés de favoriser le communautarisme à l'opposition aux valeurs républicains.

---

<sup>48</sup> MWASI (page consulté le 3 avril 2018). « Festival Nyansapo : Avoir l'aide d'être une organisation noire politique et autonome », [en ligne]. Adresse URL : <https://goo.gl/6CLq4W>

<sup>49</sup> Ibidem.

### 3. LA PEUR DU COMMUNAUTARISME

D'après le dictionnaire Larousse, le terme communautarisme n'a pas ses origines en France, il est une « *tendance du multiculturalisme américain qui met l'accent sur la fonction sociale des organisations communautaires (ethniques, religieuses, sexuelles)* ». <sup>50</sup> » La définition fait fortement opposition à l'universalisme français qui parle de la communauté de citoyens sans faire la distinction des personnes selon leurs appartenances. Parler de communauté, au détriment de la position de l'individu, semble extrêmement négatif en France, car il y a une connotation de renoncement à l'héritage commun (Rocher, 2015, 33-43). En d'autres termes, le mot est vu comme une menace pour la cohésion sociale du pays <sup>51</sup>, qui a encore du mal à s'inscrire dans une démarche de multiculturalité <sup>52</sup>, d'intégration et d'inclusion des personnes d'horizons culturels différents au sein de la société (Ibidem). Sur ce point il est intéressant de remarquer que la question n'est pas de tout un point unanime, si je fais une comparaison simple avec d'autres pays qui reconnaissent la présence de groupes ethniques divers dans leur constitution, comme le Canada, par exemple, qui parle d'une mosaïque culturelle (ibid). Néanmoins la question n'est complètement résolue dans aucune société, puisque comme l'explique François Rocher (ibid), il y a toujours des tensions entre les pluralistes et les monistes : « Comme en France, les pratiques auxquelles il donne lieu sont parfois décriées sous prétexte qu'elles sont à l'origine d'un repli communautaire ; qu'elles favorisent les stéréotypes ; accentuent les dimensions culturelles au détriment des dimensions civiques ; encouragent le radicalisme politique ; imposent des pratiques rompant avec les principes chers aux démocraties libérales (liberté de conscience et de religion, égalité entre les hommes et les femmes, laïcité de l'État, etc.) ; confortent les cultures patriarcales, voire que les droits individuels des minorités ethniques l'emportent sur ceux de la société dite

---

<sup>50</sup> LAROUSSE (page consulté le 3 mars 2018). « Communautarisme », [en ligne]. Adresse URL :

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/communautarisme/17550>

<sup>51</sup> DROIT HUMAIN FRANCE (page consultée le 18 avril 2018). « Le communautarisme est-il compatible avec les valeurs de la République ? », [en ligne]. Adresse URL : <https://goo.gl/UcLiuF>

<sup>52</sup> Dans le sens où plusieurs cultures différentes cohabitent à l'intérieur d'une même société de façon officielle

d'accueil » (ibid., 35). Étant donné que mon objectif ici est d'introduire le sujet, je peux passer à la véritable question du chapitre : de quel communautarisme parle-je ? Comme pour la non-mixité, le communautarisme auquel je me réfère ici est celui lié à la race, même si, comme nous le rappelle Elawan, nous pourrions élargir la question à d'autres formes de se réunir en communauté, même à celles où le mot n'est pas expressément employé :

*On parle souvent du communautarisme noir, du communautarisme arabe, du communautarisme non-blanc en général. Puisqu'on parle de communautarisme, est-ce qu'on parle du communautarisme des patrons du CAC 40 ? Est-ce qu'on parle de la quasi non-mixité de l'Assemblée nationale ? Est-ce qu'on parle de la non-mixité des Oscars 2016 ? (Elawan, P&B #2 | Parlons un peu de la non-mixité, Pensées et blablablas, d'Elawan, 10 mai 2016)*

De quelle communauté parlons-nous ? Cette demande semble aussi essentielle pour Alma qui, pendant les entretiens, a relié la raison du problème avec la communauté des afro-descendants en France ou plus spécifiquement avec la tentative de construction et d'organisation de cette communauté :

*J'ai grandi dans la France qui sort chaque année au moins trois grands journaux nationaux sur les francs-maçons, je veux dire chaque année il y a "les francs-maçons ». Là tout d'un coup les communautés ne posent pas problème. En fait c'est révélateur de la race, ce truc-là, qu'on ne peut pas toucher en France, on ne veut pas voir, on ne veut pas aborder. La vision française est en train de, au contraire, de retirer les outils. On va donc retirer le mot race de la constitution, on va dire que le racisme va disparaître, alors que même le vocabulaire est notre outil. (Entretien avec Alma, 12 décembre 2017)*

Dans une vidéo pour débriefer sur le *Whitesplaining*, Naya Ali recommande à un des internautes, qui a laissé un commentaires sur sa chaîne, d'aller plus loin sur la question du communautarisme et de sortir de la simple polarisation « oui » et « non. » Se réunir en communauté n'est pas forcément négatif pour Naya Ali et peut être

perçu aussi comme une alternative pour sortir de situations complexes, comme le chômage, ou pour surmonter le manque de visibilité. Elle cite, par exemple, un groupe de personnes noires qui ouvrent une entreprise pour améliorer leurs conditions de vie pouvant être aperçu comme communautaires. Mais les facteurs sociaux qui ont mené ces mêmes personnes à être dans la pauvreté ne sont pas toujours remis en question. Ou, autre exemple, les médias indépendants, comme le site *Black Square*<sup>53</sup>, qui parle exclusivement des artistes noirs pour lutter contre une représentation stéréotypée de la production culturelle contemporaine des personnes racisées :

*Pour moi le communautarisme n'est pas une mauvaise chose. Le communautarisme est le résultat d'un certain racisme ordinaire, un racisme de tous les jours. Et du coup il y a parfois des personnes qui se réunissent pour entreprendre eux-mêmes et ça fonctionne (ici je parle des personnes racisés qui se réunissent pour travailler ensemble) et du coup au lieu de rester dans un lit à pleurer et à être juste au chômage, ils trouvent des solutions pour pouvoir réussir. Quand vous dites communautarisme, il faut savoir de quoi vous parlez, dans quels sens vous en parlez et pourquoi il existe, il faut aller chercher plus loin. (Naya Ali, Stop Whitesplaining ! - Le Débrief, Naya Ali, 2 décembre 2015)*

Pour explorer mieux le sujet, ces youtubeuses ont recours au témoignage des personnes qui sont présentés dans les rencontres dites communautaires. Elles cherchent à montrer la vraie motivation de ces manifestations pour faire remarquer le caractère essentiel de se réunir entre égaux quelques heures par semaine ou même par mois. Clem donne son avis de l'intérieur et substitue le terme « communautarisme » par celui de « soulagement » :

*Ce n'est pas du communautarisme, c'est juste un espace de discussion pour des problèmes qui nous concernent et qu'on veut régler par nous-même. (...) Parce qu'on en a marre que les gens ignorent nos problèmes ou alors quand ils parlent de nos problèmes ils parlent très mal ou trop peu. Donc on fait les choses par nous-même. Pour moi ce n'est pas du*

---

<sup>53</sup> Pour en savoir plus : <https://www.blk-sqr.com/>

*communautarisme et puis voir le soulagement des femmes noires qui sont opprimées, qui des fois viennent... arrivent juste du travail ou peut être soumis à des incidents racistes et pouvoir le temps de quelques heures se réunir avec d'autres et un peu oublier. Pour moi c'est plus de la survie et du réconfort que du communautarisme. En tout cas c'est tout ce que j'ai vu » (Entretien avec Clémence, 17 novembre 2017)*

Je complète sa pensée en prenant une vidéo qui parle de la non-mixité sur sa chaîne :

*Pourquoi vous ne pouvez pas accepter qu'on puisse gérer un problème qui nous concerne depuis des siècles nous-mêmes ? (...) Ce n'est pas grave si à la fin de la lutte contre le racisme, vous n'êtes pas sur le générique. (...) Si votre intérêt est d'aider les personnes qui souffrent du racisme, si votre but final c'est de vraiment le voir épanoui et ne plus subir cette oppression, si ces mêmes personnes vous disent qu'elles ont besoin de la non-mixité, votre job en tant qu'allié c'est pas de défendre ces personnes ? Ce n'est pas de les laisser s'organiser entre eux et d'apporter votre aide et votre soutien ? (Clem, La non-mixité, Keyholes & Snapshots, 8 juin 2017)*

Dès le début de ce mémoire je parle des rapports sociaux de force et de domination pour essayer de comprendre la position que les femmes noires occupent à nos jours en France. Parler de communautarisme me semblait évident parce que c'est un point récurrent dans leur discours sur YouTube et aussi pendant les entretiens que j'ai eu, car elles sont souvent confrontées à cette accusation. Mon idée avec cette partie était de montrer leur vision du sujet afin de les confronter aux arguments qui sont utilisés par les politiques, les médias et les internautes en général pour déterminer ce qui est communautaire et ce qui est universel. Le discours de ces youtubeuses invite à une réflexion sur les représentations sociales et médiatiques ; sur ce qui est perçu comme normal et standard et ce qui est vu comme étrange et moins important.

#### 4. UN UNIVERSALISME QUI N'INCLUT PAS

Les attaques aux manifestations non-mixtes et les accusations de communautarisme révèlent aussi l'incapacité de l'universalisme à représenter toutes les catégories sociales sur un même pied d'égalité, sans retomber sur les représentations stéréotypées. Ainsi que pour le communautarisme, il suscite aussi la question : De quel universalisme parlons-nous ? Selon Amandine Gay, lors d'une conférence sur la traduction de l'afro-féminisme en contexte francophone, « *il y a une vraie difficulté à penser l'universel en dehors de la blancheur.* » Elle parle de son expérience comme comédienne et les difficultés pour prouver qu'une femme noire peut jouer n'importe quel rôle dans la fiction. Pour essayer de doubler cela, elle s'est mise à écrire de la fiction, mais ces textes ont toujours été considérés hors de la réalité. Pourtant elle est partie de ses propres vécus pour les composer - en étant elle-même femme, noire et pansexuelle - pour essayer d'élargir l'univers au tour des femmes noires, suivant relégué à deux réalités :

*Soit l'immigration tragique avec mariage forcé, soit la banlieue délinquante de façon tragique. Effectivement il y a des personnes noires qui vivent de la drogue, qui vont en prison, etc. Mais est-ce que c'est la majorité de la population ? Et est-ce que c'est le seul type de narration qu'on a droit ? C'est le problème qu'il n'en a pas d'autre type de narration. (...) Quand on est arrivé au début, c'était toujours l'argument de « c'est trop américain, ce film va jamais exister en France », « une personne noire et lesbienne n'était pas possible. » Pourquoi c'est inconcevable que ces filles existent dans l'espace public français ? Pourquoi c'était littéralement la réponse qu'on me donnait à plusieurs reprises que ces filles-là, elles n'existent pas. (Amandine Gay, soirée débat au cinéma 104, Pantin, 18 décembre 2017)*

La réalisation du documentaire « Ouvrir la voix » est donc la preuve que les femmes noires existent et ne sont pas homogènes : *Leur vision à eux est universelle, mais leur universel ne nous inclus pas*<sup>54</sup>. » En effet, pour Amandine Gay le vrai problème est

---

<sup>54</sup> Amandine Gay, Interview sur Mediapart, 4 octobre 2017

qu'une famille noire dans un film n'est pas perçue comme une simple famille, elle a toujours un contexte qui va la remettre à une situation clichée :

*Moi je considère que je suis un être humain. Si moi j'ai pu passer mon enfance à m'identifier à des héros et à des héroïnes blanches au cinéma, il n'y a pas de raison que les blancs qui viennent au cinéma ne puissent pas s'identifier à nous dans un film de deux heures sinon ça veut dire qu'on est pas des êtres humains ou pire que les personnes dans les sièges ne sont pas elles humaines au moins pour avoir l'empathie de s'identifier à nous. (Amandine Gay, Débat avec Amandine Gay et Edwy Plenel, Amandine Gay, 10 octobre 2017)*

Et elle complète ses propos dans une autre interview sur YouTube, cette fois-ci pour une journaliste de Franceinfo à qui elle raconte l'expérience positive de la billetterie de son documentaire :

*Quand vous nous représente ou quand nous on se représente soi-même, les cinémas sont plein de gens qui nous ressemblent. Donc c'est possible, est-ce qu'on a envie de le faire maintenant ? (Amandine Gay, Amanday Gay : "Ouvrir la voix", un film afroféministe, Le monde de Lisa, 15 décembre 2017)*

À propos d'une représentation caricaturée des femmes noires au cinéma et du manque d'empathie des professionnels du secteur, 16 actrices françaises ont fait le lancement du manifeste « Noire n'est pas mon métier<sup>55</sup> » pendant le Festival de Cannes, cette année. Elles dénoncent aussi le racisme et le sexisme de l'industrie cinématographique française qui les relègue à des rôles toujours liés à la condition d'être femme-noire. Sur une idée d'Aïssa Maïga, le livre qu'elles ont lancé ne dénonce pas ouvertement les noms, car les actrices cherchent à montrer le côté systémique et ne s'adressent pas personnellement à un producteur/directeur ou à l'autre. En racontant leurs expériences, elles s'adressent à tous, mais aussi aux

---

<sup>55</sup> Éditions du Seuil, Paris, 2018

femmes noires à qui ces comédiennes parlent de quête pour une représentation moins conditionnée par les atteintes du marché.

## 5. L'ENTRE-SOI

Avant de clore ce chapitre, il reste un point important à aborder : à qui parlent-elles ? Le travail de créer une nouvelle narration sur l'existence qu'elles mènent sur YouTube est-il capable de franchir les frontières de la communauté ? Lors des entretiens pour ce mémoire, j'ai pu constater que ces filles ont l'impression claire de parler à leurs homologues pour créer une communauté autour de leurs intérêts, de leurs convictions et de leurs objectifs. Même si leur conception d'un public cible reste assez large, elles considèrent que leurs vidéos finissent par atteindre des femmes, noires, jeunes et francophones. Mais pas que, il faut le dire, et je rentrerai dans le détail dans le chapitre 4 (sur la vie privée et la vie publique). Dans ces conditions j'observe une certaine tendance à l'homophilie - où les personnes qui ont une opinion, un comportement et des caractéristiques semblables finissent pour se retrouver sur Internet pour rester dans des domaines déjà connus. Pourtant, ce n'est pas tout à fait négatif d'attirer l'attention de ses pairs dans ce cas, car ce ne sont pas toutes les femmes noires qui ont conscience de l'existence de l'afro-féminisme, puisque le mouvement afro-féministe est encore perçu comme un « truc blanc » (Wallace, 2008, 53). En revenant sur le texte de bell hooks, je peux comprendre qu'elles ne cherchent pas réunir les femmes noires sur la base d'une victimisation commune, elles cherchent s'unir à d'autres femmes sur la base des forces et de ressources partagées : « Et ce type de lien entre femmes que le mouvement féministe devrait encourager. C'est ce type de lien qui constitue l'essence de la Sororité » (hooks, 2017, 123). En effet, comme l'explique hooks, rester dans la position de victime empêche les femmes de se confronter à leur propre expérience, comme l'ont fait les féministes blanches pendant des années, en choisissant le masculin comme le seul ennemi. « Elles pouvaient déclinier toute responsabilité dans le maintien et la perpétuation du sexisme, du racisme et du classisme (...). Elles n'ont pas reconnu l'ennemie présente à l'intérieur d'elles-mêmes et ont refusé de s'y confronter. Elles n'étaient pas prêtes à renoncer à leurs privilèges » (Ibidem). Pour hooks, la première démarche à accomplir pour atteindre une conscience politique radicale « est d'évaluer et critiquer avec sincérité son propre statut social, ses propres valeurs et convictions

politiques, etc. La Sororité est ainsi devenue un nouveau rempart à la réalité, un nouveau refuge protecteur » (Ibid.). Elle continue son texte, en invitant les femmes à « désapprendre le sexisme », à rompre avec leur attachement au sexisme pour pouvoir combattre la domination masculine et transformer la conscience des femmes : « En travaillant ensemble à mettre en évidence, à analyser et à éliminer la socialisation sexiste que nous avons intégré, nous réussirons en tant que femmes à nous affirmer et à nous renforcer mutuellement, et à construire des bases solides au développement de la solidarité politique » (ibid., p.125). Pour illustrer le questionnement des privilèges au sein du mouvement afro-féministe, j'ai recours aux mots d'Alma sur YouTube :

*On fait partie d'une nouvelle vague qui veut faire les choses ensemble en tant que collectif. (...) les différents afro-féminismes et rappeler que ce n'est pas parce que c'est en non-mixité que c'est du communautarisme méchant, où qu'on est toutes pareils. On est toutes différentes, on a toutes des vécus différents, on a toutes des privilèges différents, moi je me rends compte, moi je parle en tant que métisse, j'ai un privilégié au niveau de ma couleur de peau, de la nature de mes cheveux, ou de mon nom... Il y a plein, plein de choses qui sont très importantes. Parce qu'à moi on m'a souvent dit tu te victimises, tu te victimises... Mais non, je suis la première à reconnaître mes privilèges, c'est juste que comme je parle souvent à des personnes qui sont plus privilégiées que moi, elles ont l'impression que je me victimise, alors qu'on n'est pas de tout dans cette position (...). (Alma, Rendez-Vous Avec Le Collectif Afro-féministe MWASI, Naya Ali, 1 février 2016)*

Cette quête pour légitimer l'expérience personnelle et faire comprendre les privilèges que quelques personnes disposent est aussi une marque du travail d'Amandine Gay, particulièrement lors des tournages de son documentaire. Lors de ses entretiens avec la presse, elle insiste sur l'affirmation que « C'est le film que j'aimerais voir dans l'adolescence<sup>56</sup> », justement parce qu'il entre dans cette démarche de privilégier les expériences des femmes noires francophones et de leur faire briser l'isolement des

---

<sup>56</sup> Amandine Gay, Épisode 6, La Poudre, 9 février 2017

violences ponctuelles envers leurs corps, leurs cheveux, leurs rapports au travail et à l'éducation, dans une perspective qui est similaire à celle de la réalisatrice :

*J'avais vraiment envie de faire un truc qui parle aux miens d'abord. Je pense aussi que c'est important d'avoir une transmission intra-communautaire, l'idée c'est justement pour moi c'est qu'on passe beaucoup plus d'énergie et de temps à vouloir bien aux blancs et à vouloir être accepté par les blancs et en fait pour la rupture c'est que je ne suis pas là pour être acceptée par les blancs, moi ce que je veux c'est respect. C'est deux choses très très différents. Je veux plus qu'on m'aime et tout, ça c'est fini. Il y avait un temps pour ça, maintenant ma question c'est le respect, qu'on parle d'égal à égal. (...) Je n'ai pas besoin que tu me sauves. Pour moi c'est ça la rupture. (Amandine Gay, 05 la pédagogie c'est finit !, Mrs Roots Videos, 20 février 2015)*

Elle complète ses propos dans une autre vidéos sur la chaîne de Mrs Roots :

*Et puis effectivement ça part d'un truc qui est très personnel et tu te rends compte finalement qu'en parlant de toi, tu parles plus facilement à d'autres personnes que si tu avais voulu faire une théorie sur les femmes noires en France. (...) Pour moi il y a un truc magique avec Internet c'est que tu touches des gens. (...) Non seulement l'accès à la parole, mais de toucher les gens. Aujourd'hui avec Internet tu as une fille noire qui est perdue dans son village en Normandie, qu'elle n'est pas toute seule quoi. (...) Aussi ça devient concret, je pense que les limites d'Internet c'est justement le côté virtuel autant aussi par le ton agressif, les gens s'emballent et tout (...) C'est une chose de sentir la connexion intellectuelle. (Amandine Gay, 7 Le OFF, Mrs Roots Videos, 3 février 2016)*

Cependant avoir une cible précise n'est pas une tâche simple pour la totalité des youtubeuses qui font partie de ce corpus. Définir un public semble compliqué car elles sont visibles sur une plateforme qui regroupe des intérêts très variés et qui finit par orienter leur travail sur différents formats, c'est-à-dire, dans leur chaînes nous

trouvons de la pédagogie et du militantisme, des débats scientifiques et des récits privés, sur des thématiques diverses (cinéma, voyages, littérature, santé, etc). Même si les femmes noires restent leur public cible, leur public réel est extrêmement difficile à déterminer, voir impossible, comme l'explique le professeur Jean-Pierre Esquenazi : « la rencontre entre un produit culturel, porteur d'un imaginaire propre et donc d'un public imaginé, et les réalités à la fois matérielles et symboliques de communautés diverses peut donner lieu à des résultats variés, y compris à une transformation de la compréhension de la réalité » (Esquenazi, 2003, 83). Je reviens aux mots d'Alma, cette fois-ci dans l'entretien que nous avons eu, ses conflits ses conflits pour déterminer à qui elle s'adresse au final :

*(...) j'ai compris que je ne pouvais pas m'adresser à tout le monde, parce que je n'arrive pas. À chaque fois je voulais écrire pour tout le monde, j'étais bloqué à l'état de l'écriture parce que je ne finissais pas, je n'arrêtais pas de descendre de niveau de détail, toujours plus profond, pour être sûr que mon propos soit bien compris. Je me suis aussi rendu compte quoi qu'il arrive, quel que soit le temps que je passe pour écrire. (Entretien avec Alma, 12 décembre 2017)*

Du point de vue militante, elles représentent une individualisation des formes de militantisme car d'un côté ces youtubeuses s'expriment en leur propre nom, mais de l'autre elles contribuent à l'édification du mouvement afro-féministe en France. Cette tendance à privilégier les personnes qui partagent les mêmes idées finit par arriver à une nouvelle forme d'organisation de l'action collective : peu coûteuse, innovante et sans un modèle rigide de représentation. Je reviens à l'entretien avec Alma, quand elle explique que sa rencontre avec le travail des autres femmes noires, comme Amandine Gay et Mrs Roots, et avec le collectif Mwasi, a eu pour effet d'un « déclic » qui l'a lancé sur Internet pour composer son propre « cocktail » sur l'afro-féminisme :

*Pour moi c'est important d'avoir un collectif dans la vraie vie, de se confronter, de construire ensemble et au même temps d'avoir ma propre plateforme pour pouvoir garder mon individualité. Parce que c'est aussi mon discours, les gens commencent à comprendre qu'il y a autant de*

*féminisme que de féministes, il y a autant d'afro-féminisme que des afro-féministes au final. Moi mon afro-féminisme, comme je disais, c'est beaucoup de réflexion qui vont toucher la philosophie politique, le bien être, la spiritualité... ça va être mon propre cocktail (...). (Ibidem)*

La capacité de s'identifier à un contenu sert à éclairer ses propres vécus avec le regard d'une autre personne qui a eu les mêmes ressentis. Les internautes laissent des commentaires à ces youtubeuses pour exprimer - entre autres - leur gratitude. Lors de l'entretien, Clem a raconté sur les messages qu'elle reçoit pour traiter des changements de route, ou des femmes noires affirment avoir à identifier des comportements racistes chez leur compagnon ou patron. Ou des femmes noires qui vivent dans des petits villages dans la campagne et qui n'ont pas avec qui partager leurs ressentis sur les questions de race et genre. Elle se soucie également de cette idée de sortir les femmes noires de l'isolement et de renverser la tendance qu'elles ont de penser être les seules à vivre des choses liées à leur condition ou qui sont des cas isolés. Selon elle, ce sont ces messages sous les commentaires ou envoyées sur la messagerie privée qui lui redonnent le courage de continuer sur YouTube :

*J'ai pas mal de retours en ligne, dans les commentaires sur YouTube principalement et aussi dans ma vraie vie, des gens qui me disent que mon contenu les a aidé lors des discussions et des débats avec d'autres personnes (...). Au lieu d'essayer d'expliquer, ils disent « cette personne a fait une vidéo, je te la donne... » et en général c'est ça que les gens me disent, que je sers à alimenter les discussions. C'est plutôt bien, je sais qu'en général les gens pensent que mon contenu est plutôt pertinent. (Entretien avec Clémence, 17 novembre 2017)*

Ce réseau de partage et de solidarité peut être aperçu dans les collaborations faites pour traiter une thématique ensemble, comme c'est le cas de Clem et Elawan qui ont décidé de faire une vidéo commune sur la misogynie. Ou une autre collaboration de Clem avec Leslinha Luberto pour parler des expériences des femmes noires quand elles voyagent seules dans des pays européens ou ailleurs. Les bénéfices de ces collaborations se remarquent sur la visibilité : « Le fait qu'elle est à huit fois plus

d'abonnés que moi, ça a apporté à pas mal de trafic.<sup>57</sup> » Et aussi sur la possibilité des échanges sur des informations qui peuvent aider à améliorer le travail sur YouTube et qui leur permet de former un « petit réseau » entre elles-mêmes :

*Avec Alma on discute du matériel, on discute de comment on pouvait s'organiser par rapport aux vidéos, est-ce qu'elle écrit ? Comment elle écrit, comment moi j'écris... Avec d'autres personnes, c'est plus, on échange dans des conférences, c'est une conférence ou un atelier, on s'échange d'adresse, on s'échange les numéros... un petit réseau. (Entretien avec Elawan, 15 décembre 2017)*

Alma observe aussi la nécessité de tisser cette « toile », de construire ce réseau et de voir quel sont les compétences de chacune. Toutefois, elle reste catégorique sur le besoin d'avoir d'autres femmes racisées sur YouTube en France pour produire du contenu et occuper cet espace sur Internet avec leurs visions des faits. Pourtant, ses contraintes à elle ne sont pas seulement sur la non-validation du discours afro-féministe par la société qui pèse, mais sur les difficultés matérielles de le mettre en place :

*(...) j'ai rencontré plein de femmes et plein de personnes non-binaires hyper compétentes, hyper talentueuse, dans des domaines hyper variés et qu'on de grilles de lectures super pertinent. Quand je vois les choses de la manière dont se fait on n'a pas forcément les outils pour pouvoir les mettre en forme, on a pas de conditions d'existence que nous permette de trouver forcément de l'espace pour pouvoir faire ce travail-là. (Entretien avec Alma, 12 décembre 2017)*

Il me semble important de souligner que les liens établis entre elles sur les réseaux sociaux numériques et aussi entre elles et le public de leur chaîne s'insèrent majoritairement dans la catégorie des « liens faibles. » Puisque la quantité de temps passé ensemble, l'intensité émotionnelle des interactions et le degré de confiance mutuelle restent assez restreints (Mercklé, 2011, 47), à quelques exceptions des

---

<sup>57</sup> Entretien avec Clémence, 17 novembre 2017

rencontres hors ligne. Mesurer ou formaliser ces relations reste complexe car je n'ai pas le détail des relations individuelles. A partir des travaux de Mark Granovetter, je peux affirmer qu'avoir plusieurs liens faibles n'est pas négatif et peut constituer une ressource important, car « *les personnes appartenant à des réseaux importants, mais clos, ont sans doute des informations moins variées que des personnes situées sur des ponts relationnels qui les connectent à des groupes différents, susceptibles d'avoir des sources d'informations plus diversifiées* » (Maillochon, 2017, 195). Pour cela, la diversité imposée par YouTube, qui expose leur contenu à un public à des intérêt variées peut être perçue comme un aspect important pour faire avancer leur lutte. Les commentaires et les interactions sur les réseaux socionumériques à partir de leurs vidéos sert pour les mettre en contact aussi avec plusieurs perceptions et point de vue sur un même sujet. Il est vrai que Granovetter a parlé plutôt du milieu professionnel, mais elles démontrent l'importance de la conceptualisation du réseau individuel comme un capital social. Selon les travaux de Ronald Burt, « plus un individu dispose dans son réseau de « trous structuraux », c'est-à-dire de contacts non directement reliés entre eux, plus il a un capital social important » (Godechot, 2017, 351). Comme Olivier Godechot, j'emploie le terme capital social pour parler de « *l'ensemble des ressources disponibles par les relations sociales* » (Ibidem). Ce sujet nous amène au troisième chapitre de ce mémoire sur l'interaction avec le public et la relation entre la sphère publique et la sphère privée.

## IV. Fenêtre ouverte sur le Web

---

Ainsi comme les autres mouvements militants, les afro-féministes sont aussi sur YouTube pour donner de la visibilité à leur condition des femmes-noires et faire exister leurs actions et leur lutte politique sur la scène publique. Le mot visibilité a été employé à plusieurs reprises dans ce mémoire, toujours dans le sens commun de « être perceptible facilement.<sup>58</sup> » Cependant, la quête pour la visibilité de ces femmes est plutôt pour une « visibilité médiatique », comme l'explique Olivier Voirol : « Une visibilité médiatisée est une relation entre une portion du monde perçue par un médiateur, objectivée dans des supports (textes, sons, images fixes ou mouvantes), et expérimentée par un sujet à partir de son regard propre, inscrit dans son univers moral-pratique » (Voirol, 2005, 98). En effet, sur YouTube elles s'adressent à un public imaginé pour rendre possible l'émergence d'un discours nouveau sur leurs vécus et le rendre accessible à des individus isolés qui ne sont pas forcément d'accord avec elles : « C'est donc aussi qu'il faut concevoir la scène médiatique comme un espace où les acteurs peuvent sortir de l'invisibilité et exister aux yeux des autres sans entrer concrètement en contact avec eux » (Ibidem, 99). Cet acte de se rendre visible sur YouTube fait partie d'une stratégie globale du mouvement pour surmonter le monopole que les médias standards ont de la représentation des minorités sur l'espace public et constitue un moyen pour éviter la sélection faite par les journalistes/producteurs de ce qui est digne de médiatisation et ce qui n'est pas. Or, comme l'explique Voirol, « la lutte pour se faire entendre ou se faire voir n'est pas à considérer un aspect périphérique mais au contraire central des soulèvements politiques et sociaux contemporains » (Ibid., 108), car ce n'est pas simplement une question d'être à marge des discours publics dominants ou pas, mais c'est « la question de la représentation politique et juridique dans les sphères institutionnelles du pouvoir » (Ibid., 110) qui est au cœur du débat. Dans ces conditions, « la visibilité renvoie aux modes d'apparition mutuels par lesquels les acteurs sociaux viennent à

---

<sup>58</sup> <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/visibilit%C3%A9/82191>

exister les uns pour les autres » (Ibid., 112), de même que de manière superficielle et sans profondeur. En dernier lieu, pour ces youtubeuses, je considère qu'« exister pour un autrui signifie aussi conquérir un espace et faire exister un discours, car la visibilité « c'est aussi une lutte pour faire voir et faire entendre selon des jeux de langage en rupture avec les modalités dominantes de la mise en récit. La lutte pour la visibilité vise à faire voir et faire valoir ce qui, en quelque sorte, est déjà sous nos yeux mais ne peut être thématiqué selon les thèmes d'intelligibilité disponibles » (Ibid., 115). Le documentaire réalisé par Amandine Gay est un exemple de cette de visibilité par une représentation jugée adéquat :

*C'est quand même un danger de s'exposer dans un film comme ça, qui aborde toutes ces thématiques, mais qu'un jour on y va parce qu'on a marre qu'on nous représente mal. S'il fallait prendre un risque c'était effectivement prendre la parole là dedans... Et puis pouvoir dire « on est bien plus que ce qu'on représente de nous. (Amandine Gay, Interview d'Amandine GAY sur TéléSud, Amandine Gay, 20 février 2015)*

Au fond, être visible implique aussi la question de la séparation de l'espace privé et de l'espace public, car la séparation entre ces deux domaines a été bouleversée par l'arrivée des réseaux socionumériques, à tel point qu'il est désormais difficile de préciser une frontière. Dominique Cardon parle d'une « fractalisation du privé et du public », car selon lui, « la position binaire privé/public cache en fait des dimensions beaucoup plus subtiles et de nombreuses positions intermédiaires. (...) Il y a toujours du privé dans le public et inversement » (Cardon, 2015, 103). Cardon a formalisé le concept de *Privacy* et fait référence à « la capacité d'un individu ou d'un groupe à s'isoler et à s'exprimer de manière autonome, en délimitant ainsi une sphère du propre. Ce terme recouvre plus largement la protection des données personnelles et renvoie à un droit de ne pas subir l'intrusion d'autrui » (ibidem, 214). Revenant sur notre sujet, arriver à militer ouvertement est possible, mais toujours avec des risques. Selon Amandine Gay, qui utilise son vrai nom sur YouTube et sur les autres plateformes, il faut arriver à un moment où la personne a atteint un niveau ou son « confort de vie » permet la prise de parole publique sans mettre en danger les finances et les relations de famille. Au contraire des autres youtubeuses, Amandine Gay a déjà terminé ses études et à déjà débuté dans la vie professionnelle, elle

reconnaît qu'elle est dans une situation plus confortable pour pouvoir parler ouvertement de l'agenda militant :

*Souvent les gens qui parlent ne veulent pas admettre qu'ils ont un confort. Il est évident que toutes les femmes qui sont autour de cette table ce soir son derrière au micro parce qu'elles ont un confort. On a un confort de vie. On est à un moment de notre vie qu'on peut prendre une parole publique, déjà ça ni tout le monde peut le faire. Militer c'est un acte public, tout le monde ne peut pas être public. Est-ce que la personne est out ? Sa famille sait qu'elle est queer ou pas ? Il y a plein de choses. Quel type de travail on a ? Est-ce qu'on est fonctionnaire ? Est-ce qu'on peut s'exposer ? Est-ce qu'on ne peut pas s'exposer ? Et du coup jugé qui est politique et qui n'est pas c'est un vrai problème. (Amandine Gay, Conférence-Débat "Ouvrir La Voix », Amandine Gay, 28 février 2015)*

Partant de ce fait, je prends aussi un extrait de l'entretien de Clem sur la nécessité de préserver son intimité et son identité sur Internet ou dans des collectifs afro-féministes :

*Pour l'instant pour moi ça me pose un problème parce qu'il y a un risque en fait quand nos identités officielles sont mises dans des papiers administratifs, où on est plus facilement trouvable sur Internet ou dans la vraie vie. C'est un des dangers auquel s'expose les militantes aujourd'hui en fait c'est d'être trouvable et d'être susceptible d'être harcelée et menacée. Et pour l'instant ça m'est arrivé à de très petites échelles, je n'ai jamais eu un incident notable ou grave, mais pour l'instant je suis à un stade où je préfère attendre de voir quels sont mes positions pour me préserver et attendre de voir si j'ai les épaules et les moyens de me prémunir pour avoir ma vraie identité sur des papiers administratifs. Aujourd'hui je suis dans une situation où je ne peux pas me permettre de postuler à un emploi et qu'un employeur potentiel recherche mon nom sur Google et tombe sur un collectif afro-féministe. (Entretien avec Clémence, 17 novembre 2017)*

Quand elles questionnent la possibilité de devenir une militante publique (ou pas), ces youtubeuses me font penser aussi aux stratégies mises en oeuvre par les personnes, qui ne se considèrent pas prêtes à mettre leur « vrai identité » sur YouTube pour pouvoir collaborer au débat. La construction d'un pseudonyme est le plus commun entre ces youtubeuses, qui, sans assumer la posture d'un personnage, ont décidé de conserver quelques données personnelles pour se protéger :

*Après j'essaie de me garder un minimum de vie privé, parce après il y a aussi cette tension-là qui est « bon d'accord le privé x publique », mais moi à la force de raconter plein de choses pour ne pas créer de nouvelles normes, je me retrouve à beaucoup étalée ma vie privée dans l'espace public et ça c'est aussi un autre enjeu (...). (Amandine Gay, La Poudre, 9 février 2017)*

## **1. L'IDENTITE NUMERIQUE MILITANTE ET SES ENJEUX**

Les relations ambiguës entre le réel et le virtuel ont des répercussions sur la composition de l'identité numérique (Georges, 2009, 167). Du point de vue socio-sémiologique, en incitant les personnes à donner une forme matérielle à ce qui n'a pas de forme dans le réel, les logiciels informatiques et plateformes en ligne induisent le sujet à faire une abstraction d'un certain nombre de caractéristiques jugées non pertinentes pour sélectionner d'autres qui semblent plus adéquats, dans une logique de se différencier des autres profils : « La communication médiée par ordinateur (CMO), inventant l'utilisateur à créer un profil qui le représente, participe de ce processus de façonnage en introduisant dans la boucle réflexive d'autoreprésentation un support visuel, sonore et textuel de Soi » (Ibidem, p.170). Dans notre cas spécifique, ces youtubeuses ont construit une identité sur plusieurs supports de manière anonyme, c'est-à-dire, entre les éléments qu'elles ont décidé de cacher, les informations à caractère personnel, tel que le nom et prénom, sont cachées. Cependant, en contradiction elles montrent sur r YouTube leur visage et elles laissent passer quelques informations sur leurs préférences, leurs études ou activité professionnelle et leur activité militante hors ligne. Dominique Cardon parle des espaces « publiquement privées » que les avatars peuvent représenter sur YouTube dans une logique qui sert « à la fois à afficher sa différence et son originalité et à

accroître les chances d'être identifié par d'autres » (Cardon, 2015, p. 99). Selon lui, la décision de rester anonyme sur le Web 2.0 a une motivation très claire : « les utilisateurs multiplient par ailleurs les stratégies d'anonymisation pour créer de la distance entre leur personne réelle et leur identité numérique, et ce jusqu'à défaire toute référence à ce qu'ils sont et font dans la « vraie vie. » L'identité numérique produit donc moins des informations que des signaux » (Ibidem, p. 101). Entre autres, en cachant leurs informations personnelles, ces youtubeuses cherchent à prendre moins de risque :

*Je ne rentre dans la peau d'aucun personnage, je reste moi et je n'ai jamais vraiment pensé à adopter une personnalité différente de la mienne. (...) Je tiens quand même à protéger mon identité du point de vu des employeurs et du point de vu des potentiels harceleurs en ligne, parce que les militants sont toujours la cible de pas mal de cyber attaques et des attaques dans la vraie vie. (...) C'est surtout pour cela que je veux me protéger, que je n'ai pas forcément envie que n'importe qui tombe sur mon vrai nom, par exemple, et va sur mon profil LinkedIn pour savoir dans quelle école j'étudie, dans quelle entreprise je travaille, etc. Je sais qu'il a eu beaucoup de cas comme ça, des militantes qui ont eu des soucis avec leur travail parce qu'on l'a trouvé, et les employeurs ont été prévenus par des anonymes en disant « votre employée tient tel discours sur Twitter. » C'est en partie pour ça que je veux me protéger. Cela me permet aussi de faire une coupure quand je le souhaite entre ma vie privée et ma vie militante. (Entretien avec Clémence, 17 novembre 2017)*

Cette préoccupation que ces afro-féministes ont exprimé vis à vis de leur travail révèle un enjeu important. Pendant les trois entretiens, la crainte de perdre leur travail ou d'avoir de difficulté pour trouver un emploi est unanime. Elle est révélatrice aussi d'une question plus profonde de restrictions des possibilités :

*Du fait d'être une femme afro-descendante, je suis déjà dans un recoin du monde du travail, doublement pénalisée, mais en plus si je m'exprime sur ma condition de femme afro-descendante, à quel point je m'auto-pénalise encore plus en tant qu'une personne qu'il n'y a pas les comforts*

*professionnels. Oui, l'anonymat, je ne pense pas avoir eu tort par rapport. (...) Je l'ai vu avec ma camarade Fania Noël qui a milité sur son vrai nom depuis le début et je vois où elle en est aujourd'hui. Je pense qu'elle ne pourrait pas trouver de job en France, c'est fini. Elle est derrière des plus grosses, on va dire, des évènements qui ont fait le plus scandale ces derniers temps : le Camps d'été décolonial et le festival Nyansapo. Elle a fait tout cela avec son vrai nom et voilà où elle en est aujourd'hui, c'est un peu compliqué. (Entretien avec Alma, 12 décembre 2017)*

Du point de vue de l'employeur ou du recruteur, en quoi une personne militante afro-féministe peut déranger au travail ? Clem estime que dévoiler son identité militante au travail ou pendant un entretien d'embauche impliquerait de faire croire qu'il sera nécessaire « marcher sur des œufs », c'est-à-dire, les employeurs et les autres employés doivent éviter les blagues et remarques sexistes et/ou racistes dans l'entreprise sous la menace d'être cataloguer :

*Aujourd'hui être féministe c'est quand même compliqué sur le travail, mais ça peut être plus facilement accepté que féministe et anti-raciste, puisque vu qu'on s'attaque à un groupe dominant, qui sont donc les personnes blanches, la plupart du temps, les remarques c'est qu'au lieu de lutter pour la libération des noirs, on est anti-blanc. Surtout dans le milieu du travail où ils sont principalement blancs (...). C'est des choses qu'en essayant de mettre à la place des employeurs, je pense que c'est comme ça qu'il réfléchit en fait, qu'ils ne veulent pas vivre, qu'ils ne veulent pas s'embêter... Avoir quelqu'un de trop éthique dans ses rangs c'est toujours un peu embêtant, du point de vu de l'entreprise, parce que si un jour on a besoin de faire quelque chose qui n'est pas forcément bien répréhensible, on sait qu'on n'aura pas forcément l'accord de tout le monde. (...) La France n'est pas prête à engager des gens ouvertement militantes. (Entretien avec Clémence, 17 novembre 2017)*

En continuant sur la question du travail, ce n'est pas seulement l'avis négatif des patrons qui fait peur, mais aussi le regard des collègues et même les commentaires de la famille. Sur la chaîne Youtube Elawam parle d'afro-féminisme, mais aussi de

racisme ordinaire, de grossophobie et de sa condition en tant que femme-noire de confession musulmane :

*Je ne sais pas ce que mes collègues pourraient penser de ce que je dis, parce que c'est un peu militant et je sais pas de tout ce qu'ils pensent du militantisme. Est-ce qu'ils voient d'un bon œil ou d'un mauvais œil ? Donc, ce n'est pas de choses que j'aborde au travail. Après pour ma mère ou pour mon père, pour la famille, c'est plus les blablas que j'aimerais bien éviter... Parce que ma mère elle sait très bien que je suis un peu militante, ça elle a compris, elle sait que je manifeste, elle sait qu'il y a de choses que je trouve injuste dans ce monde, mais après elle ne sait pas que j'ai un blog, elle ne sait pas que j'écris des articles pour quelques sites, elle ne sait pas que j'ai une chaîne YouTube et je préfère que ça reste comme ça. (Entretien avec Elawan, 15 décembre 2017)*

Elawan n'a jamais été reconnue par un Internaute au travail ou dans des moments intimes avec les membres de sa famille, mais elle est consciente que cela peut arriver un jour, car il existe plusieurs moyens de se faire repérer sur Internet. Déjà les *trolls*<sup>59</sup> ne laissent pas passer les publications sans s'en servir de la section commentaires pour poser de questions qui en réalité n'ont que pour vocation de les importuner :

*Au début je faisais la chasse au troll, je parlais avec eux. Mais en fait, les vrais trolls on perd son temps avec eux. Enfin, ils vont faire "ah je n'ai pas compris quelque chose et tout" mais en fait ils vont juste nous faire perdre du temps. (Ibidem)*

Pour combattre ce genre de commentaires et la perte du temps, Elawan a décidé de laisser ces personnes parler toutes seules ou de sortir les réponses prêtes du type « pour en savoir plus, je vous laisse un article/une vidéo, bonne lecture. » Elle a déjà eu des attaques en lien avec son poids, comme la fois où elle a posté une photo sur Twitter où elle se trouvait belle et quelqu'un lui a écrit « elle fait pas le Ramadan », comme si le jeûne prévu par les musulmans devrait l'aider à maigrir, à perdre du

---

<sup>59</sup> Un utilisateur qui a pour but de perturber le fonctionnement des forums de discussion

poids. Elawan parle très peu de son rapport à la religion, car être de confession musulmane reste moins visible dans la société, donc elle a moins de soucis :

*C'est vrai qui m'ont déjà posé la question : tu préfères militer dans l'afro-féminisme ou avec des femmes musulmanes ? Mais en fait, je suis une femme noire musulmane donc je ne peux pas dissocier... quand je vais militer ou je vais dans des festivals, je vais rencontrer d'autres femmes noires qui vont vivre la même chose que moi, mais je vais aussi voir des femmes noires musulmanes. Et à Nyansapo j'en ai vu pas mal, il en avait pas mal. Après, pour tout ce qui est d'être femme et musulmane, je pense que le problème n'est pas tant le fait d'être musulmane, c'est le fait d'être musulmane visible, donc de porter le voile. (...) Je ne suis pas une musulmane visible. J'ai relativement très peu de chance, même quand j'attache un foulard sur la tête, on ne m'identifie pas comme musulmane. (...) Si je portais le voile, je pense que ça sera vraiment, vraiment différent. (Ibid.)*

La première vidéo qu'elle a sorti sur sa chaîne est une analyse de l'affirmation de Laurence Rossignol sur le port du foulard et l'esclavage. À l'époque l'ancienne ministre a fait comprendre que les femmes qui choisissent de porter le foulard sont comme les esclaves américaines qui étaient pour la continuité de l'esclavage. Pour concevoir cette vidéo, Elawan a demandé l'avis de femmes musulmanes qui portent le voile, dans une logique de respecter la parole des personnes concernées par la question. La façon dont ces youtubeuses gèrent les commentaires mérite un point à part.

## **2. LES COMMENTAIRES SUR YOUTUBE**

Pour établir une comparaison des commentaires laissés par les internautes sur les chaînes des afro-féministes, je vais m'appuyer sur le travail de Coralie Le Carrof. Cette fait une distinction entre quatre modalités d'expression d'opinion sur le numérique : « l'élargissement de l'espace public en ligne à des régimes de prise de parole fondés sur le modèle de la conversation ordinaire et du bavardage » (Le Carrof, 2015,114-115). Même si son objet d'étude était la prise de parole des femmes

sur Facebook, ces concepts sont utiles pour le type d'analyse des commentaires que je vais faire, car ces modalités sont aussi facilement identifiables sur YouTube et elles encadrent de façon plus globale la totalité des commentaires analysés. Pourtant, il est important de préciser qu'une analyse détaillée des commentaires ne rentre pas dans la problématique posée au début. Même si une analyse plus complète peut faire objet d'une nouvelle phase de la recherche, je parle ici de la participation du public pour démontrer les enjeux liés au manque de délimitation claire entre la vie publique et la vie privée de ces youtubeuses.

Tout d'abord, j'ai trouvé sur ces chaînes des commentaires du type « argumentation distanciée », ce sont des personnes qui portent une argumentation plus objective, qui cherchent à rétablir une vérité. En général, ils font référence à un point abordé dans la vidéo et cherchent à éclairer des informations pas ou peu expliquées. Ensuite, j'ai trouvé des commentaires du type « empathie », c'est-à-dire, des personnes qui ont une identification sentimentale avec le discours porté dans une vidéo. J'ai observé que cette modalité est fortement liée au sentiment d'auto-identification dans le sens où les femmes noires sont plus nombreuses à reconnaître leurs points communs avec ces youtubeuses. En troisième, il y a les personnes qui manifestent leur « indignation », c'est-à-dire, qu'elles ont discours peu argumenté qui cherche à diriger la discussion vers un conflit. Enfin, il existe aussi les commentaires « spontanés » qui sont brefs et non argumentés, ils n'engagent pas de conversation car ils ne s'engagent pas personnellement dans la discussion. Ces quatre modalités d'expression sont facilement identifiables sur les six chaînes analysées. Cette classification sert à démontrer que le public sur YouTube a des intérêts très variés, à la fois liés à la réprobation et à la critique, à la fois liés à l'approbation et au compliment. Il n'existe pas un seul type de commentaire qui caractérise une chaîne, même s'ils restent majoritairement très extrêmes, car les commentaires sont souvent très positifs ou des insultes directes :

*Je ne sais pas ce qui se passe sur YouTube, ça vaudrait la peine d'étudier cela, mais vraiment plus de commentaires de retour positif. Les retours négatifs sur toute ma plateforme c'est pas des personnes qui engage la conversation, c'est direct des insultes, des insultes racistes, "sale pute de*

*négresse », enfin des trucs comme ça. (Entretien avec Alma, 12 décembre 2017)*

Alma manifeste un sentiment de « frustration » vis à vis des retours qu'elle a des internautes dans les commentaires et du niveau qu'ils imposent au débat :

*J'ai la passion du débat depuis que je suis un enfant, depuis que je suis ados. J'ai commencé très tôt et je pense que mes meilleurs amis, même aujourd'hui, ce sont des personnes avec qui j'ai débattu. Je suis prêt à avoir des débats et des conversations, mais je ne trouve pas les personnes. Il n'y a pas de personnes, je n'ai pas envie de dire à la hauteur, parce que ce n'est pas cela que je veux dire, mais c'est vraiment... Moi je me retrouve dans un cadre de figure où c'est vraiment ça. Ces personnes avec qui je me retrouve à débattre c'est des fachos, je parle de fascistes, pas de fachos au sens large, des personnes fascistes en fait, de convictions profondément fascistes. (Ibidem)*

Or, cette fatigue qu'elle ressent en parlant des conversations qu'elle a sur YouTube est lié au fait qu'elle met un temps considérable pour écrire, pour réviser ses sources, pour justifier ses propos et pour publier la vidéo. Elle reste avec la sensation de ne pas avoir son objectif :

*Les vidéos c'est aussi le moyen de trouver des personnes qui seraient prêtes à débattre avec moi, vraiment un vrai débat de bonne foi, débattre de bonne volonté, sans mauvaise foi (...). La frustration de pas avoir la conversation avancée, parce qu'en fait la manière dont tout est mis en scène c'est vraiment très frustrant. (...) Je ne peux plus continuer à voir des femmes afros hyper compétentes, hyper articulées, hyper polis en plus, qui prennent sur elle pour être polis et qui sont en face de personnes qui n'ont rien à faire dans la conversation, je ne vois pas. Cela arrive très souvent et la France en tout cas me donne beaucoup ça à voir. (Ibid.)*

Sur ce point, toutes ces youtubeuses sont confrontés à des personnes qui ont des propos incorrects et vont sur les commentaires pour insulter, créer du conflit et inciter l'indignation, sans avoir de réelle question à poser :

*Après avoir autant fait de travail de recherche d'information, de théorisation, la plus didactique, la plus rigoureuse, la plus académique possible (...), si en plus j'ai doit te convaincre de ce phénomène existe, qu'il faut lutter contre et que c'est dangereux, malgré tout ce que je t'ai dit, c'est quand tu seras convaincu et mon travail s'arrête là. Pour moi le temps et l'énergie que j'ai mis c'était déjà pour convaincre la personne, donc si malgré cela elle s'entête, c'est soit qu'elle doit regarder à nouveau ou regarder plus tard quand elle a eu des discussions en avant avec d'autres personnes. Pour moi mon travail s'arrête là parce que la pédagogie c'est un travail qui est épuisant et on ne peut pas faire tout, c'est que je fais dans mes vidéos, mais une fois que la vidéo est sortie, ça s'arrête là, je ne suis pas une boîte à question disponible 24 heures sur 24. (Entretien avec Clémence, 17 novembre 2017)*

Cependant, cela ne veut pas dire qu'elles n'essayent pas de débattre et de répondre aux questions posées. Pour donner une réponse à quelques internautes, Clem a créé le format « question d'abos » et Naya Ali a créé le format « débrief », où les personnes peuvent avoir un retour en format vidéo aux questions publiées sur la section commentaires ou envoyées par mail :

*J'essaye de répondre le plus possible, j'ai aussi inventé un format de vidéo qui s'appelle "questions d'abos" où les abonnés peuvent m'envoyer des questions par mail avec des contextes bien particuliers et je réponds en vidéo, j'ai lu leurs questions et j'essaye d'apporter des éléments de réponse. Et c'est ce que j'essaye de faire pour rapprocher des gens qui regardent mes vidéos. Je suis très active sur Twitter, où il y a quand même pas mal de militantes afro-féministes, antiracistes et c'est vraiment comme ça que je me rapproche des gens qui sont susceptibles de regarder mon contenu et les gens surtout qui vivent la même chose que moi parce que ça*

*dépasse la visée de YouTube en fait, c'est vraiment des vécus, des sentiments communs. (Ibidem)*

Pour surmonter ces commentaires indésirables et offensants, Clem a décidé de les modérer. Elle est la seule à déclarer ouvertement le besoin de faire « le ménage » pour éviter de « blesser » les autres personnes qui lisent les commentaires sur sa chaîne, même si j'ai observé que sur la chaîne d'Amandine Gay et Mrs Roots il y a des vidéos où l'option "faire des commentaires" n'est pas disponible. Clem a choisi de bloquer automatiquement les insultes racistes et les insultes sexistes :

*J'ai souvent des gens qui tiennent des propos vraiment incorrects, après je n'ai pas vraiment d'insultes parce je filtre tous mes commentaires. De fois il y en a beaucoup qui tiennent des discours, ce n'est pas forcément méchant, c'est plus de la stupidité, mais je me dis que ça risque de blesser d'autres gens qui vont aller voir les commentaires, donc je fais le ménage. (...) Il y a des mots clés qui sont bloqués automatiquement qu'après j'essaye de lire le commentaire. (...) Je n'ai pas forcément intérêt à garder ce genre de commentaire sur ma chaîne. (...) Les gens qui ont commenté pensent que leur commentaire est toujours là, mais c'est invisible. (Ibid)*

Toutefois, laisser des commentaires négatifs visibles peut être aussi une stratégie. Dans cette logique de ménage, Clem a choisi aussi de laisser sur sa chaîne quelques commentaires du type « indignation » pour renforcer ses propos et montrer à ses abonnés qu'elle avait raison d'aborder le sujet, car la question n'est pas encore réglée et mérite d'être discutée :

*Il y a des fois ça m'agace un petit peu, mais ça ne m'a jamais attristé. Parce que je m'y attendais en fait, parce que je sais que je vais avoir des commentaires qui sortent de l'ordinaire, mais ça ne m'a jamais vraiment touché. C'est juste que des fois ça me désespère de me dire que malgré tout le travail que je fais, il y a des gens qui ne comprennent toujours pas, qui se voilent la face, mais en général ces personnes-là prouvent le point que j'ai fait dans la vidéo. Du coup, même s'ils ne sont pas pertinents, des fois vraiment bêtes, c'est pas grave... Du coup ça*

*prouve le point que j'aborde dans ma vidéo. Si les gens qui regardent mes vidéos veulent une preuve de ce que je parle, ils ont qu'à regarder sur les commentaires. (ibid)*

Pourtant, elles sont unanimes aussi sur les bénéfices qu'une chaîne YouTube peut apporter à leur lutte, à leur pédagogie, à leur quête de visibilité. La plateforme aide à exprimer une représentation de soi qui selon Alma, ne se retrouve nulle part. En analysant son entretien, je comprends qu'elle utilise consciemment YouTube pour occuper un espace et avoir la possibilité de voir un discours « complet » sur les femmes noires en format vidéo. Dans ce sens, YouTube sert à leur lutte comme une possibilité d'une représentation idéologiquement plus fidèle de l'afro-féminisme, loins des portraits médiatiques stéréotypés et des productions culturelles qui relègues à la femme noire un rôle secondaire :

*Il manque souvent quelque chose et c'est aussi ce désir-là de voir cette analyse-là complète qui m'a poussé à faire des choses, du coup à proposer mes propres contenus en sachant très bien que de toute manière ça n'allait pas avoir le même entre guillemets succès ou le même public, que j'ai pas du tout les possibilités de financements, même en termes de plateforme de financement participative, on est pas de tout sur le même niveau, on parle pas de la même chose. Tout le processus qui est un peu, c'est un peu bizarre quoi, c'est un peu bizarre. (Entretien avec Alma, 12 décembre 2017)*

En effet, Clem est sur YouTube pour occuper de l'espace et faire exister un contenu qui porte son regard personnel sur la condition des femmes noires en France :

*(...) à partir du moment où on voit des actions et on met des visages sur les luttes, qu'on commence à voir qu'une majorité nous prend au sérieux, fait bouger les choses. Pour moi c'est vraiment important. (...) Il y a quelque chose dans le fait de voir la personne raconter des vécus et en tout cas ça a l'air d'être intéressant et important pour les gens qui me regardent, c'est-à-dire, ça les intéresse de me voir et de mettre un visage sur les noms. (Entretien avec Clémence, 17 novembre 2017)*

Faire exister un nouveau contenu sur YouTube fait partie de l'appel d'autres youtubeuses, comme Naya Ali, par exemple, qui invite les femmes racisées à vaincre leur peur pour « coloniser » YouTube avec leurs expériences de vie :

*Moi je suis plein de comptes Twitter de nanas géniales, je ne vais pas citer les noms, par forcément noires, plein des filles racisées qui s'expriment super bien qui ont un tas de choses à dire, qui font des tweets géniaux, qui ont un blog super intéressant et je me demande pourquoi elles ne sont pas plus visibles en faisant des choses sur YouTube, sauf si elles n'ont pas envie, c'est pas grave. Mais je suis sûre qu'il y en a plein qui ont peur, qui n'osent pas ou qui ont pas de courage, et du coup je trouve ça super dommage. J'aimerais bien qu'on soit un peu plus à parler de ça et qu'on soit solidaire entre nous-mêmes sur YouTube. En fait, qu'on colonise YouTube. (Naya Ali, Rendez-Vous Avec Le Collectif Afro-féministe MWASI, 1 février 2016)*

Ces six youtubeuses s'adressent aux femmes racisées, ainsi qu'aux asiatiques et aux arabes, pour inciter un positionnement individuel sur le réseaux sociaux numériques. Pas seulement au travers des vidéos sur YouTube, mais aussi sur d'autres plateformes numériques comme Facebook et Twitter, surtout pour débiter dans le milieu militant. En respectant les limites et les critères de chaque outil numérique, elles cherchent de l'inspiration pour leurs vidéos, de la visibilité pour leur contenu ou élargir leur communauté d'abonnés. La moitié d'entre elles est issue de la blogosphère (Alma, Elawan et Mrs Roots) et elles continuent à actualiser leurs blogs avec le contenu de leur chaîne, et vice-versa.

### **3. LES AUTRES RESEAUX SOCIONUMERIQUES**

Les afro-féministes font un usage différent de chaque réseau social numérique, en respectant les caractéristiques et les contraintes techniques de chaque plateforme. Cette présence sur plusieurs plateformes d'interaction en ligne fait partie d'une double stratégie de divulgation du contenu qu'elles produisent sur YouTube (ou sur

leur blog) ou tout simplement pour occuper un espace de façon militante, ainsi comme elles font sur leur chaîne des vidéos :

*Moi par rapport à la question de mon public, au final les personnes qui me laissent des commentaires, les gens qui sont abonnés à ma page Facebook, les gens qui sont abonnés à mon compte Instagram, les gens qui sont abonnés à ma chaîne YouTube ne sont pas les mêmes personnes et ça se voit. Les gens qui sont abonnés à mon blog ne sont pas les mêmes personnes et ça se voit. (Entretien avec Alma, 12 décembre 2017)*

Parmi les dispositifs en ligne les plus cités par ces youtubeuses, Twitter est toujours en tête de liste, soit par sa capacité de réaction à l'actualité, de mobilisation autour d'un événement ou d'action militante au travers de hashtags :

*Twitter c'est vraiment un outil militant extrêmement fort. Il déplaisait à tout le monde qui dit que le vrai militantisme ne se fait pas sur Twitter mais dans la rue. Pour moi, ils se complètent, et même Twitter permet plus de choses que le militantisme dans la vraie vie tout seule, c'est-à-dire qu'une année j'ai eu plus d'actions menées sur Twitter que dans la vraie vie et j'ai eu beaucoup d'actions dans la vraie vie qui avaient commencées sur Twitter. Tous les aspects logistiques et communicationnels qui avait du mal à passer et qui rendaient les messages difficiles à passer, on n'a plus ce problème avec Twitter. (Entretien avec Clémence, 17 novembre 2017)*

Pour ne citer qu'un exemple, Clem se rappelle du moment où les reportages sur le trafic d'esclave en Libye est sorti et en quelques heures une manifestation s'est organisée sur Twitter devant l'ambassade de Libye à Paris. Selon elle, en deux heures il y a eu un visuel publié sur les réseaux sociaux, qui a été retweeté par une centaine de personnes. Elle observe une émergence de personnes qui ne souhaitent pas prendre la parole à visage découvert ou qui ne veulent pas être reconnues, mais qui veulent s'exprimer et qui ont plus de voix sur les réseaux sociaux. Pourtant, d'un point de vue technique, Clem fait une remarque sur l'éphémérité des tweets et le

manque d'une organisation pérenne du contenu par rapport au YouTube, mais elle parle plutôt de complémentarité :

*Un tweet peut disparaître assez rapidement, une vidéo est plus pérenne. Donc, je tweet plus facilement que je fais des vidéos, évidemment. Après, on a moins cet aspect viral, le tweet ça peut vraiment partir vite et partir loin, après une vidéo doit faire son chemin. Le tweet c'est vraiment quelque chose de plus spontané, de plus sincère qui touche le plus des gens. Alors que YouTube, surtout avec l'algorithme de Google, rendent des vidéos, surtout sur ces sujets-là, plus difficiles à trouver et donc il y a plus un aspect marketing à prendre en compte, aspect que certains militants n'ont pas forcément en connaissance, qu'ils auraient du mal à maîtriser. C'est pour ça que pour moi il y a une notion de complémentarité. J'ai fait toute ma vulgarisation sur YouTube parce que c'est plus facile pour moi que de faire grands trends sur Twitter qui seraient perdu au bout d'une semaine. (Ibidem).*

Ce point sur la temporalité des publications sur Twitter m'amène aussi à penser sur la production d'une recherche sur les afro-féministes sur le Web. Ainsi que sur le blog ou sur les articles de journaux, du point de vue historique. Elles manifestent la nécessité de laisser une trace pour les nouvelles générations de militantes, pour que d'autres puissent trouver des informations sur les activités qu'elles mènent, sur leurs vécus et leurs expériences :

*Après sur Twitter quand je milite vraiment je fais de thread, mais c'est vraiment sur le coup, je pense à ça, je le fais, je l'écris, et fin voilà, le truc avec Twitter c'est qu'on dit quelque chose, ça part sur le coup, on voit ça fait une espèce de petit buzz, mais après ça disparaît. Après YouTube, là où c'est différent c'est que je fais quelque chose et je sais qui ça va rester, je sais que je pourrai les retrouver, je sais que je vais pouvoir le reposer, et c'est pour ça que je travaille beaucoup plus sur mes sujets sur YouTube. (Entretien avec Elawan, 15 décembre 2017)*

En effet il existe une façon d'organiser les tweets en groupe (moments ou *stories*) pour les rendre plus organisés par sujet, mais ce n'est pas de tout une pratique courante chez ces youtubeuses qui sont sur Twitter. Puis, il y a aussi les hashtags mais qui prennent en compte les tweets de tous les utilisateurs qui emploient le même hashtag, sans faire aucune distinction entre les tweets qui sont publiés - trolls et militants sont tous confondus - disposés par ordre chronologique. Enfin, Twitter peut être aperçu comme « toxique » par ces youtubeuses, qui sont confrontées à des types d'interaction et de stratégies mises en place pour disqualifier le discours qu'elles défendent :

*J'évite, je me laisse vite empoisonner... c'est très toxique. (...) Aussi aux stratégies de l'extrême droite qui vont nous troller pour qu'on puisse les retweeter, pour avoir accès à notre public. Toute une stratégie aussi je pense qui est propre par pareil à chaque plateforme. (...) je l'utilise plutôt pour dire "voilà, j'ai posté quelque chose sur mon blog", mais je n'utilise pas autant pour interagir. Je n'interagis pas autant que ça avec d'autre personnes hormis des afro-féministes ou des personnes qui sont penchés sur les luttes intersectionnelle, contre leur handicap, LGBTphobie, ces genres de questions-là, mais sinon j'essaye d'éviter. (Entretien avec Alma, 12 décembre 2017)*

De même, Facebook a aussi sa place dans le travail développé par les afro-féministes sur les réseaux socionumériques. Pour ces youtubeuses, la plateforme a gagné un usage plus intime, c'est-à-dire, plus restreint aux amis proches et à la famille. Moins grand public en tout cas. Néanmoins, Clem explique la logique développée par le mouvement en relation à l'utilisation de Facebook pour officialiser les activités militantes :

*J'ai l'impression que tout ce qui se passe, toute l'organisation d'un événement militant peut se faire sur Twitter et ensuite, une fois que l'organisation est faite en fait, Facebook sert juste à officialiser les choses et à repartir dans les cercles personnels des militants et vraiment à diffuser encore plus les messages. En général, la plupart du temps quand j'ai vu des manifestations, des événements se créer en temps réel sur les*

*réseaux sociaux. En général ça s'est passé comme ça : quelque chose se passe dans la vie réelle sur Twitter, qui a toujours une réaction en chaîne, des militants, des protestants. Quelqu'un lance l'idée dans un rassemblement à telle heure, à telle date, etc. Et une fois que c'est fait, on voit un événement sur Facebook, vu qu'il y a des réseaux aussi pas mal de militants sur Facebook, les uns et les autres ont invités les proches. (Entretien avec Clémence, 17 novembre 2017)*

Clem parle de la possibilité de partage que Facebook et les autres réseaux sociaux offrent aux utilisateurs. En publiant leurs vidéos sur ces autres plateformes, elles attendent que leurs abonnés les relient aussi avec leurs propres réseaux d'amis :

*Si vous sentez que vous n'avez pas peut être le bagage intellectuel, ou la capacité, ou assez de pertinence pour vous exprimer sur le sujet, ce n'est absolument pas grave en fait, il y a des outils pour ça, il y a le bouton retweet pour ça, il y a le bouton partager pour ça, il y a absolument tout à votre disposition pour que vous puissiez relier le contenu sans avoir à se l'approprier et à parler dessus et donc à vous ridiculiser parfois. (Clem, Les allié-e-s, Keyholes & Snapshots, 9 février 2017)*

Elles attendent des personnes qui n'ont pas les moyens « intellectuels » de débattre sur les questions de l'afro-féminismes ou qui ne sont pas concernées par la question qu'elles partagent des éléments de lutte du mouvement, sans s'approprier du discours. Ce mouvement de partage sur les réseaux sociaux est important pour ces youtubeuses car leur contenu pédagogique est fait justement pour informer le grand public sur les conditions des femmes noires en France. Le partage est le moyen pour atteindre d'autres personnes qui sont en dehors du mouvement afro-féministes, mais qui sont concernées ou intéressées par ces questions. Au-delà de Facebook et Twitter, nous avons aussi des afro-féministes qui sont sur Instagram.

La place que YouTube occupe pour elles reste essentielle dans la mesure où la plateforme permet une organisation plus pérenne du contenu, même si moins réactive twitter et loin des cercles personnels des publications sur Facebook. Je fais le constat

que les trois plateformes contribuent à la construction d'un réseau militant de façon considérablement différente, mais ils sont intrinsèquement complémentaires. L'interaction de ces youtubeuses avec leur public au travers des commentaires et la tentative de création d'une communauté en ligne restent des questions intéressantes qui mériteraient d'être approfondies, car d'un côté nous avons l'empathie de quelques internautes et de l'autre nous avons la haine et la réprobation. La façon dont chaque youtubeuse voit la question est particulière et démontre ses intérêts (de pédagogie ou de militantisme), ainsi que les limites imposées par les contraintes techniques et de ressources humaines puisqu'elles elles sont seules à gérer leur page.

## Conclusion

---

J'arrive à la fin de ce mémoire avec quelques certitudes et quelques pistes de réflexion pour une enquête future. Je me permets de commencer par les certitudes, car évidemment elles sont moins nombreuses que les questionnements. Tout d'abord, ma première affirmation est que l'afro-féminisme existe en France et il n'est pas un mouvement réservé au contexte américain. Les femmes noires françaises elles aussi sont à l'intersection du racisme et du sexiste, elles ont donc des expériences et des vécus particuliers qui ne sont pas identifiés dans les priorités du féminisme blanc et bourgeois. Ces besoins particuliers ne sont pas nouveaux non plus en France, nous avons Paulette Nardal, Awa Thiam et la Coordination des femmes noires (CFN) comme les témoins historiques de cette lutte pour la reconnaissance des femmes noires en tant que sujet politique. Le manque de travaux et de disciplines traitant de ces questions dans les universités françaises reste encore un défi à surmonter, car la plupart des livres du *Black Feminism* vient des États-Unis et ne sont pas tous traduits en français. Dans ce sens, pour parler des femmes noires, le concept d'intersectionnalité sert à mettre en relation la race, la classe et le sexe dans une perspective qui révèle de nouveaux endroits qui avant étaient invisibles, dans une logique de rapports de forces entre groupes sociaux. Même si ce n'est pas possible de tout faire croiser, dans une logique d'intersection, il est important pour moi de souligner qu'aux trinôme - classe, race, sexe -, nous pouvons encore ajouter d'autres points comme le handicap, le genre (LGBTI) et la religion.

Deuxièmement, présenter ces six youtubeuses et leurs parcours sert à donner un visage à l'afro-féminisme en France, à montrer qui sont les personnes qui mènent cette lutte dans l'espace public. Montrer que leurs discours sur la plateforme sont aussi hétérogènes bien qu'elles partent toujours d'un même principe - les luttes du mouvement -, ces youtubeuses ont aussi leur contribution personnelle à donner, leur vision des faits, leur façon propre de penser et d'organiser le contenu. Tout d'abord, ces différences sont valorisées par le mouvement qui cherche montrer que les femmes

noires ne sont pas une catégorie uniforme, elles renforcent l'idée de la valorisation de la diversité pour faire avancer les revendications communes. En autres termes, cette variété sert aussi à créer de l'auto-identification chez le public, dans la logique que les internautes ont tendance à suivre le contenu qui les intéresse, qui parle à leur réalité et à leurs rêves futurs. Par exemple, quand Clémence parle des voyages ou quand Elawan parle de grossophobie, les deux youtubeuses sont en train de croiser l'afro-féminisme avec leurs zones d'intérêts personnels pour créer un produit unique, qui va intéresser un public cible. Cependant, comme je le montre tout au long de ce mémoire, la définition du public n'est pas claire pour ces youtubeuses dans la théorie. Elles se dirigent vers à un public large, même si au final elles ont l'impression que les personnes qui sont abonnées à leurs chaînes, ce sont des personnes qui les ressemblent. J'ai pu constater donc une tendance à « l'entre-soi », à parler entre égaux et à la formation d'un réseau de sororité. Un espace où les femmes noires se rencontrent pour partager leurs ressentis communs, par rapport à leur sexe, à leur race et à leurs atteintes. Elles viennent aussi à la rencontre des femmes noires qui sont isolées dans des petits communes, loin des événements et réunions généralement organisées en région parisienne ou autour des grandes villes. Dans l'ensemble, ces liens faibles établis sur YouTube sont aussi prolongés dans des rencontres hors ligne et servent à donner plus de cohésion au mouvement afro-féministe.

En outre, le travail mené par ces femmes noires sur YouTube est la preuve que l'afro-féminisme est une démarche actuelle pour lutter contre l'invisibilisation et le manque de représentation dans l'espace public. Le mode de production des femmes noires sur YouTube démontre qu'elles sont sur la plateforme pour occuper un espace et faire exister un type de discours qui n'est pas forcément identifiable dans les médias traditionnels. Cette quête pour une représentation moins stéréotypée est un point central de la lutte des femmes noires sur YouTube, surtout parce que la plateforme leur permet de créer leur propre contenu pour dialoguer directement avec la communauté afro-féministe et, dans une certaine mesure, avec le grand public. Bien entendu, même en tant des natives du numérique, ces youtubeuses font face à des enjeux techniques et matériels non négligeables pour arriver à faire leurs vidéos. Le choix de la thématique, la façon d'organiser leur contenu et vulgarisation des publications ne sont pas anodin, elles circulent entre la pédagogie et le militantisme de façon tenue, pour faire parler des questions liées à la fois à la race, à la fois au

sexe et à la fois à la race et au sexe. Dans ces conditions, elles utilisent souvent leurs expériences personnelles pour réaffirmer un point ou présenter un concept. Elles construisent leurs contenus à partir de leur propre vécu ou de témoignages trouvés sur les médias et réseaux sociaux. Or, Twitter occupe une place importante en tant qu'inspiration, car la plateforme réunit des sujets actuels, ainsi que des témoignages récents. Cela m'amène à un autre point que je trouve important mentionner qu'est l'expression « la parole des personnes concernées ». Aujourd'hui sur Internet nous trouvons des personnes qui parlent des plusieurs sujets sans avoir la légitimité pour le faire, qu'elle soit académique ou même d'expérience de vie. Cette légitimité pour ces youtubeuses est essentielle, car dans une perspective d'auto-émancipation elles défendent l'idée de que ce sont les femmes noires les seules responsables de leur libération. En d'autres termes, ce sont les femmes noires qui doivent porter le discours afro-féministe lors des débats, des interventions, des entretiens pour bien représenter le mouvement. En n'étant pas concerné par le fait d'être femme-noire, les « spécialistes blancs de la question noire » n'auraient pas été capables de bien représenter leurs expériences, car ils peuvent tomber dans des clichés de banalisation et de minimisation de leurs vécus. Cependant, je considère que pour atteindre une certaine crédibilité pour parler d'un groupe social qui n'est pas le mien, le premier pas est de préciser d'où je parle, d'exprimer les privilèges liés à ma condition. En me situant dans une logique de rapports sociaux de pouvoir, en définissant les contraintes et limites de la recherche que j'ai menée, je me sens aussi capable de parler au nom d'un autre groupe politique. Le niveau de légitimité ne sera jamais le même, car je ne serai jamais capable de me mettre à leur place, je ne pourrai jamais expérimenter le fait d'être une femme-noire, car je pars toujours de la position d'un homme blanc. Par contre, dans la position d'étudiant chercheur, j'ai la légitimité académique pour m'exprimer.

D'autre part, tout au long de l'enquête, j'ai trouvé quelques points importants qui ont été présentés de façon plus générale, mais qui méritent un traitement isolé pour une étude plus approfondie. Tout d'abord le besoin de non-mixité que les afro-féministes expriment à tout le moment. Sur les réseaux socionumériques, la non-mixité apparaît comme un outil de lutte et d'auto-émancipation indispensable pour le mouvement, qui essaye de créer ses espaces pour faire avancer le débat intersectionnel sur le racisme et le sexisme dans une perspective systémique. La non-mixité apparaît aussi comme

un moyen pour lutter contre une représentation stéréotypée des femmes noires, qui sur les films, les séries, les musiques et les livres reste très attachées à des rôles secondaires, dans des contextes exotiques et avec une rémunération moindre. Pendant ce travail de recherche j'ai pu repérer quelques médias français en ligne qui travaillent de façon non-mixite leur contenu, tels que : Revue Atayé, Black Square, L'afrosite, Mélanine Nomade et Reine des temps modernes. J'ai découvert aussi dans littérature le travail de Laura Nsafo, Kiyémis et Josette Spartacus, qui cherchent une représentation des femmes noires dans des histoires banales qui reflètent le quotidien. Ou encore dans le cinéma avec le documentaire d'Amandine Gay qui a montré au grand public un travail non-mixte sur la condition des femmes noires francophones à nos jours et le manifeste des actrices noires à Cannes cette année qui demandent plus de valorisation dans cette industrie. Le besoin de non-mixité reflète encore une France universaliste et républicaine qui a du mal à se réconcilier avec son passé colonisateur et esclavagiste. Une France qui a supprimé le mot race de sa constitution et à adopté le terme « black » comme le plus adéquat pour faire référence aux français (nés en France) qui ont la peau noire. Le besoin de se réunir en double non-mixité (de race et de genre) montre aussi que le patriarcat blanc n'est pas seul dans ce monde et les hommes noirs et arabes sont aussi un poids supplémentaire pour les femmes racisées qui cherchent l'égalité de genre au sein de leurs communautés. Au fond, parler de non-mixité en France, comme nous avons vu dans ce mémoire, est extrêmement négatif. Toutefois, j'attire l'attention sur le fait qu'il existent plusieurs espaces non-mixtes dans notre société qui ne posent pas de problème, car ce n'est pas dit ouvertement. Quelle non-mixité pose des problèmes dans l'espace public ? Quelle non-mixité a besoin d'être officialisée ? Quand je vais à un bar LGBTI au Marais et que je ne rencontre que des hommes blancs gays réunis, ce n'est pas de la non-mixité ? Quand je regarde le magazine de l'AFC (Les Associations Familiales Catholiques) et je ne trouve que des exemples de familles hétérosexuelles blanches, ce n'est pas de la non-mixité ? Quand la quasi-totalité des personnes qui travaillent comme agents de nettoyage et de sécurité sont des personnes racisées, ce n'est pas de la non-mixité ? Au cinéma, à la télévision, au gouvernement, cela s'observe partout. Le travail de ces youtubeuses est une provocation constante à repenser ce qui est considéré comme divers, normal, et égalitaire. De quel non-mixité parlons-nous ? Quel type de non-mixité pose problème en France aujourd'hui ? À cet égard, je trouve important de parler de communautarisme, de « racisme anti-blanc » et d'un universalisme

revendiqué par les médias et par l'État qui n'inclue qu'un seul modèle - blanc, masculin, hétérosexuel et bourgeois.

En d'autres termes, nous avons une tentative de construction d'une communauté en ligne, car ces youtubeuses sont sur Internet pour obtenir une visibilité à leur cause, mais aussi pour créer un réseau d'interaction et de sororité. Être visible sur YouTube est un enjeu pour ces youtubeuses qui montrent leur visage sur les vidéos, mais qui préfèrent se cacher derrière un pseudonyme pour préserver leur vie privée. La crainte de militer avec leur vrai nom est un constat important car il est révélateur de la difficulté des entreprises à admettre des personnes militantes dans leurs rangs et aussi car il exprime la classe sociale à laquelle ces femmes appartiennent. Elles ont envie de construire une carrière professionnelle et pour cela, elles trouvent important de cacher leur militantisme afro-féministe, par la peur d'être pénalisées. Néanmoins, sur YouTube, elles sont confrontées à un regard extérieur qui cherche à disqualifier ou critiquer leur production. Cela fait partie des points que je trouve important approfondir par la suite, car dans la boîte à commentaires sur YouTube j'ai trouvé des réactions par rapport aux vidéos, à la chaîne et aussi à la personne responsable de l'espace qui méritent d'être analysées avec plus de détail. Ces commentaires sont de tout ordre : remerciements, affirmation, négation, réprobation, critique, offense. Ils démontrent parfois la difficulté à comprendre l'afro-féminisme en France, en même temps qu'ils réaffirment l'existence du mouvement et l'importance de maintenir cet espace de dialogue. Elles ont créé des stratégies de gestion de ces commentaires offensants et essaient de répondre aux questions sans tomber sur des pièges créés par des internautes mal intentionnés. Un autre aspect qui mérite d'être approfondi est celui de l'interaction de YouTube avec les autres réseaux sociaux numériques, car elles utilisent les autres plateformes pour promouvoir leurs vidéos et militer sur d'autres formats qui sont plus réactifs. Cependant, YouTube reste un outil important pour organiser le contenu d'une façon plus pérenne et pour donner la possibilité de concentrer plusieurs informations sur une seule publication. L'histoire des luttes des femmes noires en France est difficile à déterminer, la plateforme sert donc à ces youtubeuses de bibliothèque où elles peuvent garder une trace de la construction du mouvement et contribuer à la formation des nouveaux militants. Au-delà d'un espace pour de pédagogie et de militantisme, YouTube se consolide donc en tant un

dépositaire de la narration des expériences individuelles qui servent à corroborer les théories et concepts de l'afro-féminisme.

Enfin, je tiens à signaler que ce mémoire est pour moi une préparation, la phase initiale d'une enquête que je souhaite approfondir à travers une thèse. Personnellement j'estime que l'afro-féminisme en France est un champ très vaste pour la sociologie et qu'il reste encore très peu exploré dans l'académie. Récemment lors des ateliers sur l'Afrocyberféminisme organisés par La gaîté lyrique à Paris, j'ai pu rencontrer quelques chercheurs francophones qui sont inscrits dans cette démarche de croiser l'afro-féminisme avec les nouvelles technologies, les jeux vidéo et le futurisme. À la lumière du concept d'intersectionnalité, de l'auto-représentation, du numérique et des recherches sur le genre en sciences de l'information et de la communication, je souhaite poursuivre cette enquête sous l'angle de la double non-mixité, en tant que moyen militant et de représentation culturelle.

## Bibliographie

---

BARATS C. (2017), « Manuel d'analyse du Web en sciences Humaines et Sociales, 2 ed, Armand Colin, Paris.

BLANDIN C. et al. (2017), « Présentation. Féminismes et médias : une longue histoire », *Le Temps des médias*, n. 29, p. 5-17.

BLANDIN C. (2017), « Présentation. Le web : de nouvelles pratiques militantes dans l'histoire du féminisme ? », *Réseaux*, n. 201, p. 9-17.

BRUNEEL E. et al. (2017), « Paroles de femmes noires. Circulations médiatiques et enjeux politiques », *Réseaux*, n. 20, p. 59-85.

CARBY H. (2008), « Femme blanche écoute ! Le féminisme noir et les frontières de la sororité », in DORLIN E., « Black Feminism ; Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000 », Ed. Le Harmattan, Paris, p. 87-112.

CARDON D. (2015), « L'identité comme stratégie relationnelle » *Identités numériques, expressions et traçabilité*, Les essentiels d'Hermès, CNRS Éditions, Paris, p. 97-106.

CESAIRE A., VERGE F. (2005), « Nègre je suis, nègre je resterai. Entretien avec Françoise Vergès », Ed. Albin Michel, Paris.

CHAUVIN S., JAUNAIT A. (2015), « L'intersectionnalité contre l'intersection », *Raisons politiques*, n. 58, p. 55-74.

CHAUVIN S., JAUNAIT A. (2012), « Représenter l'intersection : les théories de l'intersectionnalité à l'épreuve des sciences sociales », *Revue française de science politique*, vol 62, n. 1, p. 5-20.

COHEN J. (2012), « Race, classe, colonialité et pouvoir : nouvelles perspectives. A propos du livre de Félix Boggio Ewanjé-Epée et Stella Magliani-Belkacem (coord.), *Race et Capitalisme*, et du livre de Rafik Chekkat et Emmanuel Delgado Hoch, *Luttes des quartiers populaires des années 1980 à nos jours* », *Mouvements*, n. 72, p.160-167.

COLLINS P. (2008), « La construction sociale de la pensée féministe noire », in DORLIN E., « *Black Feminism ; Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000* », Ed. Le Harmattan, Paris, p. 135-176.

COMBAHEE R. C. (2008), « Déclaration du Combahee River Collective », in DORLIN E., « *Black Feminism ; Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000* », Ed. Le Harmattan, Paris, p. 59-74.

CRENSHAW K. W. (2005), « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Cahiers du Genre*, n. 39, p. 51-82.

DAVIS A. (2016), « Femmes, race et classe », 4 ed, Des femmes Antoinette Fouque, Paris.

DELPHY C. (2017), « La non-mixité : une nécessité politique », en ligne. Adresse URL : <http://lmsi.net/La-non-mixite-une-necessite>, page consultée le 28 avril 2018.

DORLIN E. (2008), « Black Feminism Revolution ! La Révolution du féminisme Noire ! », in « Black Feminism : anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000 », L'Harmattan, Paris, p. 9-42.

DORLIN E. (2009), « Vers une épistémologie des résistances », in « Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination », 4 ed, Presse universitaire de France, Paris, p. 5-18.

ESQUENAZI J. P. (2003), « Sociologie des publics », Collections repères, La Découverte, Paris.

FASSIN E. (2015), « Les langages de l'intersectionnalité », *Raisons politiques*, n. 58, p. 5-7.

FASSIN E. (2015), « D'un langage l'autre : l'intersectionnalité comme traduction », *Raisons politiques*, n. 58, p. 9-24.

GAY A. (2015), « Lâche le micro ! 150 ans des luttes des femmes noires pour le droit à l'auto-détermination » in HOOCKS B. (2015), « Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme », Ed. Cambourakis, Paris, p. 9-32.

GEORGES F. (2009), « Représentation de soi et identité numérique. Une approche sémiotique et quantitative de l'emprise culturelle du web 2.0 », *Réseaux*, n.154, p. 165-193.

GODECHOT O. (2017), « Interpréter les réseaux sociaux », *L'enquête sociologique*, 3 ed, Presse Universitaires de France, Paris.

HOOCKS B. (2015), « Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme », Ed. Cambourakis, Paris.

HOOCKS B. (2017), « De la marge au centre. Théorie féministe », Ed. Cambourakis, Paris.

JOUËT J. et al. (2017), « Faire des vagues. Les mobilisations féministes en ligne », *Réseaux*, n. 201, p. 21-57.

JOUËT J., LE CAROFF C. (2016) « L'observation ethnographique en ligne », in BARATS C., « *Manuel d'analyse du web* », Armand Colin, Malakoff, p. 156-175.

JOUËT J. (2010), « Retour critique sur la sociologie des usages. *Communiquer à l'ère des réseaux* », *Réseaux*, n. 100, p. 487-521.

KERGOAT D. (2016), « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux » in DORLIN E., « *Sexe race, classe. Pour une épistémologie de la domination* », 4 ed, Presse universitaire de France, Paris, p.111-126.

KELLER J. M. (2012), « VIRTUAL FEMINISMS, Information, Communication & Society », p. 429-447.

KILOMBA G. (2012), « Plantation Memories : Episodes of Everyday Racism. Münster : Unrast Verlag, Ed. UNRAST, Münster.

LE CAROFF C. (2015), « Le genre et la prise de parole politique sur Facebook », *Participations*, n. 12, p. 109-137.

LIVINGSTONE S. (1999), “Les jeunes et les nouveaux médias. Sur les leçons à tirer de la télévision pour le PC”, *Réseaux*, vol. 92-93, n. 1, p. 103-132.

LMADANI F., MOUJOURD N. (2012), « Peut-on faire de l'intersectionnalité sans les ex-colonisé-e-s ? », *Mouvements*, n.72, p. 11-21.

LORDE A. (2008), « Transformer le silence en paroles et en actes », in DORLIN E., « Black Feminism ; Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000 », L'Harmattan, Paris, p.75-80.

MAILLOHON F. (2017), « Pourquoi l'analyse des réseaux » in PAUGAM S., « *L'enquête sociologique*, 2 ed, Presse Universitaires de France, 2017, Paris, p. 187-206.

MERCKLÉ P. (2011), « Sociologie des réseaux sociaux », Collections repères, 2ed, La Découverte, Paris.

PAUGAM S. (2017), « L'enquête sociologique », 2 ed, Presse universitaire de France, Paris, p. 7-26.

PURTSCHERT P., MEYER K. (2016), « Différences, pouvoir, capital. Réflexions critiques sur l'intersectionnalité », in DORLIN E., « *Sexe race, classe. Pour une épistémologie de la domination* », 4 ed, Presse universitaire de France, Paris, p.111-126.

RIBEIRO D. (2017), « O que é lugar de fala », Ed. Letramento, Belo Horizonte.

ROCHER F. (2015), « Multi et interculturelisme. Les cas canadien et québécois », *Le Débat*, n.186, p. 33-43.

SECLIN M et al. (2017), « Ce que j'aimerais, c'est rendre le féminisme pragmatique », *Le Temps des médias*, n. 29, p. 209-217.

SMITH B. (2008), « Racisme et études féministes », in DORLIN E., « Black Feminism ; Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000 », Ed. Le Harmattan, Paris.

THIAM A. (1978), « La parole aux négresses », Ed. Denoël Gonthier, Paris.

VOIROL O. (2005), « Les luttes pour la visibilité. Esquisse d'une problématique », *Réseaux*, n. 129-130, p. 89-121.

WALLACE M. (2008), « Une féministe Noire en quête de sororité », in DORLIN E., « Black Feminism ; Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000 », Ed. Le Harmattan, Paris, p. 45-58.

## Corpus

---

(Voir le tableau ci-joint)

- 3 entretiens ;
- Analyse des 6 chaînes YouTube ;
- 164 vidéos sur YouTube ;
- 7 apparitions presse ;

## **Table des matières**

<b>Introduction.....</b>	<b>6</b>
<b>Le plan.....</b>	<b>11</b>
<b>I. L'émergence de la parole des femmes noires .....</b>	<b>13</b>
<b>1. Les vagues du Black Feminism aux États-Unis.....</b>	<b>14</b>
<b>2. Être une femme noire en France .....</b>	<b>21</b>
<b>3. Les points d'intersection de race-classe-sexe .....</b>	<b>27</b>
<b>II. Modes de production sur YouTube .....</b>	<b>37</b>
<b>1. Les femmes noires sur YouTube en France.....</b>	<b>40</b>
<b>2. Les afro-féministes sur YouTube en France .....</b>	<b>42</b>
<b>3. Choisir la thématique .....</b>	<b>51</b>
<b>4. Conditions matérielles de tournage .....</b>	<b>55</b>
<b>5. Monétisation et publicité .....</b>	<b>57</b>
<b>6. Un vocabulaire pas si nouveau que ça .....</b>	<b>59</b>
<b>7. La représentation médiatique .....</b>	<b>62</b>
<b>8. Parole des personnes concernées.....</b>	<b>65</b>
<b>III. Discours d'émancipation et la non-mixité.....</b>	<b>73</b>
<b>1. De quelle non-mixité parlent-elles ? .....</b>	<b>75</b>
<b>2. La polémique des événements .....</b>	<b>79</b>
<b>3. La peur du communautarisme .....</b>	<b>82</b>
<b>4. Un universalisme qui n'inclut pas.....</b>	<b>86</b>
<b>5. L'entre-Soi .....</b>	<b>88</b>
<b>IV. Fenêtre ouverte sur le Web .....</b>	<b>95</b>
<b>1. L'identité numérique militante et ses enjeux .....</b>	<b>98</b>
<b>2. Les commentaires sur YouTube.....</b>	<b>102</b>
<b>3. Les autres réseaux sociaux numériques.....</b>	<b>108</b>

***Conclusion*..... 114**

***Bibliographie*..... 120**

***Corpus* ..... 126**

***Table des annexes*..... 129**

## **Résumé :**

*Pendant des années, les femmes blanches et les hommes noirs ont parlé à la place des femmes noires, en laissant très peu d'espace à leurs intérêts et à leurs expériences (hooks, 2015, 37-53). Le concept d'intersectionnalité leur a donné la possibilité de développer un discours juridique et politique nouveau, capable de réunir les points d'intersection du racisme et du féminisme que les autres mouvements contemporains n'ont pas su repérer (Crenshaw, 2005, 54). Si aujourd'hui, avec l'arrivée d'Internet et plus spécifiquement des réseaux socionumériques, nous sommes confrontés à une nouvelle possibilité de participer à des débats dans l'espace public (Blandin, 2017, 15), chez les afro-féministes, où la question de la prise de parole et de la lutte contre l'oubli est centrale, le numérique a pu libérer leur imagination pour produire des discours innovants (Jouët, 2017, 37). La devise « Ne nous libérez pas, on s'en charge » donne le ton de ce combat pour décoloniser le web. En étudiant un groupe de six youtubeuses afro-féministes francophones, ainsi que leurs chaînes, leurs productions audiovisuelles (164 vidéos) et leurs apparitions presse, ce mémoire cherche à répondre comment YouTube sert à leur lutte pour donner la parole aux personnes concernées.*

*Agents de leur propre discours d'émancipation, elles sont actives sur leur chaîne de vidéos pour faire de l'éducation sur les questions de race-classe-sexe, en décodant les épisodes de racisme-sexisme qu'elles subissent ou dont elles sont témoins. Dans ce contexte, YouTube offre sa contribution en permettant un contact direct avec le public pour qu'elles puissent s'exprimer sur les questions qu'elles jugent pertinentes à leur cause, commenter les apparitions médiatiques qui les touchent ou donner leur avis sur les problèmes de société ou les productions culturelles. Au travers de leurs vidéos, elles cherchent aussi à affirmer leur identité intersectionnelle (Crenshaw, 2005, 54) et à faire de leur existence le symbole d'une communauté qui n'est pas de tout*

*homogène. Le racisme et le patriarcat sont mis en relation avec d'autres points d'intersection (LGBTQI, handicap, religion, métissage...), facteur qui va encore plus complexifier leur représentation en tant que groupe politique (Crenshaw, 2005 ; Fassin, 2015 ; Chauvin et Jaunait, 2015). Loin d'un mouvement social standard qui réduit la représentation des dominés à une seule caractéristique (femme ou noire), ces militants incarnent sur YouTube la dualité d'un mouvement qui cherche la non-mixité, mais qui en même temps préserve la diversité de ces membres, en respectant les composants de leur personnalité et de leur propre parcours.*

*Ancré dans le contexte français et en croisant l'intersectionnalité à d'autres concepts, comme la diversité, le transfert de savoir, la colonisation et la production numérique, ce travail cherche aussi à comprendre comment le discours intersectionnel sur YouTube aide les femmes noires à interroger la marginalisation de leur existence dans la sphère publique et à mettre en question l'idéal universaliste des positions sociales dominantes.*

*Mots clés : Afro-féminisme. Black Feminism. Intersectionnalité. YouTube. Non-mixité. Auto-émancipation. Race. Genre*